

# Le cœur de tante Miche

par  
Magali



PRIX :

1<sup>fr.</sup>-50



Éditions du  
"Petit Écho  
de la Mode"

1, Rue Garai  
PARIS (XIV<sup>e</sup>)

Publications périodiques de la Société Anonyme du "Petit Écho de la Mode"  
4, rue Gazan, PARIS (XIV<sup>e</sup>).

## Le PETIT ÉCHO de la MODE

paraît tous les mercredis.

32 pages, 16 grand format (dont 4 en couleurs) par numéro

Deux grands romans paraissant en même temps. Articles de mode.  
:: Chroniques variées. Contes et nouvelles. Monologues, poésies. ::  
Causeries et recettes pratiques. Courriers très bien organisés.

## RUSTICA

*Revue universelle illustrée de la campagne*

paraît tous les samedis.

32 pages illustrées en noir et en couleurs.

Questions rurales, Cours des denrées, Elevage, Basse-cour, Cuisine,  
Art vétérinaire, Jardinage, Chasse, Pêche, Bricolage, T. S. F., etc.

## LA MODE FRANÇAISE

paraît tous les mercredis.

*C'est le magazine de l'élégance féminine et de l'intérieur moderne.*

16 pages, dont 6 en couleurs, plus 4 pages  
de roman en supplément, sur papier de luxe.

Un roman, des nouvelles, des chroniques, des recettes.

## LISSETTE, Journal des Petites Filles

paraît tous les mercredis.

16 pages dont 4 en couleurs.

## PIERROT, Journal des Garçons

paraît tous les jeudis.

16 pages dont 4 en couleurs.

## GUIGNOL, Cinéma de la Jeunesse

*Magazine bimensuel pour fillettes et garçons.*

## MON OUVRAGE

Journal d'Ouvrages de Dames paraissant le 1<sup>er</sup> et le 15 de chaque mois.

## La COLLECTION PRINTEMPS

Romans d'aventures pour la jeunesse.

Paraît le 2<sup>e</sup> et le 4<sup>e</sup> dimanche de chaque mois.

Le petit volume de 64 pages sous couverture en couleurs : 0 fr. 50.

092672

**LISTE DES PRINCIPAUX VOLUMES  
PARUS DANS LA COLLECTION**

**"STELLA"**

- M. AIGUEPERSE : 188. *Marguerite*.  
 Mathilde ALANIC : 4. *Les Espérances*. — 56. *Monette*.  
 M. des ARNEAUX : 82. *Le Mariage de Gratienne*.  
 G. d'ARVOR : 134. *Le Mariage de Rose Duprey*.  
 Lucy AUGÉ : 154. *La Maison dans le bois*.  
 Salva du BÉAL : 160. *Autour d'Yvette*.  
 Lya BERGER : 157. *C'est l'Amour qui gagne !*  
 BRADA : 91. *La Branche de romarin*.  
 Jean de la BRÈTE : 3. *Rêver et Vivre*. — 25. *Illusion masculine*. —  
 34. *Un Réveil*.  
 André BRUYÈRE : 161. *Le Prince d'Ombre*. — 179. *Le Château des tempêtes*.  
 Clara-Louise BURNHAM : 125. *Porte à porte*.  
 Rosa-Nonchette CAREY : 171. *Amour et Fierté*. — 191. *Souffrir pour  
vaincre*. — 199. *Amitié ou Amour ?*  
 Mme E. CARO : 103. *Idylle nuptiale*.  
 A.-E. CASTLE : 93. *Cœur de princesse*.  
 Comtesse de CASTELLANA-ACQUAVIVA : 90. *Le Secret de Maroussia*.  
 CHAMPOL : 67. *Noëlle*. — 113. *Ancelle*. — 209. *Le Vœu d'André*.  
 — 216. *Péril d'amour*.  
 Comtesse CLO : 137. *Le Cœur chemine*. — 190. *L'Amour quand même*.  
 Jeanne de COULOMB : 60. *L'Algue d'or*. — 170. *La Maison sur le roc*.  
 Edmond COZ : 70. *Le Voile déchiré*.  
 Jean DEMAIS : 1. *L'Héroïque Amour*.  
 H. A. DOURLIAC : 206. *Quand l'amour vient...*  
 A. DUBARRY : 132. *La Mission de Marie-Angé*.  
 Geneviève DUHAMELET : 208. *Les Inépousées*.  
 Victor FÉLI : 127. *Le Jardin du silence*. — 196. *L'Appel à l'Inconnue*.  
 Jean FID : 152. *Le Cœur de Ludovine*.  
 Marthe FIEL : 215. *L'Audacieuse Décision*.  
 Zénaïde FLEURIOT : 111. *Marga*. — 136. *Petite Belle*. — 177. *Ce  
pauvre Vieux*. — 213. *Loyauté*.  
 Mary FLORAN : 9. *Riche ou Aîmée ?* — 32. *Lequel l'aimait ?* —  
 63. *Carmencita*. — 83. *Meurtre par la vie !* — 100. *Dernier  
Atout*. — 142. *Bonheur méconnu*. — 159. *Fidèle à son rêve*. —  
 173. *Orgueil vaincu*. — 200. *Un an d'épreuve*.  
 M.-E. FRANCIS : 175. *La Rose bleue*.  
 Jacques des GACHONS : 148. *Comme une terre sans eau*.  
 Georges GISSING : 197. *Thyrza*.  
 Pierre GOURDON : 140. *Accusée !*  
 Jacques GRANDCHAMP : 47. *Pardonner*. — 58. *Le Cœur n'oublie pas*.  
 — 110. *Les Trônes s'écroulent*. — 166. *Russe et Française*. —  
 176. *Maldonne*. — 192. *Le Suprême Amour*.  
 M. de HARCOET : 37. *Derniers Rameaux*.  
 Mrs HUNGERFORD : 207. *Chloé*.  
 Jean JÉGO : 187. *Cœur de poupée*.  
 Paul JUNKA : 186. *Petite Maison, Grand Bonheur*.  
 L. de KÉRANY : 131. *Pignon sur rue*.

(Suite au verso.)

## Principaux volumes parus dans la Collection (Suite).

- Vesco de KÉRÉVEN : 214. *Où est-il ?*  
 Jean de KERLECQ : 139. *Le Secret de la forêt.*  
 M. LA BRUYÈRE : 165. *Le Rachat du bonheur.*  
 Mme LESCOT : 95. *Mariages d'aujourd'hui.*  
 Aude LUSY : 201. *L'Aventure au bord de l'eau.*  
 Georges de LYS : 141. *Le Logis.* — 202. *Conflits d'âme.*  
 MAGALI : 203. *Le Jardin aux glycines.*  
 William MAGNAY : 168. *Le Coup de foudre.*  
 Philippe MAQUET : 147. *Le Bonheur-du-jour.*  
 Hélène MATHERS : 17. *A travers les seigles.*  
 Raoul MALTRAVERS : 135. *Chimère et Vérité.*  
 Eve PAUL-MARGUERITTE : 172. *La Prison blanche.*  
 Jean MAUCLÈRE : 193. *Les Liens brisés.*  
 Suzanne MERCEY : 194. *Jocelyne.*  
 Prosper MÉRIMÉE : 169. *Colomba.*  
 Magali MICHELET : 217. *Comme jadis.*  
 Jean de MONTHEAS : 143. *Un Héritage.*  
 B. NEULLIÈS : 128. *La Voie de l'amour.* — 212. *La Marquise Chantal.*  
 Claude NISSON : 85. *L'Autre Route.*  
 Barry PAIN : 211. *L'Anneau magique.*  
 Fr. M. PEARD : 153. *Sans le savoir.* — 178. *L'Irréso-lue.*  
 Pierre PERRAULT : 8. *Comme une épave.*  
 Alfred du PRADEIX : 99. *La Forêt d'argent.*  
 Alice PUJO : 2. *Pour lui !* (Adapté de l'anglais.)  
 Claude RENAUDY : 219. *Ceux qui vivent.*  
 Procope le ROUX : 195. *L'Amour en péril.*  
 Jean SAINT-ROMAIN : 115. *L'Embar-dée.*  
 Isabelle SANDY : 49. *Maryla.*  
 Pierre de SAXEL : 123. *Georges et Moi.*  
 Yvonne SCHULTZ : 69. *Le Mari de Violane.*  
 Norbert SEVESTRE : 11. *Cyranelle.*  
 René STAR : 5. *La Conquête d'un cœur.* — 87. *L'Amour attend...*  
 J. THIÉRY et H. MARTIAL : 183. *Une Heure sonnera...*  
 Jean THIÉRY : 138. *A grande vitesse.* — 158. *L'Idée de Suzie.* — 210. *En jute.*  
 Marie THIÉRY : 57. *Rêve et Réalité.* — 133. *L'Ombre du passé.*  
 Léon de TINSEAU : 117. *Le Finale de la symphonie.*  
 T. TRILBY : 21. *Rêve d'amour.* — 29. *Printemps perdu.* — 36. *La Pattote.* — 42. *Odette de Lymaille.* — 50. *Le Mauvais Amour.* — 61. *L'Inutile Sacrifice.* — 80. *La Transfuge.* — 97. *Arlette, jeune fille moderne.* — 122. *Le Droit d'ulmer.* — 144. *La Roue du moulin.* — 163. *Le Retour.* — 189. *Une toute petite aventure.*  
 André VERTIOL : 150. *Mademoiselle Printemps.*  
 Jean VÈZÈRE : 155. *Nouveaux Pauvres.*  
 Jean de VIDAGE : 218. *La Fille du Contrebandier.*  
 M. de WAILLY : 149. *Cœur d'or.* — 204. *L'Oiseau blanc.*  
 A.-M. et C.-N. WILLIAMSON : 205. *Le Soir de son mariage.*  
 Henry WOOD : 198. *Anne Hereford.*

## == IL PARAÎT DEUX VOLUMES PAR MOIS ==

Le volume : 1 fr. 50 ; franco : 1 fr. 75.

Cinq volumes au choix, franco : 8 francs.

Le catalogue complet de la collection est envoyé franco contre 0 fr. 25.

MAGALI

---

# Le Cœur de tante Miche



**COLLECTION STELLA**  
Éditions du "Petit Écho de la Mode"  
1, rue Gazan, PARIS (XIV)

LIBRARY

OF THE

Le Cœur

de tante Michèle

1872

1872

CHURCHILL

1872

1872

# Le Cœur de tante Miche

---

*A mon père.*

## I

— Mademoiselle ne croit pas aux pressentiments? a coutume de me dire Brigitte, la vieille lingère qui, tous les lundis, vient aider au raccommodage.

D'ordinaire, je hausse les épaules, apitoyée.

Brigitte a un cerveau crédule de vieille paysanne, hanté par la peur des esprits et le respect craintif des présages : elle se signe lorsqu'un vol de corneilles s'envole à sa gauche, marmotte une prière en passant à côté d'un cheval pie, et, de ses deux doigts pointus, tendus en forme de corne, conjure le mauvais sort lorsque, d'aventure, elle croise sur sa route les trois soldats fatidiques...

Au demeurant, elle daigne se rassurer si, m'ayant raconté tout au long les rêves qui ont troublé son sommeil, j'arrive à découvrir à ces histoires abracadabrantes un sens caché.

Aujourd'hui, à la question inévitable sur les pressentiments, j'ai répondu avec un rire de la gorge que je ne pouvais retenir :

— Mais si, Brigitte, je finirai par y croire, car, ce matin, je me suis éveillée avec du soleil plein le cœur... Une allégresse me possédait... Je suis allée à la fenêtre... le ciel matinal était rose comme un immense coquillage... et il m'a semblé que le jour qui allait luire m'apportait un grand bonheur.

Brigitte a relevé la tête, l'aiguille en l'air :

— Et... vous l'avez eu, ce bonheur?

— Je l'ai eu, Brigitte!... Le Ciel m'accorde un enfant!

— Un enfant! *Nostré-Seigné!*...

L'exclamation de la vieille lingère m'arrache un rire amusé.

Elle est si comique avec sa bonne figure ahurie sous son bonnet plissé et ses yeux éperdus qui me regardent comme si je venais d'être soudain changée, devant elle, en un de ces animaux maléfiques qu'elle redoute tant...

La franchise de mon rire la rassure :

— Qu'est-ce que vous me racontez là? bougonne-t-elle... Je sais bien que vous n'aurez pas de « drolle », malheureusement...

Le grand chagrin de Brigitte est de me voir vieillir fille comme mes sœurs, dans cet antique château de *Roc-Cabrier* dont les habitantes sont irrémédiablement vouées au célibat.

Je dis, sérieuse soudain :

— Brigitte, tu te souviens de notre cousin Bernard qui est parti pour les Amériques?

— Bernard?... Je crois bien que je me souviens... un si beau petit chasseur dans son uniforme!... le *Diable bleu* qu'on l'appelait... Ah! quand il arrivait au château, on aurait dit qu'il

apportait avec lui tout le bruit et le rire de la Ville... là-bas...

Brigitte prononce *la Ville* respectueusement. Il s'agit de ce grand Paris mystérieux qui apparaît comme un mirage inaccessible à notre imagination de montagnardes... car, de même que nous toutes, Brigitte n'a guère quitté *Roc-Cabrier*, et c'est à peine si, une fois ou deux, dans la vieille calèche haute sur ses roues, elle est descendue avec moi jusqu'à Pau, le centre le plus proche... Mais il y a si longtemps que toutes deux, je crois, nous l'avons oublié.

— Monsieur Bernard..., répète rêveusement Brigitte.

Sa figure expressive, où des milliers de plis striant la peau brune semblent continuer le tuyautage du bonnet, s'éclaire à l'évocation de la jeune silhouette sanglée de bleu foncé.

Et moi je revois, pensive, le grand portrait du salon où est peint un Bernard au visage malicieux, virilisé de moustaches fines...

Brigitte objecte :

— Mais vous ne l'avez pas connu, vous, mademoiselle Micheline, notre Bernard. Il est parti avant que notre monsieur ait épousé votre mère...

Je sais bien que Bernard n'est pas mon vrai cousin... je le sais bien, hélas ! de même que ma sœur Émerance et ma sœur Mathilde et ma sœur Élise, religieuse au couvent des Dames Bleues, en Bigorre, ne sont que mes demi-sœurs...

Un peu inquiète, je proteste :

— Voyons, Brigitte, il est tout de même attaché à moi par des liens d'alliance... il était, dis-je, car... il est mort...

— Il est mort, *Nostré-Seigné*!...

Sur les lèvres tremblantes de Brigitte, le pa-tois revient toujours aux heures de grande émotion...

Elle prononce, dodelinant de la tête comme si elle berçait un imaginaire malade :

— *Pâourol!* (Le pauvre!)

Et des larmes roulent sur l'étoffe qu'elle se remet à coudre avec application.

Suis-je un monstre?... Lorsqu'on m'a appris la nouvelle, je n'ai pu pleurer... et je ne trouve même pas un sanglot maintenant, à l'adresse de ce cousin lointain que je n'ai pas connu.

De la lettre qui nous est arrivée ce matin et qui nous endeuillait, je n'ai retenu qu'une chose, une chose qui a fait palpiter mon calme cœur d'une joie inconnue : Bernard nous confiait son fils!...

Impatiente, je tараude à nouveau la vieille lingère :

— Brigitte, tu savais qu'il était marié?

— Bern... Feu M. Bernard? Pour sûr que non... On n'en parlait plus du pauvre jeune homme... depuis le temps qu'il est parti...

Son geste semble reculer aux calendes l'époque lointaine de ce départ... C'est vrai!... il y a trente-deux ans... toute une vie...

Brigitte compte sur ses doigts :

— Voyons... quel âge aurait-il, M. Bernard?... cinquante-trois ans... trois ans de plus que M<sup>lle</sup> Émerance...

Je pouffe :

— Si elle t'entendait!... elle qui cache si bien son âge...

Elle me jette un regard réprobateur... Mon Dieu... j'oublie toujours que nous sommes en deuil : je ne dois plus rire...

Je saisis les vieilles mains aux doigts étoilés de piqûres :

— Brigitte, je ne peux m'empêcher d'être heureuse aujourd'hui... Songe! Bernard nous laisse un petit garçon...

— Un petit garçon? s'écrie Brigitte qui n'en croit pas ses oreilles... *Nostré-Seigné!* qu'allons-nous devenir?

Son effarement met le comble à ma joie.

Pour elle, un enfant, c'est le diable en culottes courtes bouleversant la maison engourdie... Pour moi, c'est — quelle douceur! — le cher petit angelot que le Ciel avait refusé à ma vie de vieille fille, surgissant soudain et éclairant de ses yeux purs, de sa tendresse confiante, cette route terne qui s'allongeait à mon morne horizon.

Un besoin impérieux d'extérioriser mon bonheur, tout ce qui bout en moi depuis quelques heures de joie contenue, de gratitude et d'espairs, me pousse, m'agite...

Je crie à Brigitte :

— Attends... je vais te chercher la lettre de Bernard.

J'ai bondi hors de la salle.

Quatre à quatre, je monte les marches de l'escalier avec une légèreté inaccoutumée. C'est à peine si ma robe longue effleure les degrés. Il me semble que la nouvelle qui m'a rempli le cœur d'un émoi joyeux m'a redonné une autre jeunesse...

J'arrive en trombe dans la chambre de ma sœur Emerance... et, sur le seuil, je m'arrête... interdite... revenant à la réalité.

Ma sœur Emerance et ma sœur Mathilde sont en prières devant le grand crucifix de bois noir... Toutes deux égrènent leur chapelet,

sur un ton monotone qui est comme un chant de pleureuses autour d'un corps déjà froid.

Emerance m'a jeté un regard courroucé et, du doigt, me désigne une chaise basse, à côté d'elle. Je vais m'agenouiller et je tâche de prier, à mon tour, pour le repos de l'âme de Bernard, mort en terre étrangère...

Machinalement, je mêle ma voix à la voix blanche de Mathilde, tandis que le timbre aigu de notre aînée, lequel ne s'adoucit point, même pour la prière, alterne avec nos répons.

Mais ma voix seule formule les phrases apprises, tandis que du fond de mon être fervent, s'élève une action de grâces... Je pense :

« Mon Dieu, Bernard est mort, prenez-le en votre sainte garde... Je ne l'ai pas connu et le pleure seulement par devoir... Mais vous lui avez donné la merveilleuse idée de nous confier son petit garçon... soyez remercié ! Vous n'avez pas permis que s'écoulât notre existence de recluses sans que fleurisse en nos cœurs vieilliss la joie profonde d'une maternité...

« O Seigneur, un enfant !... un enfant à élever, à soigner, à chérir... plus tard un grand jeune homme dont nous aurons façonné l'âme... vous savez qu'il n'est pas de meilleur bonheur ici-bas, ô vous qui avez choisi la plus pure des mortelles pour lui confier votre enfant divin et qui avez voulu que la Reine du Monde fût une mère, une mère aux bras ouverts pour étreindre et pour consoler... »

Le rosaire est fini. Ma sœur Emerance, avant le dernier signe de croix, prononce gravement :

— « Mon Dieu, nous vous recommandons tout particulièrement un voyageur qui nous est cher et que le bateau amène vers nous... »

Je ne peux retenir une exclamation :

— Oh ! ma sœur Emerance, avez-vous donc reçu le télégramme ?

Ma sœur ne daigne pas tourner la tête... et je vois, de profil, son nez qui se pince... mauvais augure !...

Confuse, je baisse le menton.

Ma sœur Mathilde, plus indulgente, m'a fait un petit signe complice...

Allons !... le télégramme est arrivé... Quelle chance !

Avec un bruit claquant, les prie-Dieu se ferment et mes sœurs les replacent côte à côte, le long du mur.

Alors, ma sœur Emerance se tourne vers moi :

— Que signifie, Micheline, cette entrée tapageuse de tout à l'heure ?

Elle me toise sans bienveillance.

Je balbutie :

— Emerance... je voulais... je voudrais lire la lettre de Bernard...

— Ne vous en ai-je pas donné lecture ce matin ?

— Certainement... mais je n'ai pas bien entendu...

Emerance hausse les épaules.

— Toujours la même !... Je me demande à quel âge vous aurez du plomb dans la cervelle...

Elle s'avise soudain que, trop pressée d'aller retrouver Brigitte, je n'ai pas changé ma guimpe blanche...

— Comment ! vous n'avez pas encore enlevé ce colifichet ?

Le « colifichet » est en tulle, plus baleiné qu'une cuirasse de vieille douairière et m'emprisonne le cou dans un carcan.

— Je n'ai pas eu le temps.

Elle me foudroie d'un regard sévère :

— Vraiment, ma sœur, un semblable manque de tenue en un pareil jour !... Allez mettre une guimpe noire... et pas en tulle, s'il vous plaît... C'est trop transparent pour un deuil.

Elle désigne mon chignon serré où la torsade fait courir une gamme de reflets roux, seule coquetterie de ma toilette monacale :

— C'est comme cette coiffure... Vous n'avez aucune idée des convenances !... Ne voyez-vous pas que nous mettons une mantille, Mathilde et moi ?

Plus encline à l'indulgence, ma sœur Mathilde objecte :

— Peut-être... Micheline étant la plus jeune... pourrait-elle supprimer la mantille ?

Réprobatrice, Émerance hoche la tête :

— La plus jeune... la plus jeune... elle n'est plus une enfant, n'est-ce pas?... ni une adolescente... Qu'elle porte le deuil comme nous...

Et, tournée vers moi :

— Souvenez-vous qu'à partir d'aujourd'hui, Micheline, votre tenue doit être stricte et sans aucun ornement. On ne doit rien voir de vos cheveux... Comme nous, vous les emprisonnez dans ce foulard.

Elle est allée à son armoire et y a pris un morceau de soie noire, taillé en pointe, qu'elle s'applique à nouer très serré sous mon menton.

— Là..., dit-elle, satisfaite de son œuvre. Vous voilà plus convenable à présent.

Il n'y a pas de miroir dans la chambre d'Émerance... et je ne peux pas juger de l'effet... mais j'ai comme un regret pour mes cheveux dorés, le seul détail de ma personne à

quoi je m'attache, la seule chose que les années n'aient pas touchée et qui me distinguait des deux silhouettes uniformément grises qui vivent à mes côtés...

Maintenant je suis toute pareille à elles... grise et noire de la tête aux talons..., car nous portons la même livrée, celle des femmes qui vieillissent seules en leur coin d'ombre et qu'aucun regard d'homme, jamais, n'a effleurées...

Émerance a daigné m'informer :

— La lettre de Bernard est sur la table ronde..., dans le coffret de noyer...

Docile, j'ai pris l'enveloppe, et je m'empresse de quitter cette chambre où l'air respirable lui-même vous oppresse...

Un peu calmée par les recommandations de ma sœur Émerance, je redescends posément à la lingerie.

— Écoute... Brigitte... la lettre de Bernard.

Mes chères sœurs,

Je peux bien vous nommer de ce nom, vous qui fûtes pour moi, durant notre enfance, bien plus que des cousines. Me pardonnerez-vous jamais de vous avoir laissées si longtemps sans nouvelles...

Brigitte ne peut se tenir de remarquer :

— Le fait est... tant d'années avant de donner signe de vie !...

Je m'impatiente :

— Ah ! Brigitte, ne m'interromps pas toujours... Je continue :

...si longtemps sans nouvelles... Que voulez-vous, quand on arrive de ce côté-ci de l'eau tout est tellement différent qu'on s'imagine avoir changé de planète... On pense encore à ceux...

« Enfin, passons, n'est-ce pas, Brigitte?... J'en arrive à ce qui m'intéresse...

A cette heure où je sens la fièvre, si pernicieuse en ces pays, me miner tous les jours davantage, j'ai peur de partir sans avoir assuré le sort de mon petit garçon... Sa mère est morte en le mettant au monde...

— Pitié ! fit Brigitte, apitoyée...

...Je ne voudrais pas qu'il restât dans ce pays de sauvages... Mon petit Bob est un enfant si tendre, si délicat... il a besoin de soins maternels... il n'a ici, du côté de la famille de sa mère, que des oncles assez indifférents.

Et je pense, quand l'angoisse me prend en songeant à son avenir, qu'il est, là-bas, dans nos montagnes pyrénéennes, une grande maison calme où mon fils a sa place...

Je sais que vos soins attentifs ne lui manqueront pas... Vous en ferez un homme, un vrai, un Roc-Cabrier audacieux et brave... un peu moins oublieux que son papa...

Lorsque vous recevrez cette lettre, mes chères sœurs, c'est que je serai parti pour le grand voyage... et que mon fils sera devenu le vôtre... Je vous le confie sans crainte. Je laisse des instructions pour que mon domestique Tom — lequel me doit un de ces services qu'on n'oublie pas et dont je suis sûr comme de moi-même — vous amène le bambin.

Je compte sur votre cœur fraternel et vous dis adieu ici-bas en vous remerciant.

Votre frère,

Bernard DE ROC-CABRIER.

Des larmes me sont venues aux yeux en achevant cette lecture... Qu'il doit être triste, pour un père, de s'arracher inéluctablement à l'en-

fant chéri qui a encore tant besoin de protection !...

Mentalement, je promets, de toute ma ferveur :

« Ce n'est pas à moi que tu as confié ton fils, Bernard, puisque tu ne connaissais même pas mon existence... Mais c'est moi qui serai sa maman, je te le jure ! »

Et je prononce tout bas, avec une douceur attendrie, le mot délicieux, le petit mot adorable et cher avec lequel une voix câline me caressera bientôt le cœur :

— Tantine..., petite tantine...

## II

Aussi loin que je reporte mes regards sur la route uniforme où se sont effritées, une à une, les années couleur de cendre, j'aperçois toujours nos trois silhouettes jumelles se profilant sur les sombres allées du parc...

Pourtant, en faisant un effort, de toute ma mémoire tendue, je revois, derrière les trois silhouettes plates... une petite forme grêle... dans l'ombre des autres.

Boucles blondes émergeant du canotier qui battait un dos étroit, mollets nus hors des chaussettes noires, visage grave d'enfant délaissée qu'étoilaient quand même de grands yeux ouverts sur le mystérieux avenir, est-il possible que j'aie été cela, moi, Micheline?...

A cette époque, ma sœur Elise n'était pas encore entrée au couvent... et c'est moi qui y passais l'année scolaire, pensionnaire chez les Dames Bleues...

O soleil de mon enfance, lumière qui a éclairé peu ou prou les tendres années de chacun de nous, vous tenez tout entier dans un jardin de couvent, un jardin aux allées soignées, bordées de gazon sage, aux massifs semblables à de grands reposoirs, et où le besoin de vie et de mouvement qui était en moi pouvait s'épancher.

J'avais l'horreur de mes vacances tristes, au fond de l'immense château réfrigérant, tout plein de silence, que trouait parfois la voix grondeuse d'Emerance...

Emerance était la maîtresse incontestée de *Roc-Cabrier*, celle à qui l'on obéissait sans réplique, comme on avait obéi à sa mère, de qui elle tenait, au reste, son caractère altier, son timbre impérieux, sa piété austère et le goût de la domination.

Grâce à elle, *Roc-Cabrier* était une forteresse, fréquentée seulement par deux visiteurs : le curé de Saint-Bénédict, le village proche, et notre voisin le docteur.

Les anciens amis de papa, qui venaient, l'été, jusqu'à Bagnères et dans les stations bigordanes, avaient été éliminés par son humeur impitoyable.

Sur le dernier, arrivé un jour d'orage et qu'elle avait laissé repartir après un maigre dîner offert maussadement, elle avait refermé le portail rouillé avec un triomphal sourire et une exclamation vengeresse :

— Enfin ! nous voilà débarrassés de toute cette séquelle...

La « séquelle », c'étaient les anciens commensaux du château, tous ceux qui apportaient, entre les murailles grises, un peu de la gaieté des vallées fleuries, un peu de rire, un peu de joie, toutes choses que ma sœur détestait, de toute sa rancœur de fille dédaignée...

Ma sœur Mathilde s'était-elle réjouie autant qu'Emerance de voir le château ainsi déserté?... Je ne sais. Mathilde a quatre ans de moins que sa sœur, et dans ses prunelles pâlies je n'ai jamais rien vu luire qui ressemble à une volonté ou à un désir.

Son front uni de béguine, sa peau mate sous laquelle coule, comme un beau ruisseau calme, un sang toujours égal, sa voix sans inflexion, tout, chez elle, dit la résignation fataliste, l'obéissance, l'acceptation.

Plus vivante qu'elle, était cette sœur Elise, qu'une irrésistible vocation appela au couvent... Celle-là, du moins, avait parfois des élans, de l'enthousiasme, une flamme aux yeux...

Et c'est elle cependant qui choisit l'existence de couventine, sans doute parce qu'elle avait le goût de l'abnégation et du sacrifice...

C'est à l'époque où je quittais le pensionnat pour toujours qu'elle y revint définitivement.

Rien ne fut changé à la maison... Les trois ombres des demoiselles de Roc-Cabrier continuèrent à s'allonger sur le sable ensoleillé de l'allée. Seulement, sous la robe grise d'Elise, battait maintenant le cœur de Micheline...

Pauvre cœur qu'un uniforme étroit emprisonna à l'heure où il eût commencé à palpiter de cette vie mystérieuse des jeunes, tissée d'espoirs et de rêves imprécis... Le droguet épais de la robe étouffa ses aspirations commen-

çantes... Micheline adolescente n'eut pas d'autre allure, ni d'autre existence que ses sœurs, usées par les années mortes. Et elle entra à son tour dans le célibat, du même pas calme et mesuré...

Ah ! ma jeunesse !... puis-je seulement vous évoquer ?... A cette heure où la trentaine proche a fané mes traits et fatigué mon cœur, las d'être trop vide, j'appelle désespérément votre ombre...

Est-il possible que moi seule, déshéritée plus qu'aucune autre, je ne vous aie jamais senti frémir en moi, secouer cette carapace de glace qui m'engourdissait l'âme, éclater par échappées joyeuses dans des cascades de rire, dans des exclamations, des élans désordonnés...

Mais non... à quoi bon m'abuser ? Je lus toujours la sage Micheline... sérieuse et pondérée... exempte de coquetterie et de vanité sotte, telle enfin que doit être une demoiselle de Roc-Cabrier, telle que m'a voulue ma sœur Émerance, qui, certes, de nous toutes est de beaucoup la plus sensée...

Lût puis, ne porté-je pas le poids très lourd d'un honteux passé ?... Car il y a un drame dans l'histoire de *Roc-Cabrier*, un drame dont je traîne les conséquences... C'est du moins ce que m'a dit ma sœur aînée, le jour où, revenue définitivement sous le toit paternel, j'ai dû prendre, sur son ordre, avec la garde-robe d'Elise, son ancienne chambre qui devenait la mienne...

Mon père s'est marié deux fois. Il avait épousé en premières noces une jeune femme déjà veuve d'un de ses cousins de Roc-Cabrier et mère de Bernard, alors âgé de deux ans. Il eut trois filles de ce mariage, mais devint

veuf aussitôt après la naissance d'Elise. Or, un jour, alors que ses filles étaient déjà grandes, il s'éprit d'une... jeune femme — une « artiste » rencontrée à Pau, au hasard d'un concert.

Il l'épousa.

Emerance avait vingt-deux ans. Depuis la mort de sa mère, c'est elle qui tenait la maison et faisait tout marcher à *Roc-Cabrier*.

Quand notre père parla d'introduire la nouvelle épousée au logis ancestral, ses filles crièrent au sacrilège et à la profanation.

Réprobatrice, Emerance emmena ses sœurs au couvent des Dames Bleues dont la supérieure était sa marraine.

Ma mère vécut dix ans à *Roc-Cabrier*, dix ans au cours desquels, pas une fois, ses belles-filles ne franchirent le seuil du vieux château bigordan. Puis, la jeune femme mourut... et mon père rappela les transfuges auprès de lui...

Désormais, on ne parla plus de ma mère morte dont mes huit ans gardaient le souvenir pâlisant... Il me reste d'elle un grand portrait que ma sœur Emerance avait relégué au grenier... mais que j'ai descendu un jour, en cachette, pour l'enfermer dans mon placard, à l'abri des regards indiscrets...

Je le regarde quelquefois, aux heures où la vie monotone tasse sur mes épaules un fardeau trop lourd...

Jolie Madame qui montrez orgueilleusement vos bras nus et vos épaules éclatantes, dans la robe de bal ennuagée de tulle, on m'a dit que vous n'étiez pas digne de l'honneur que vous fit un *Roc-Cabrier*...

Sans doute fûtes-vous trop belle, trop

coquette, trop admirée... Emerance prétend qu'on vous vit toujours plus occupée de vos toilettes que de vos devoirs et de votre enfant... Pourtant... n'y a-t-il rien de maternel dans la douceur de votre sourire... et cette mélancolie qui emplit vos yeux ne traduit-elle pas la crainte attristée que le vieux château ne soit une prison pour la fillette blonde qui courait dans votre sillage, comme il l'a peut-être été pour votre jeunesse légère?...



— Èmerance, vous me permettrez de mettre le lit du petit Bob dans ma chambre?

Èmerance a échangé un coup d'œil avec Mathilde.

Mathilde se soucie peu de s'embarrasser d'un diabolotin qui bouleversera ses habitudes matinales, fouurragera dans ses pastilles, lui chipera ses chapelets...

Elle émet :

— Peut-être... pourrait-on l'installer dans la chambre verte de Marie la Vieille?

« Marie la Vieille » est notre bonne qui se distingue ainsi de « Marie la Jeune », sa fille, laquelle l'aide aux travaux ménagers.

Je proteste :

— Oh ! ma sœur, Bob aura probablement besoin de soins, la nuit... Il peut être malade... Marie la Vieille est âgée... Nous ne pouvons lui imposer ce surcroît de travail et cette fatigue nocturne!...

Ancrée dans mon désir, je cherche avidement des arguments machiavéliques... Je sais trop que ma sœur Èmerance, persuadée qu'on doit faire son purgatoire ici-bas, se garderait

de m'accorder la faveur que j'implore si elle pensait me procurer une joie.

Parce que j'ai réussi à modérer l'anxiété de ma voix, elle daigne se rendre à mes raisons.

Elle accorde :

— C'est bien... Vous prendrez donc cet enfant dans votre chambre et vous en assumerez la charge.

Quel triomphe !

Je tourne les talons pour que l'on ne voie pas mes yeux briller de plaisir.

Ah ! mon petit Bob, mon cher enfantelet, tu es à moi maintenant... bien à moi... Je serai ta maman Micheline... C'est autour de mon cou que se noueront, étreinte fragile et si douce, tes petits bras potelés... contre ma joue la jeune chair de ta joue... tout près de mon visage ton tendre visage puéril... Le soir, ta voix menue se mêlera à la mienne pour la prière quotidienne et c'est moi qui, penchée sur ton lit, t'endormirai de chansons et de contes merveilleux...

Merci, mon Dieu ! Ma vie ne sera donc pas inutile... Je ne serai pas cette vieille fille au cœur endormi sous la cendre des années défuntes... Moi aussi, comme les autres, je participerai à la grande œuvre universelle qui prépare chaque jour, par un long travail, les futures moissons... Je formerai une âme... une personnalité... un homme !... et mes jours désormais seront gonflés d'une plénitude de joies et d'espoirs...

... J'ai déniché, dans le grenier, un lit d'enfant en fer peint, le mien sans doute... Le descendre dans la cour et envoyer « Marie la Jeune » au village, quérir un pot de peinture, chez l'épicier, fut l'affaire d'un instant.

Et me voici occupée à laquer de blanc les minces balustres ouvragés.

Une voix joviale a interrompu mon travail :

— Bonjour, mademoiselle Micheline !

J'ai reconnu le timbre du D<sup>r</sup> Lherbier.

— Bonjour, docteur !... Bonjour, Suzanne...

A côté de la silhouette trapue du bonhomme, sa fille a l'air d'un saxe menu et frêle...

Je laisse à regret pinceaux et peinture et vais au-devant des visiteurs.

— Ils arrivent demain !

Ma voix joyeuse amène un sourire sur le visage barbu de notre voisin.

Il lève un doigt menaçant :

— Qui ça *ils*, mademoiselle Micheline ?

— Mais... voyons, Tom et mon petit Bob !...

— *Mon* petit Bob !... elle a bien dit ça !...

Ainsi, vous vous l'êtes déjà approprié, ce bambin, avant même qu'il débarque?... ô égoïsme féminin !...

Suzanne objecte :

— J'ai idée, papa, que M<sup>lle</sup> Micheline saura mieux l'aimer que ses sœurs.

— Et le gêter surtout, ronchonne le D<sup>r</sup> Lherbier, qui a des idées particulièrement sévères sur l'éducation des enfants...

« Mais je ne vois pas ces demoiselles ? »

J'explique :

— Elles sont à la cure... pour leur œuvre... C'est aujourd'hui qu'a lieu la réunion hebdomadaire des dames patronnesses. On m'a dispensée d'y assister pour que je puisse terminer les préparatifs.

— Oh ! bien ! dit le docteur, je les verrai à mon retour... Je vous confie Suzanne pendant quelques heures..., le temps d'aller faire ma tournée...

— Mais je crois bien !... Quelle chance ! Elle va m'aider...

— C'est ça, approuve le docteur... mettez-la au travail... Cela chassera ses papillons noirs...

Je regarde Suzanne.

Sous le capulet rouge de nos montagnardes, qu'elle a adopté, je crois, par une inconsciente coquetterie, elle me dérobe ses yeux et je ne vois que son profil obstiné tourné vers la montagne prochaine...

Pendant que son père s'éloigne, insoucieux, j'entraîne ma petite amie.

— Venez, Suzanne...

Je sais bien quel est le tourment qui la meurtrit, qui lui fait ces paupières violettes, battues par l'insomnie, et cette bouche amère, dont toute jeunesse semble s'être envolée...

Assises sur la margelle du puits, le torse appuyé au gros tronc noueux de la glycine, nous restons une minute silencieuses...

Je n'ose effleurer, d'un doigt peut-être brutal, cette âme fermée qui répugne aux confidences... Je la sens, cependant, toute contractée et si gonflée que son chagrin, comme un bourgeon mûr, finit par éclater, tout contre mon épaule où elle appuie son front brûlant.

Je caresse, maternelle, les tresses brunes que le capulet défait à libérées, et, sous la chaleur de cette sympathie offerte, la peine de Suzanne s'exalte, s'amplifie, se traduit en sanglots désespérés, en exclamations convulsives :

— Micheline... je... je suis malheureuse !

La plainte est venue comme un cri d'oiseau blessé.

Je la berce, pitoyable et douce :

— Ma petite enfant... ne vous désolez pas,

espérez encore, voyons... Tout n'est pas perdu...

Elle secoue ses nattes épaisses où le soleil allume des reflets mordorés :

— Non... c'est bien fini... *Il* m'a oubliée, *il* ne pense plus à moi...

Et les sanglots de redoubler avec un bruit de forêt sous l'orage...

Je connais cet *il* mystérieux dont le silence a le pouvoir d'anéantir ainsi ma petite amie...

*Il*, c'est Jacques Pradel, son fiancé... Elle l'a rencontré à Pau, l'hiver dernier, chez sa tante, et elle est revenue le cœur en fête. Il arrivait tout frais émoulu du Val-de-Grâce, ayant terminé ses études de médecin-major...

De beaux yeux câlins, un profil altier, un corps mince et souple sous l'uniforme, c'est plus qu'il n'en faut pour conquérir les dix-sept ans de toutes les Suzannes du monde.

Et Suzanne a été conquise.

Lui fut sans doute attiré par les larges prunelles sombres, les tresses flottantes et l'air de santé paysanne de cette petite montagnarde, qui ne ressemblait point à ses flirts habituels... Ils échangèrent, un soir, sous les arbres blancs de lune du jardin, les serments éternels...

— Quand je reviendrai du Maroc, a promis le jeune homme, vous serez ma femme.

Et Suzanne est rentrée au bercail avec un rayonnement nouveau sur tout son être transformé.

Les premières semaines, des lettres arrivèrent à chaque courrier.

Suzanne, rose de joie, les yeux irradiés d'une lumière intérieure, accourait vers moi pour me faire lire, avec une touchante vanité, les tendres phrases que son ami lointain lui adressait...

Elle se les répétait, ces phrases, comme d'amoureuses litanies.

Et puis, peu à peu, les correspondances s'espacèrent... La petite s'affola, écrivit des pages anxieuses, ne pouvant pas croire à une défection...

Mais les jours écoulés émiettent impitoyablement ses espérances... et il y a maintenant trois mois qu'elle est sans nouvelles de Jacques.

Je prends dans mes bras le frêle corps secoué de sanglots :

— Ma petite fille, vous n'avez pas le droit de désespérer... Vous ne savez rien, en somme...

Elle a levé vers moi son visage pathétique, que la douleur a mûri précocement :

— Je ne peux même plus espérer, Micheline... Tante Blanche a écrit...

Elle tire de sa poche un papier chiffonné, trempé de larmes :

— Lisez, me dit-elle.

Je prends connaissance de l'épître raisonnable et sensée de tante Blanche. Celle-ci conseille à sa nièce d'oublier l'infidèle... elle n'a plus d'espairs à garder... Le silence qu'il observe vis-à-vis de sa fiancée n'est que trop explicite : une dérobade...

Car il écrit toujours à sa famille, — tante Blanche s'est informée — et dans ses lettres, s'il n'est plus question de la petite Bigordane au capulet rouge, il est souvent fait mention, par contre, d'une jeune infirmière anglaise, dont la beauté semble avoir complètement tourné la tête au trop inflammable major...

La bonne dame termine sur ces mots :

Je ne suppose pas que tu sois assez sotte pour

regretter un tel pantin qui t'aurait trompée au bout de six mois et t'aurait rendue la plus malheureuse des femmes...

Ah ! tante Blanche, croyez-vous que ce soient là des raisons suffisantes pour consoler un cœur de dix-sept ans?...

La petite amoureuse, éperdue, m'a prise aux poignets, fébrilement :

— Micheline... croyez-vous vraiment que ce soit fini... qu'il... qu'il ne me reviendra plus jamais?...

Je n'ose promettre... dire les mots encourageants que Suzanne attend de moi... Je sais trop combien amollissantes et pernicieuses sont ces alternatives d'espoirs fallacieux et d'attente déçue...

Je prononce doucement :

— Écartez cette pensée... Vous êtes si jeune... Un autre amour refleurira en vous...

Elle secoue sa tête brune, butée :

— Non..., non, Micheline...

Et soudain, prise d'une peur affolée :

— Je ne veux pas... je ne veux pas rester comme Émerance... comme Mathilde... comme...

Elle va dire : « comme vous », et s'arrête, consciente de la cruauté de sa phrase...

Je hausse les épaules, amère :

— Vous pouvez dire « comme moi », allez, Suzanne... Je suis toute pareille à mes sœurs... Mais vous avez raison... c'est là un destin dont je prie le Ciel de vous préserver...

« Mais il n'est pas question pour vous d'embrasser le célibat... Vous êtes à peine à l'aurore de votre jeunesse... Allez, allez, petite fille, votre numéro tombera pour vous ainsi que

pour vos sœurs... et je souhaite que ce soit le bon... »

Je l'entraîne avec une gaieté forcée :

— En attendant, allons préparer le lit de mon futur petit garçon...

### III

L'aventure qui m'arrive est tellement extraordinaire que j'ai besoin, pour me convaincre qu'elle est vraie, de repasser en détail tous les incidents de cette mémorable journée, si fertile en surprises...

Ce matin, comme j'arrangeais, autour du lit laqué de frais, de mousseux rideaux de tulle, lavés et repassés par moi, Suzanne a fait irruption dans ma chambre.

— Micheline!... Micheline, venez voir ce que j'ai apporté pour votre Bob...

Intriguée, je l'ai suivie dans la grande salle où deux mystérieux paquets ont immédiatement attiré mon attention.

L'un, assez volumineux, a révélé, toutes ficelles dénouées, le plus beau cheval mécanique qu'un grand garçon de six ans puisse rêver. Crinière épaisse et soyeuse, rênes de cuir souple ornées de grelots, selle magnifique en velours rouge... bref, un pur sang harnaché pour un caïd du désert.

J'ai crié, les mains jointes :

— Oh ! Suzanne!... Qui nous fait ce beau cadeau?

Elle a triomphé :

— Moi !

— Vous ? Mais où donc avez-vous déniché une pareille merveille ?... Pas à l'épicerie du père Porrentru qui n'a que des jouets à dix-neuf sous...

« Vous n'êtes pas allée à Pau, que je sache ? »

Elle sourit :

— J'ai trouvé cela dans l'armoire à surprise, là-haut... sur le plancher.

« Sur le plancher », euphémisme par lequel nous tous, en Bigorre, nous désignons le grenier, pavé de bois, où s'entassent, en bon ordre, les vieux meubles vermoulus qui recèlent des trésors, et les jambons accrochés côte à côte, aux crochets des poutres...

Je m'exclame, surprise :

— Il a l'air tout neuf...

— Sans doute... C'est le cheval de mon frère Jean, celui qui est mort d'une pneumonie, vous savez ?... explique-t-elle. Jeannot était très soigneux... et puis, il n'a pas eu le loisir de s'amuser beaucoup de ses joujoux, le pauvre petit !...

J'admire l'objet sur toutes ses faces.

— Il y a encore l'autre paquet que vous n'avez pas défait, avertit Suzanne.

Je lâche le cheval et me précipite vers la boîte protégée de papier rose.

— Oh ! oh ! voilà qui est moins énorme, mais plus fragile... si j'en juge par les précautions avec lesquelles on l'a enveloppé...

En effet, sous le papier rose, il y a encore un fin papier de soie, orné d'une faveur, que je dénoue délicatement.

La boîte ouverte, sur un lit d'ouate apparaît le plus délicieux bibelot d'ivoire qui se puisse voir...

— Oh ! le beau petit ange !

C'est un angelot aux joues rondes, aux ailes éployées, tels que les mamans attentives en suspendent au faite des berceaux...

— Il veillera sur le sommeil du petit Bob, déclare Suzanne... Il a veillé sur le mien... il y a bien longtemps...

Ici, léger soupir de ma petite amie.

Je l'embrasse avec exubérance pour la remercier de sa gentille pensée.

— Venez, Suzanne... je vais placer l'angelot, au milieu du tulle des rideaux, en plein fouillis... Ce sera charmant...

Et, m'emparant du cheval, je m'apprête à regagner ma chambre.

Un bruit, dans le couloir, m'immobilise. Il y a, derrière la porte, un brouhaha... des pas... une rumeur de voix : « Marie la Jeune » qui parle avec quelque fournisseur...

Soudain, la porte s'ouvre, poussée par la main peu stylée de notre bonne campagnarde, et le fausset de cette dernière annonce :

— Mademoiselle... il y a là un monsieur qui demande à vous voir...

— Un monsieur?...

Avant que je sois revenue de mon ahurissement, un pas vif s'est approché et je vois s'encadrer dans la porte la silhouette mince d'un inconnu.

Interdite, je regarde l'intrus s'incliner profondément devant moi.

Cette entrée est tellement stupéfiante, je suis si peu habituée à recevoir une visite de ce genre à *Roc-Cabrier*, que je demeure stupide, agitant machinalement la tête, dans un petit salut mécanique du plus désastreux effet.

Le jeune homme — car il est jeune, à en

juger par la sveltesse de sa taille et ce que je peux voir de son visage, hors du cache-nez à grands carreaux — se décide à demander :

— Mademoiselle de Roc-Cabrier?

— C'est moi, Monsieur... c'est-à-dire, vous voulez sans doute parler à ma sœur Émerance?...

Je n'ai toujours pas lâché le cheval mécanique, et je tiens précieusement l'angelot qui se balance au bout de mon bras ballant...

Le jeune homme considère ces singuliers objets, pour le moins inattendus dans la main d'une demoiselle à la tenue respectable, puis il répond, d'un ton léger :

— Émerance ou une autre... n'importe.

— Alors, Monsieur, dis-je, un peu intimidée, formulez ce qui vous amène... Je suis Micheline de Roc-Cabrier...

Un large sourire éclaire ses traits... il quitte son air cérémonieux :

— Vous êtes Micheline?... Eh bien, enchanté de vous connaître, ma tante, réellement... Je suis votre neveu Robert.

Un coup de canon aurait fait sauter, à cette seconde, le vieux château bigordan, que je n'aurais pas plus violemment tressailli.

— Mon neveu... mon neveu Robert?

Je répète les mots sur un ton d'incompréhension telle, qu'il m'examine, surpris :

— Voyons, ma tante... n'avez-vous donc pas reçu mon télégramme... et la lettre de mon père?

Je balbutie :

— Assurément... mais... ce n'est pas vous que j'attendais...

Il s'ébahit :

— Ce n'est pas moi?... Et qui donc alors?

Suzanne a pitié de mon émoi.

Elle intervient :

— Monsieur votre père parlait d'un petit garçon de six ans...

— Oh ! mais, rétorque-t-il, je ne sais pas du tout ce que disait mon père... J'ai trouvé la lettre dans ses papiers avec la mention : *« A remettre à mes sœurs après ma mort »*... J'ai envoyé l'enveloppe cachetée. Son contenu datait probablement de plusieurs années...

Le cœur étreint d'une déception à laquelle je ne pouvais croire, je prononce stupidement :

— Alors, Monsieur... Bob?... le petit Bob, il ne viendra pas?...

Le nouvel arrivé me regarde comme s'il craignait subitement d'être tombé dans une maison d'aliénés. Ses yeux vont aux jouets sur lesquels se crispent mes doigts tremblants...

Leu à peu, il comprend... Une gaieté monte à ses prunelles...

— Alors..., éclate-t-il, vous attendiez un gosse de six ans !... Êt c'était pour moi le cheval... et le... le machin, là... l'angelot aux joues soufflées?... Non ! c'est trop drôle !

Il se tord, le corps appuyé contre le chambranle de la porte, avec de grands éclats si communicatifs que le rire de Suzanne fuse, en écho...

Je me suis écroulée sur une chaise... Les deux jouets qui ont provoqué ce délire gisent à mes pieds, abandonnés... et soudain, prise d'un désespoir fou, devant l'écroulement douloureux de tous mes rêves, de toute ma joie des jours précédents, je sanglote dans mes deux mains jointes, secouée par une rafale de chagrin...

Les rires impitoyables se sont arrêtés.

J'entends la voix inquiète de Robert :

— Qu'est-ce qu'il y a?... Qu'avez-vous, tante Micheline?

Suzanne explique doucement, apitoyée :

— Elle éprouvait tant de bonheur à la pensée d'avoir bientôt un bambin à dorloter...

Mon neveu est venu à moi.

Tendrement, mais avec une poigne si solide que je ne peux résister, il dégage mes mains, scrute mon visage... Il n'y a plus de moquerie à ses prunelles.

— Eh bien, tante Miche, fait-il, grondeur, voulez-vous bien ne plus regretter ce maudit petit Bob, qui était insupportable et batailleur et qui déchirait toujours ses culottes... Ah ! il vous aurait exaspérée plus souvent qu'à votre tour...

« Et voulez-vous bien, s'il vous plaît, accueillir un peu mieux votre neveu Robert, la fleur de la jeunesse californienne, venu tout exprès d'Amérique pour embrasser la plus jolie tante du monde... »

Et il le fait comme il le dit, le misérable ! Pan ! sur mon front, sur mes yeux meurtris, sur mes joues mouillées... C'est une avalanche de baisers bruyants et pressés.

— Et maintenant, ladies et gentlemen, en avant le shimmy de la réconciliation !... Hip ! hurrah ! enterré le Bob... Vivent Robert et tante Miche !...

Malgré mes protestations, il m'a littéralement arrachée de ma chaise, et il m'entraîne dans une danse désordonnée, coupée de cris de victoire et du rire fou de Suzanne qui, pliée en deux, n'arrive pas plus que moi à reprendre sa respiration...

Lorsque mon tourmenteur me rejette, pantelante, sur un fauteuil et que je réussis à ouvrir

les yeux, fermés par le vertige, la vision d'Emerance debout près de la porte, telle le spectre de Banco apparaissant aux regards de Macheth éperdu, me dresse sur mes pieds, épouvantée.

Mon diable de neveu, aussi calme que s'il ne venait pas, en cinq minutes, d'accomplir à *Roc-Cabrier* une révolution, attend, pareil à un Jupiter Olympien, que je le présente :

Je déclare timidement :

— Ma sœur... c'est... c'est notre neveu Robert...

A l'énoncé de cette fantastique nouvelle, le mouvement de surprise qui a échappé à Emerance démasque ma sœur Mathilde, laquelle se tenait derrière, le cou tendu, les traits figés de stupeur...

J'avoue que le spectacle de Micheline de Roc-Cabrier gambadant, au rythme de cette danse affolante, dans les bras d'un inconnu, avait de quoi stupéfier n'importe qui...

Ma sœur Emerance tourne vers le jeune homme son profil sévère :

— Qu'est-ce que tout cela signifie, Monsieur?

— Cela signifie, ma chère tante... tante?

Il m'interroge du regard.

Je souffle :

— Emerance...

— C'est ça... Emerance... Eh bien, tante Emerance, sachez que j'ai pu avancer mon arrivée de quelques heures, ayant échappé par miracle aux entreprises d'un bonhomme barbu — un survivant de l'arche de Noé, je présume — qui voulait à toute force m'introduire dans sa pittoresque patache ...

— Cette patache est la calèche de *Roc-Ca-*

brier, Monsieur, déclare sèchement Émerance, et l'homme est Joachim, notre cocher...

Point troublé, Robert lève les sourcils :

— Je me disais bien qu'il devait s'appeler ainsi... Joachim... Mathusalem, c'est tout comme...

« Quant à votre respectable attelage... je vous félicite, ma tante, c'est une très curieuse pièce de musée... Mais comme je tenais essentiellement à faire votre aimable connaissance, j'ai préféré lui confier les bagages et Tom, dont la vie, aujourd'hui, m'était moins précieuse que la mienne. »

Le ton persifleur de notre neveu d'Amérique ne paraît pas du goût de ma sœur Émerance.

Cependant il n'y a pas, dans son œil froid, cette lueur inquiétante qu'y allument d'ordinaire les colères intérieures... Même, le pli de sa lèvre me rassure... Sans doute est-elle secrètement flattée de la prestance et de l'allure de ce Roc-Cabrier, surgi inopinément dans notre nid d'aigle...

Elle dit cependant, d'un ton froid :

— Vous plairait-il de m'expliquer comment il se fait que, Bernard m'ayant annoncé un bambin de six ans, c'est un homme qui nous arrive?

Un sourire apparaît à nouveau sur le visage de Robert, et je remarque combien ce sourire lui donne de jeunesse... presque de puérilité...

— Oh ! c'est bien simple, ma tante. Papa, en dépit de sa très réelle santé, était hanté, dès la moindre indisposition, par la peur de mourir...

« Il avait dû écrire ces recommandations dernières au cours d'un accès de fièvre qui lui avait fait craindre pour sa vie...

« Guéri, il jugea inutile de détruire le papier

et le laissa dormir dans son tiroir où je l'ai trouvé. J'aurais eu scrupule à ne pas l'envoyer... ou même à décacheter l'enveloppe qui portait votre adresse. »

Émerance est convaincue.

Au reste, comment ne le serait-elle pas, devant cette effigie vivante du Bernard dont elle n'a pas oublié les traits, à peine estompés par le temps, dans sa mémoire fidèle...

J'entends Mathilde chuchoter, d'une voix mouillée :

— Il est tout le portrait de notre pauvre frère...

Émerance rectifie :

— Oui, mais... il n'a pas ses moustaches.

Il y a comme un regret dans le ton d'Émerance.

Moi, je le trouve bien plus beau, sans moustaches... Il m'intimide moins ainsi, me paraît moins homme, plus près de ce garçonnet de six ans que mes rêves avaient forgé.

— Mais par où donc êtes-vous arrivé? interroge soudain Émerance.

— Dans le zinc d'un camarade.

— Dans le... quoi?

— En avion, si vous préférez...

Mes sœurs n'en croient pas leurs oreilles...

J'ai un petit rire heureux qui peut se traduire :

--- Voilà comme il est, notre Bob!...

Et je ne suis pas loin de croire, tant mon cœur l'a déjà adopté, que j'ai le droit de m'enorgueillir de l'audace de ce grand garçon qui nous tombe du ciel.

Émerance a levé les bras.

— Vous frappez pas, tante Émerance, dit tranquillement Robert. J'ai bien essayé de me

procurer une auto, mais il paraît que vous habitez à de telles hauteurs qu'il n'y a pas de chemin praticable pour une machine...

« Alors, je suis allé immédiatement au camp d'aviation. Là, j'ai fait la connaissance d'un charmant garçon, dont l'appareil était paré, tout prêt à partir pour Istres, une heure plus tard... Nous nous sommes entendus... et nous avons décollé immédiatement.

« Un quart d'heure après, nous atterrissions dans une espèce de prairie, sur un plateau... pas loin d'ici... J'en ai eu pour une demi-heure de marche... et me voilà. »

Il ajoute avec un grand soupir d'allègement :

— Merci!... je n'avais pas envie de me rompre les os dans votre calèche antédiluvienne... Je ne me fais pas plus brave que je ne suis...

Cette idée de s'embarquer en avion, avec un inconnu, plutôt que d'utiliser le pacifique attelage qu'on lui avait envoyé, plonge mes sœurs dans la stupéfaction.

Mathilde regarde son neveu comme un animal d'une espèce inconnue qui serait tombé inopinément sur notre planète.

Quant à Émerance, un attendrissement la gagne...

Elle ouvre les bras :

— Viens m'embrasser, garnement !

C'est la première fois que je saisis une nuance d'émotion dans la voix sèche de ma sœur aînée... J'ai idée que ce n'est pas là le seul miracle qu'accomplira cet endiablé garçon...

Soudain, Émerance, chez qui l'émoi est de courte durée, fronce le sourcil :

— Où ai-je la tête?... Je n'ai pas fait les présentations...

« Avancez, Mathilde...

« Robert, voilà ta tante numéro 2. »

Deux baisers résonnent sur les joues coupées de Mathilde qui baisse les yeux, confuse...

Emerance se tourne vers moi, et, prenant le ton sévère :

— Je n'ai pas besoin, je présume, de te présenter ta tante numéro 3...

« Permettez-moi de vous faire observer, ma sœur, dit-elle en me foudroyant du regard, que la scène que nous avons surprise tout à l'heure était pour le moins déplacée. Avez-vous pu oublier qu'un deuil récent planait sur cette demeure? »

Honteuse, je me détourne, frappée par la justesse de l'observation.

Robert intervient :

— De quel deuil parlez-vous, tante Emerance?

Elle a une exclamation indignée :

— Voyons... Robert... de celui de ton père...

— Ah ! bien, fait Robert, vous ne connaissiez pas papa !... C'était le plus joyeux *good fellow* qu'il soit possible d'imaginer et je suis certain qu'il serait désolé, s'il savait qu'en pensant à lui, tante Micheline a éteint son rire et que vous prenez toutes des mines d'enterrement.

Emerance est suffoquée. Ce jeune sauvage la démonte.

— Mais, Robert... et les convenances?

— Les convenances veulent-elles que, parce qu'un être cher est parti vers des cieux plus élevés, chacun se mette un masque d'hypocrisie sur le visage?

— Vraiment, prononce ma sœur, le nez pincé,

je finirai par croire que vous n'avez pas de cœur, mon neveu... et que vous n'aimiez pas votre père...

— Que je n'aimais pas mon père?

Le ton singulièrement grave du jeune homme me fait tourner la tête...

Je vois que les yeux de Robert — ces prunelles bleues qui paraissaient si claires, tout à l'heure, comme l'eau du Gave — ont foncé soudain... et sa bouche a un pli dédaigneux.

— Voyez-vous, ma tante, dit-il lentement, je crois que les milliers de kilomètres d'eau qui séparent *Roc-Cabrier* de la Californie où j'ai vécu, nous ont forgé, à vous et à moi, qui sommes pourtant du même sang, des mentalités très différentes. Vous paraissez tout sacrifier aux manifestations extérieures... même la sincérité qu'on m'a appris à considérer comme la chose la plus sacrée...

« Chez nous, c'est exactement le contraire. »

Il regarde maintenant, à travers la fenêtre ouverte, le décor de montagnes qui se profile à l'horizon bleu.

— Tout à l'heure, tenez... alors que j'escaladais ce sentier de chèvres... là... au flanc de la montagne, et que m'est apparue la vieille maison à pignons pointus dont tant de fois papa m'a parlé... j'ai eu un éblouissement...

« Il m'a semblé que mon père m'accompagnait dans ce retour que, si souvent, nous avions évoqué ensemble... et j'ai cru retrouver, partout, tapie au détour des chemins, l'ombre de sa jeunesse...

« Moi, le gars d'outre-Atlantique, je reconnaissais jusqu'à cette odeur montagnarde qui m'a grisé comme elle grisait, jadis, le jeune

chasseur, lorsqu'il reprenait possession, après une absence, de son coin natal.

« Eh bien, tante Emerance, je suis sûr que j'aurais manqué gravement à la mémoire de mon père, si je n'étais pas venu, d'une âme joyeuse, embrasser tout ce beau passé qu'il m'a légué... sa famille, sa maison... et les souvenirs épars dans ce pays qui lui fut cher... »

Ah ! le bon petit, comme il a bien dit ça... De toute sa voix vibrante, de toute son âme claire, de toute sa jeunesse vigoureuse, il fait face aux préjugés étroits, aux conventions factices... à tout ce qui émerge de la vanité imbécile des hommes, au lieu de sortir de leur cœur...

Emerance n'a rien répliqué...

Elle écoute Robert continuer, comme pour lui seul, les yeux toujours fixés sur ce lointain, nouveau pour lui, mais qu'ont caressé, dès l'enfance, les prunelles de tous les Roc-Cabrier :

— Aimer ceux qui sont partis... n'est-ce pas les rendre présents dans tous les actes de la vie quotidienne... les mêler à son existence comme s'ils n'étaient pas morts?...

« A quoi servent les regrets qui se manifestent seulement par une contrainte extérieure ou un détail de la tenue?...

« Père me le disait souvent, de cette voix si gaie qu'il avait et qui était comme une clarté qui a illuminé jusqu'à sa chambre d'agonisant :

« — Garçon, l'essentiel est d'accueillir, d'un cœur reconnaissant, toutes les joies qui passent sur notre route... C'est offenser Dieu que de les dédaigner...

« En associant le souvenir de mon père à tous mes bonheurs, réussite, satisfactions... je suis

sûr de me conformer à ses désirs et d'être tel qu'il m'a voulu...

« N'est-ce pas la meilleure façon de le regretter? »

Un petit silence règne sur la grande salle... Emerance tapote d'un doigt nerveux la serge grise de sa robe... Mathilde, bouche bée, contemple cet être extraordinaire qui se permet de discuter avec notre toute-puissante aînée et de la laisser sans argument...

Et tout à coup, je m'aperçois que Robert, ayant terminé son laïus et n'y songeant déjà plus, je présume, s'est tourné vers Suzanne et lui sourit...

Je me hâte, pour rompre les chiens, d'appeler la jeune fille qui se tient discrètement à l'autre bout de la pièce :

— Mon Dieu... Robert, vous ne connaissez pas notre petite amie Suzanne?

Merveilleux attrait de la jeunesse!... Une sympathie, déjà, les rapproche...

Pendant qu'Emerance va donner des ordres pour qu'on serve une collation au voyageur, Suzanne est venue s'accouder à la fenêtre, près de Robert...

— N'est-ce pas qu'elles sont belles, nos Pyrénées? dit-elle de sa voix chantante...

Il acquiesce et, pointant un doigt vers le pic neigeux qui domine les autres, il s'enquiert :

— Qu'est-ce que c'est?

— C'est le pic du Midi... et plus près, là... le pic du Ger...

Robert hoche la tête :

— Quelle belle pente cela ferait pour un match de luge!

Suzanne interroge, admirative :

— Vous pratiquez tous les sports?

— J'adore le ski, s'enthousiasme Robert. J'en ai fait beaucoup, il y a quelques années, dans l'Alaska...

« Mais je suis aussi champion de tennis, vous savez, ajoute-t-il orgueilleusement... Vous aimez ça? »

— Je ne sais pas, avoue la petite Bigordane... je n'ai jamais essayé... Je ne joue qu'à la pelote basque...

— Eh bien, vous m'apprendrez cette pelote... et je vous montrerai comment tenir une raquette...

Je m'éloigne sur la pointe des pieds.

Allons... je sens bien que mon neveu ne s'ennuiera pas à *Roc-Cabrier*...

Ah! ah! Monsieur le major, tandis que vous courtisez votre infirmière anglaise, je crois que votre place ne restera pas longtemps vide ici... dans le cœur de Suzanne... Et c'est bien fait pour vous...

#### IV

Un peu mélancolique, j'ai gagné ma chambre. Evidemment, il ne saurait plus être question de loger Robert chez moi...

Devant le petit lit blanc qui, décidément, restera vide, j'ai un soupir de regret. Aussi sympathique qu'il soit, mon neveu d'Amérique ne peut remplacer le gentil bambin que j'attendais...

Je rengaine mes espoirs déçus et plie soi-

gneusement les rideaux légers qui, en leur tulle « illusion », emprisonnèrent un instant mon rêve...

Un coup frappé à la porte interrompt mes occupations. C'est Brigitte qui, sur l'ordre d'Émerance, vient se mettre à ma disposition pour préparer la chambre verte destinée à Robert.

La pièce, ainsi nommée à cause de la couleur de son plafond et de ses tentures, est située tout au bout de l'aile droite, face à la route.

Un balcon à balustres court le long de la façade où s'ouvrent les deux grandes portes-fenêtres... Le mobilier est sévère, d'un Louis-Philippe vicillot, en acajou plaqué de noir, et sur le velours frappé des fauteuils s'évalent de petits ronds de guipure.

J'augure que la chambre manque de gaieté pour un jeune homme... Ne pourrais-je rien trouver pour l'égayer?

Dans le bahut du « plancher », une ancienne robe de douairière, à petits volants froncés, m'offre sa soie changeante aux reflets de ciel matinal.

Tant bien que mal, je la drape sur la table ronde où elle remplace avantageusement le lourd tapis de peluche fanée.

Au mur, dans des cadres de bois sombre : une « Mignon regrettant sa patrie », et, sinistre, un épisode de la Terreur, montrant une charrette bondée de ci-devant que brutalisent d'horribles sans-culottes...

La « Mignon » m'attriste avec son air souffreteux et ses maigres épaules... Quant à l'autre gravure, si mon neveu ne connaît pas encore

l'histoire de son pays, ce n'est pas sur cette page humiliante de notre passé national que je désire attirer son attention.

Je décroche les deux malencontreux tableaux... Mais que mettre à la place, dans le panneau nu ?

Brusquement, j'ai une idée... Je cours à ma chambre... Je prends dans le placard le clair portrait de la dernière M<sup>me</sup> de Roc-Cabrier et je le suspends dans la chambre verte.

Est-ce une illusion?... il me semble déjà que la chambre est transformée.

Je murmure, satisfaite :

— N'êtes-vous pas mieux là que dans votre placard?... Songez qu'il est un peu votre petit-fils... En tout cas, si vous en aviez désiré un, je suis sûre que vous l'auriez voulu tel, beau, brave et joyeux... comme tous ceux de sa race...

La belle dame en toilette de bal sourit toujours, de son mystérieux sourire... Pour la première fois, je remarque combien le peintre a su rendre la luminosité de ses cheveux, ses cheveux si semblables aux miens et qui paraissent dégager leur clarté propre...

Que dirait Emerance si elle voyait ce portrait triompher coquettement dans le panneau de la chambre verte?... Mais bah ! je suis bien tranquille... Emerance ne montera pas jusqu'ici...

Cet après-midi, comme nous faisons notre habituelle promenade, qui consiste à marcher à pas égaux du perron jusqu'au rond-point des hêtres, nous avons entendu siffloter dans le parc, tout près de l'allée...

Le sifflement devint vite chanson... une chan-

son martiale qui nous obligea à accorder machinalement notre allure à son rythme :

*When Johnny comes marching home again  
Hurrah! hurrah! hurrah!...*

Ma sœur Émerance, qui tricotait de gros bas jaunes pour les pauvres de la paroisse, enfonça, d'un geste sec, son aiguille dans le foulard qui recouvrait son chignon :

— Par exemple... qui est-ce qui se permet de chanter ici?

Son nez, froncé comme celui d'un chien de chasse en arrêt, flairait le taillis :

— *Hello!* tante Micheline... venez essayer mon hamac!...

Son canif entre les dents, Robert émergeait du fourré et, la main tendue, désignait un énorme chêne où il venait d'accrocher un grand filet de ficelle, apporté dans ses bagages, sans doute.

Avant que j'aie pu protester, il m'avait enlevée entre ses bras vigoureux et déposée dans le hamac... auquel il donna une forte impulsion...

Prise de panique, dans cette balançoire improvisée, je gémis :

— Robert! voulez-vous bien cesser... je vais tomber, voyons! Robert!... J'ai peur...

Il arrêta le filet et me déposa à terre, à la minute même où Émerance, ayant franchi le fossé, arrivait sur nous, rouge de colère.

— Vous n'êtes pas plus lourde qu'une plume, tante Miche, déclara le garnement...

— Et vous, mon neveu, vous êtes un mauvais sujet, gronda la voix aigre de ma sœur aînée. Vous croyez-vous donc en pays conquis? Ne savez-vous pas que cette heure est celle de notre méditation et que je ne permets pas qu'on vienne la troubler par des chants intempestifs et des gestes aussi osés...

Robert la regarda en dessous, d'un air taquin :

— Vous, tante Émerance... je vois ce que c'est... Vous êtes jalouse !

Et, sans se laisser troubler par les imprécations d'Émerance, il la souleva de sa poigne robuste, la déposa délicatement dans le hamac.

— Là... attention au mal de mer !...

Avec une sollicitude de père, il la balançait, accompagnant ses gestes d'une mélodie douce comme une berceuse...

Là-haut, les yeux exorbités, Émerance poussait des cris de fureur :

— Robert... descendez-moi tout de suite !...

Robert, je vous défends !...

Mathilde et moi essayions bien d'arrêter le hamac au passage, mais, outre qu'il était placé assez haut, ce diable de gamin était passé de l'autre côté et il paralysait tous nos efforts...

— Ne criez pas si fort, tante Émerance !... les oiseaux vont vous manquer de respect !

Êt il riait, le misérable, sourd aux appels de notre sœur et à nos exhortations... Malgré moi, je retenais à grand'peine une forte envie de rire, devant la mine que faisait Émerance, le fouldard de travers, les joues en feu et mesurant d'un œil hagard l'abîme qui la séparait de la terre...

— Robert !...

Le hamac, lancé d'une poussée plus violente, est allé toucher la maîtresse branche du chêne.

— Robert !...

Le cri est si strident, si effrayé que Robert, surpris, arrête net le filet.

Il prend délicatement Émerance et la repose sur le sol. Mais elle chancelle, étourdie...

Très pâle, les lèvres bleues, elle s'appuie

au tronc de l'arbre, suffoquée sans pouvoir reprendre sa respiration...

Inquiet, le méchant garçon s'approche d'elle :

— Tante Emerance... c'est sérieux?... Je vous ai bouleversée à ce point?

Je me doute que la colère rentrée qui la possède est pour quelque chose dans l'émoi d'Emerance...

Robert a l'air sincèrement désolé :

— Quel idiot je fais ! maugrée-t-il... Voilà une plaisanterie stupide... Grondez-moi, tante Emerance... je le mérite.

Attentionné, il rentre sous le foulard les mèches grises qui se sont échappées dans le désarroi des mouvements, et éponge, de son mouchoir, les gouttes de sueur qui perlent au front de sa victime...

Puis, câlin, il entoure de son bras les épaules d'Emerance :

— Appuyez-vous sur moi, tante chérie... Je vais vous ramener au château... Vous me pardonnez... dites?

Le ton est suppliant et franchement navré.

Enfin, ma sœur paraît se remettre. Elle ouvre la bouche... Sous quel anathème va-t-elle foudroyer son irrévérencieux neveu?...

D'avance, je courbe les épaules...

Mais je relève la tête aussitôt, sidérée d'entendre le timbre d'Emerance, un timbre adouci que je ne lui connais pas, prononcer indulgemment :

— Allons!... il n'y a pas moyen de t'en vouloir, mauvais garnement!

Tout heureux de la voir revenir à elle, Robert s'empresse. Galant, il offre son bras avec sollicitude :

— Attention, tante Emerance... le fossé...

Il la soulève — avec son agrément, cette fois — pour franchir le ruisseau, et ils s'éloignent tous deux, l'un soutenant l'autre, tandis que, Mathilde et moi, nous suivons, muettes d'étonnement.

Enfin, ma sœur Mathilde résume la situation par cette phrase lapidaire :

— Je crois qu'il nous a toutes ensorcelées.



Est-il possible qu'un mois déjà se soit écoulé depuis l'arrivée de notre neveu?... Je n'ose pas y croire tant les semaines ont passé vite, si pleines, si joyeuses...

Ce grand garçon aux yeux clairs a rajeuni la maison et ses vingt-cinq ans triomphants peuplent de gaieté tout le paysage.

Il n'est pas jusqu'au noir visage de son vieux Tom — dont le « sabir » savoureux a le don de mettre la cuisine en hilarité constante — qui n'apporte sa note amusante à *Roc-Cabrier*.

Mathilde elle-même, la morne Mathilde, se déride aux plaisanteries de son neveu et Emérance a des indulgences qui m'ébahissent.

C'est ainsi qu'elle lui a cédé toute la pelouse du devant pour qu'il y installe un court de tennis rudimentaire... Le jardinier a passé une semaine à niveler le terrain que Robert a sabré de grandes raies blanches tracées à la chaux et qu'il a entouré de grillage.

Et souventes fois, quand nous arpentons l'allée, à l'heure habituelle de la promenade quotidienne, notre méditation est troublée par les cris de victoire de Robert qui vient de

réussir un « jeu » particulièrement brillant, au grand dam de Suzanne, sa partenaire.

Car Suzanne est maintenant la visiteuse assidue de *Roc-Cabrier*. Tous les jours, elle franchit allégrement les quelques centaines de mètres qui séparent les *Coustous* — la villa du D<sup>r</sup> Lherbier — de notre demeure.

Robert et elle sont devenus les meilleurs camarades du monde... Camarades... un peu trop à mon gré...

Mon imagination de vieille fille romanesque voyait déjà s'ébaucher, à l'ombre des arbres du parc, la plus attendrissante des idylles, dont j'aurais été, de part et d'autre, la confidente émue...

Amour... amour, quelle magie y a-t-il en toi pour que tu tourmentes encore le cerveau assagi de Micheline... jusqu'à lui faire désirer, à elle qui n'a même pas connu ton ombre, te voir fleurir en de jeunes cœurs sur lesquels elle pourrait pencher son avide curiosité?...

Mais mon neveu n'est pas, à mon image, un sentimental... Il y a trop de vie en lui, un trop vif besoin de mouvement et d'action, pour qu'il s'attarde à des complications de cet ordre. Pour lui, Suzanne est la compagne de jeu rêvée... celle qui peut, sans fatigue, effectuer avec lui des randonnées dans la montagne, jouer au tennis quatre heures de file et lui enseigner l'art de la pelote basque pour lequel il s'est découvert une particulière prédilection.

Au surplus, il a transporté ici ses mœurs américaines qui l'ont habitué à cette camaraderie entre filles et garçons...

Quant à elle, c'est toujours le petit sphinx mystérieux et fermé qui détourne son visage

pour qu'on n'y voie point paraître le reflet de sa joie ou de son chagrin...

Cependant, j'augure bien de ses visites fréquentes à *Roc-Cabrier*. Sans doute, aimerais-je mieux les voir tous deux refuser plus souvent mon escorte... La présence d'un tiers n'est jamais propice aux aveux... et il vaudrait mieux que Robert mette moins d'insistance, Suzanne plus de discrétion à m'emmener comme cicerone dans leurs promenades et excursions...

Mais parce que j'ai un grand plaisir à me trouver avec eux et que, d'autre part, je souhaite ardemment les réunir — dans le but égoïste de les garder près de moi — je me persuade facilement que le « coup de foudre » n'est pas indispensable à l'amour...

L'étincelle se produira quelque jour... et j'imagine très bien Robert, s'apercevant soudain que certaine petite montagnarde en capulet est indispensable à son bonheur, lui demandant tout à coup, entre deux « sets » :

— A propos, Suzanne, chère petite chose, voulez-vous être ma femme?

En attendant, ils s'amuseut comme de jeunes fous et moi je mets, à les suivre, un juvénile entrain que je ne me suis jamais connu.

L'autre jour, comme j'escaladais d'un pied alerte le chemin de chèvres qui mène au Calvaire, Robert, qui montait derrière moi, en tirant difficilement une Suzanne essoufflée, m'a demandé à brûle-pourpoint :

— Quel âge avez-vous, tante Miche?

J'ai souri avec un enjouement forcé — je ne sais pourquoi, cette question me gênait :

— Un âge qu'on n'avoue plus, même à son neveu...

Il a protesté poliment :

— Quelle idée!... Vous avez un sourire et une voix terriblement jeunes en dépit de votre coiffure surannée... et de vos robes longues... et aussi le plus joli teint du monde... un teint de pêche de plein vent...

— Flatteur!... Ma parole, Robert, vous devenez galant comme un Français...

— Que je suis...

Mon neveu ne tient pas à revendiquer qu'il est né dans la libre Amérique...

Il a poursuivi pendant que nous marquions un moment d'arrêt, en haut de la montée :

— Certains jours, si vous portiez le même costume, je suis sûr qu'on vous prendrait pour la sœur aînée de Suzanne...

— Oh ! très aînée, alors!...

— Mais non... pas tellement...

Et il a ajouté, un pli de préoccupation au front :

— Pourquoi diable ne vous êtes-vous pas mariée, tante Miche?

— Mais... parce que je n'avais pas la vocation, Robert...

Il a blagué :

— Comment!... Vous qui aimez tant les enfants et qui soupiriez après ce jeune Bob que mon arrivée a fait volatiliser?...

J'ai ri, un peu confuse :

— Il faudra me donner de petits neveux à chérir et à dorloter, Robert...

En tapinois, je glissais un coup d'œil vers Suzanne.

Il a dit très sérieusement :

— J'y penserai.

Et, taquin :

— Mais vous feriez bien mieux de trouver un mari, tante Miche...

— Oh ! voulez-vous bien vous taire, garnement !

J'ai pris mon air le plus scandalisé. Pourtant, une tristesse demeurerait en moi...

Pourquoi cette réflexion de Robert m'a-t-elle rendue à ce point songeuse?... et pourquoi me suis-je prise à évoquer ma vingtième année avec mélancolie?...

Vais-je arriver à me persuader que j'ai gâché ma jeunesse parce que, sur ma route, un joyeux couple a passé?... A quoi bon?... Les regrets sont stériles... Il s'est enfui, le temps des enthousiasmes et des emballements... Dormez sous la cendre grise des jours, ô mon pauvre cœur vide, et laissez s'effriter sur vous, inlassables, les patientes années qui, chaque soir, éteignant davantage vos velléités de révolte contre le destin, vous mènent peu à peu à la résignation...

## V

Hier, comme je partais pour me rendre à l'église du village où j'exerce les enfants du catéchisme, en vue de la visite prochaine de Monseigneur, à chanter des chœurs et des cantiques, Robert, qui errait dans le jardin, a demandé la faveur de m'escorter.

J'ai acquiescé avec empressement.

— Vous n'attendez pas Suzanne, alors ?

— Suzanne a accompagné son père dans sa tournée et elle ne rentrera qu'à la nuit. J'ai

le temps d'aller faire la basse chantante dans votre chœur, tante Micheline.

— Vous en seriez bien en peine ! ai-je riposté, taquine. Je suppose que vous avez oublié depuis longtemps les chants religieux de votre enfance...

— Vous croyez ça ! Écoutez plutôt :

Et il a entonné, d'une voix à faire frémir l'oreille la moins musicienne :

C'est le mois de Marie...  
C'est le mois le plus beau...

J'ai protesté :

— Assez ! assez ! Robert... j'ai oublié mon parapluie et je n'ai pas d'imperméable...

— C'est bon, a-t-il rétorqué, d'un air vexé... Heureusement Monseigneur ignorera toujours de quel plaisir vous le privez... car je ne ferai pas la basse chantante, tante Micheline, non, je ne la ferai pas !

— C'est tout ce que je désire, Robert... Vous feriez fuir jusqu'au chantre de Saint-Bénédict... Dieu sait pourtant qu'il n'a pas la voix juste et qu'il nous martyrise tous les dimanches...

« Par exemple, je me demande où vous avez appris ce cantique... Vous chantiez donc en français, dans votre Californie?... »

Il a rétorqué :

— Êt M<sup>lle</sup> Clémence, alors ?

— Qui ça, M<sup>lle</sup> Clémence ?

Il a daigné m'expliquer :

— Mon institutrice française... Sachez, tante Micheline, que j'ai été au pouvoir de cette aimable vieille demoiselle depuis l'âge de quatre ans jusqu'à ma Première Communion...

« Imaginez-vous qu'elle avait la prétention de m'empêcher de jouer au football et de

m'apprendre le piano... à quatre mains... »

J'ai ri de bon cœur :

— Evidemment... c'était une tâche rude... étant donné les dons musicaux que le Ciel vous a octroyés...

— Ne vous moquez pas, tante Micheline. Pour faire enrager cette bonne M<sup>lle</sup> Clémence, j'ai réussi à gratter du banjo, sous la haute direction de Tom, qui a été musicien dans sa jeunesse, à la *Black Military Band*... et je vous émerveillerai un de ces jours...

« Tiens, au fait, si j'essayais une marche triomphale pour accompagner l'entrée de Monseigneur dans sa bonne église de Saint-Bénédict ? »

— Pour Dieu ! Robert, me suis-je écriée, épouvantée, écartez cette idée fantaisiste !... Je doute fort que Monseigneur apprécie le banjo... Mais ce dont je suis certaine, c'est que cet instrument ne serait pas du tout du goût d'Émerance...

Il a haussé les épaules :

— Émerance... Émerance... vous vous en servez toujours comme d'un épouvantail... Je ne la crains pas, tante Émerance... elle n'est pas aussi terrible qu'elle en a l'air...

« Êt vous tremblez toujours devant elle comme une petite fille... »

— Vous n'avez pas de leçons à me donner, je suppose ? ai-je répliqué, vexée.

— Non... assurément... mais enfin cela m'enrage de constater à quel point vous vous êtes laissé... éteindre... oui, je dis bien éteindre par elle...

« Car enfin, tante Micheline, vous avez un fonds de gaieté naturelle qui reparait encore à certaines heures... quand vous êtes avec nous,

tenez... Mais dès que vous pénétrez à nouveau à *Roc-Cabrier*, sous la férule de tante Émerance... Crac ! on dirait qu'un appareil invisible a rapproché vos lèvres pour les empêcher de sourire... voilé vos yeux et assourdi votre voix...

« Sapristi ! vous êtes pourtant assez grande pour vous diriger seule et montrer l'humeur qui vous convient... Tante Émerance ne vous avalerait pas... »

Notre entrée dans le village m'a dispensée de discuter avec mon irrévérencieux neveu...

Je me suis bornée à lui dire, mécontente :

— Qu'allez-vous chercher là, Robert ? Je ne vous croyais pas tant d'imagination... Je respecte en Émerance l'autorité de l'aînée, mais si j'ai accepté la vie à *Roc-Cabrier*, telle qu'elle me l'a imposée, c'est que cette vie était en rapport avec mes secrets désirs.

Et comme, à cette minute, toute ma troupe de gosses, qui me guettait depuis la place de l'église, accourait au-devant de moi, nous ne discutâmes pas plus avant...

Ah çà ! mon neveu aurait-il juré de me faire perdre ma paix intérieure et de semer en mon cœur, trop prompt à l'émoi, des ferments de révolte... et d'absurdes regrets?...

... Quand nous sommes revenus, le soir, par un tiède crépuscule qui semblait avoir ramassé en bouquet toutes les herbes odorantes des cimes voisines, j'ai voulu éviter que mon neveu reprît la conversation où nous l'avions laissée... chose assez peu probable, évidemment... Robert avait déjà oublié ses propos en l'air de l'après-midi...

Je lui ai donc parlé de ses projets, de ses espoirs... J'aurais bien voulu l'amener à voir clair dans son cœur...

— Vous êtes donc lassée de moi, tante Micheline, que vous vouliez déjà me renvoyer?

— Comment, te renvoyer?

— Mais oui... Vous êtes en train de me faire honte de l'existence oisive que je mène, et vous allez m'obliger à penser aux choses sérieuses... C'est dommage... j'étais si bien ici...

J'ai senti ma voix s'angoisser tandis que je lui demandais vivement :

— Que veux-tu dire avec tes choses sérieuses?

Mon Dieu ! Robert songerait-il donc à nous quitter?...

Il a répondu insoucieusement :

— Eh bien, aux affaires, parbleu... Je ne peux pas éternellement jouer au tennis et me perfectionner dans l'art de lancer la pelote...

« Ignorez-vous donc que je suis ingénieur, à mes heures? Mais oui, aussi biscornu que cela vous paraisse... »

J'écarquillais de tels yeux que Robert s'est mis à rire aux éclats...

— Voilà qui vous « épate », tante Miche ! Votre neveu, un homme sérieux, cela dépasse votre entendement...

« J'ai pourtant des recommandations très chaleureuses auprès de quelques grands industriels parisiens... Et comme j'apporte des capitaux, je suis à peu près certain d'être agréé... Il faudra bien que je me décide à m'arracher un de ces jours aux douceurs de *Roc-Cabrier* et aux gâteries de ma compagnie de tantes pour aller reprendre le collier... »

J'ai senti un frisson glacé m'égratigner le dos... Robert s'en aller... emporter avec lui tout ce rayonnement qui paraît depuis quelques semaines la maison bigordane !... nous replon-

ger dans la morne atmosphère des jours passés !...

Il dut s'apercevoir de mon trouble, car il m'offrit gentiment son bras :

— Qu'est-ce qu'il y a, tante Micheline ? Êtes-vous fatiguée ?

— Non, merci, ce n'est rien... Mais, dis-moi, cette idée de départ si soudaine, ce n'est pas sérieux ? Tu plaisantes ?

— Moi... plaisanter avec des questions aussi graves ! s'est-il écrié avec une emphase voulue, jamais !...

« Voyons, tante Micheline, vous ne voudriez pourtant pas voir le dernier des Roc-Cabrier vieillir tout doucement entre ses trois bonnes tantes et... notre blason tomber en quenouille ? »

J'ai murmuré, d'une voix que j'essayais en vain de raffermir :

— Tu ne nous avais jamais parlé de... de ce projet... »

— Parce que l'occasion ne s'est pas présentée... et que je suis si heureux, ici, dans ce magnifique pays, que je me suis octroyé de longues vacances au cours desquelles je tâche de ne pas être troublé par la perspective du départ...

« Cependant, il faudra bien y penser un jour... Oh ! rassurez-vous... j'ai le temps... Vous avez encore quelques semaines à supporter votre terrible neveu... »

— Et moi qui avais rêvé, pauvre sotte, que tu ne quitterais plus *Roc-Cabrier* !...

De saisissement, il s'est arrêté :

— Vous n'y pensez pas, tante Miche ?

— Au contraire... N'est-ce pas assez que ton père soit allé planter sa tente ailleurs... et que personne, ici, ne l'ait plus jamais revu ?

« Ah ! Robert, elle ne t'attire donc pas, notre montagne... ce pays bigordan qui a vu naître et qui a formé tant de rudes générations de Roc-Cabrier ? Tu n'aimes pas ce ciel si proche, cette atmosphère pure balayée perpétuellement par le vent des cimes, cette terre rousse ou rose ou bleue, suivant les heures, qu'anime d'une vie constante la ronde broutante des chèvres?... Tu n'aimes pas le chant profond et grave de nos montagnards, dans le soir calme, la sérénité de nos nuits peuplées d'étoiles vivantes... et si près de nous !... la tache claire et joyeuse que font sur les routes en lacets les capulets rouges des femmes de chez nous, lorsqu'elles remontent de leurs travaux champêtres, juchées sur les petits bourricots qui trottent, allègres et légers?... »

J'ai tellement envie de le convaincre que je m'exalte et deviens éloquente... Ma voix prend, sans que je le veuille, des inflexions émuës et persuasives :

— Écoute... Vois comme le crépuscule est doux... tout parfumé de menthe odorante et sauvage... Tu entends ces sonnaillles lointaines qui rythment la descente lente des troupeaux?... Où trouveras-tu une telle paix... une telle beauté éparse sur les choses?...

« Va... mon petit... c'est encore ici que tu retiendras le bonheur... »

Nous cheminons un instant silencieux... Est-ce que ces pauvres paroles où j'ai mis tant de mon âme pénètrent jusqu'au cœur de Robert ? Je le voudrais tellement, que j'attends sa réponse avec une espèce de malaise, d'émotion qui me serre la gorge...

Et la réponse vient, calme :

— Tante Miche... je vous remercie des mots

que votre affection pour moi vient de trouver... Je ne voudrais pas que vous me croyiez indifférent... j'aime *Roc-Cabrier*... je l'aime très fort, comme je n'aurais jamais pensé pouvoir aimer de vieilles pierres...

« La maison où j'ai trouvé à la fois le foyer et les souvenirs, et une tendre famille inconnue qui a tout de suite été la mienne, restera toujours pour moi *ma maison*... mon refuge...

« Mais, comprenez-moi, tante Miche... Je suis jeune... j'arrive d'un pays où l'on m'a appris à considérer les hommes selon la quantité et la qualité du travail produit par eux... J'ai besoin de dépenser mon activité... il me faut un champ d'action...

« Je ne veux pas que *Roc-Cabrier* fasse de moi... »

Il s'arrête... et me regarde, rougissant soudain. Je lis dans sa pensée, comme si un sens nouveau s'était brusquement greffé sur mes autres sens :

« Je ne veux pas devenir comme vous, comme Mathilde, comme Émerance, des êtres oisifs et inutiles, vieilliss avant l'âge, sans but ici-bas... Ce n'est pas cela que j'appelle, moi, le bonheur... »

Son silence embarrassé m'a permis de rétorquer doucement :

— Vous vous trompez, Robert... *Roc-Cabrier* ne ferait pas de vous un inutile... Il y a trop longtemps déjà que le vieux domaine délaissé réclame un maître...

« C'est à vous qu'il appartiendrait de relever cette propriété à l'abandon... Les terres ont enrichi nos parents... les cultures, jadis, étaient florissantes, les troupeaux nombreux, les bois bien exploités... La laine de nos moutons est

renommée... mais nos fermiers, mal surveillés, ne s'occupent guère de développer une exploitation qui donnerait de beaux résultats, j'en suis sûre.

« Avec des méthodes nouvelles, rajeunies, quelles transformations n'accomplirait-on pas ! N'est-il pas là, le beau champ d'action que vous réclamiez tout à l'heure ? »

J'ai vu qu'il était ébranlé... Une lueur animait son regard...

— Vous avez raison, tante Miche, a-t-il fini par acquiescer... Il y aurait peut-être quelque chose à faire... Sûrement même... en apportant ici les méthodes qu'on applique en Australie, tenez, dans les régions montagneuses... Mais oui... Décidément, vous me donnez une excellente idée... Il faudra que j'y réfléchisse... et que je me documente.

J'ai poussé un soupir de soulagement. Allons, le premier jalon était posé...

— Mais, a-t-il demandé soudain avec une nuance d'inquiétude, tante Émerance me laissera-t-elle libre d'exploiter le domaine comme je l'entendrai ?

— Il ferait beau voir qu'elle t'en empêchât ! ai-je vivement protesté. Elle n'est pas seule à avoir voix au chapitre, j'imagine?... N'es-tu pas un Roc-Cabrier comme nous?...

J'ai mis tant de chaleur dans ma riposte que Robert, amusé, me menace du doigt en riant :

— Oh ! oh ! Tante Miche, vous devenez belliqueuse... C'est grave !

Qu'est-ce qui m'a pris... ? Je ne me reconnais plus... et je rougis, confuse, en détournant la tête...

Robert m'escorte en sifflotant... Je le sens préoccupé, l'esprit tendu par ce projet que je

viens de lui mettre en tête... Quelle chance !... Ainsi, il ne parlera plus de départ... ce départ dont la seule idée me faisait grelotter d'anxiété.

J'ajoute, décidée à ne pas rester en si beau chemin :

— Êt puis, Robert, pour t'aider dans cette tâche et pour rajeunir *Roc-Cabrier*, il faudra que tu songes à te marier...

— Miséricorde ! Tante Miche, vous êtes insatiable !...

« Dabord, ne me parlez pas de mariage si vous voulez que nous restions bons amis. Tenez... après tout, je veux bien vous faire une confidence... Je suis amoureux... »

J'ai dressé l'oreille, follement intéressée :

— Amoureux !... et de qui donc ?

Il chuchote, la mine mystérieuse :

— Vous ne le répéterez pas ?

— Sur l'honneur...

— Eh bien... d'une femme dont je ne sais pas le nom... et dont je n'ai jamais entendu la voix...

— Elle est donc muette, ton inconnue ?

Il rit :

— Ne m'en demandez pas plus long... Je vous ai dit ce que je savais...

Je reste un peu dépitée... Plaisante-t-il ? C'est probable... Mais comment aller parler sérieusement de Suzanne avec ce grand garçon moqueur ? Je sens que le moment n'est pas venu...

Je me résigne à conclure :

— Allons... Je suis heureuse de constater que pour un amoureux transi, tu ne te portes pas trop mal... Cet amour... malheureux ne t'a encore fait perdre ni le boire ni le manger...

— Oh ! rassurez-vous, tante Miche... Je ne

suis pas le soupirant des romances qui porte visage blême et ventre creux...

Pourtant, à la joie avec laquelle il accueille Suzanne, laquelle guettait notre retour du haut de la terrasse, je me sens reprise à l'espoir...

Vous ne connaissez pas votre cœur, mon beau neveu... et vous seriez bien capable, si l'on ne vous éclairait pas, de passer à côté du bonheur... Heureusement, tante Miche est là... et Suzanne qui, je l'espère, m'aidera à vous enchaîner définitivement au bercail.

## VI

Je me faisais une joie d'accompagner mes jeunes amis jusqu'à Bagnères où a lieu demain une réunion de *pelotaris*...

Robert a décidé qu'il prendrait part au concours organisé par les jeunes montagnards de la région et Suzanne prétend qu'il a fait tant de progrès, en si peu de temps, qu'il peut fort bien se mesurer avec des joueurs sérieux...

Naturellement, avant le concours, il veut voir ses concurrents à l'œuvre, et Suzanne, ravie à la perspective de ce petit voyage inattendu, l'a encouragé dans cette idée.

Cinq heures de trajet à travers la montagne, dans la grande patache qui part à l'aube de Saint-Bénédict, puis trois heures de train ensuite, c'est plus qu'il n'en faut pour composer

la plus merveilleuse des aubaines à la recluse que je suis.

J'avais donc obtenu d'Émerance la permission de m'embarquer avec Robert et Suzanne pour sauvegarder les convenances... et servir de mentor à ces jeunes gens.

Hélas!... Micheline propose... Émerance acquiesce — le plus difficile! — mais les événements se chargent de disposer de nos pauvres projets...

Hier, alors que j'étais occupée à reviser mon manteau de drap noir, celui que je ne sors que dans les grandes occasions — encore un vestige de la garde-robe de ma sœur Élise — on est venu « inviter » pour l'enterrement du pauvre Picassou, le maréchal-ferrant...

Finis mon beau voyage!... Émerance ne badine pas avec les questions de nos devoirs de châtelaines... Nous conduirons toutes trois le bonhomme à sa dernière demeure, tandis que le D<sup>r</sup> Lherbier, réquisitionné par sa fille, escortera « les jeunes » à la ville...

J'ai enfermé, avec un soupir déçu, le manteau de drap fin dans son armoire... Il y a quelques bonnes années qu'il y dormait... il est dit qu'il y dormira encore longtemps...

Autre coutume de chez nous, ces « invitations » aux enterrements, qui dispensent des lettres de faire-part habituelles, en un pays où il n'y a ni imprimeur, ni papetier et où la poste a des lenteurs d'un autre âge...

Mais lorsque est passé chez vous le voisin, chargé, en la circonstance, d'aller dans les maisons annoncer de la part de la famille que les funérailles du décédé auront lieu à telle heure, nulle carte de visite protocolaire ne peut vous dispenser de vous rendre à la cérémonie.

...Emerance m'a emmenée « veiller » le mort. La forge était silencieuse, comme si, avec la vie du pauvre maréchal, les étincelles qui illuminaient si joyeusement son foyer s'étaient éteintes pour toujours...

Mais dans la salle du bas, un brouhaha de voix confuses, coupé par instant de lamentations aiguës, nous a appris que toute la troupe de voisines, venues pour veiller, elles aussi, était déjà là.

Lorsque nous sommes entrées, moi suivant Emerance qui marchait d'un pas digne et solennel, le silence s'est fait...

Il y avait dans la pièce une odeur de café, fumant dans la grande casserole de fer-blanc,... de lard rance et de buis bénit...

Ma sœur est allée tout droit à l'encoignure où, derrière le rideau de perse à larges fleurs, un crucifix entre les doigts, le père Picassou était étendu sur son lit de noyer...

Une bougie brûlant dans un bougeoir de porcelaine, sur une chaise, tout près, éclairait la face blafarde du mort d'une lueur étrange et dansante...

A l'entrée de ma sœur, une femme s'était détachée du groupe massé auprès de la cheminée et nous avait précédées vers l'alcôve...

La première, ma sœur prit la branche de buis qui trempait dans l'eau bénite et en aspergea le corps inerte...

A peine avais-je accompli, à mon tour, le geste rituel, tandis que ma sœur s'agenouillait, que la veuve, qui nous avait laissées remplir en silence ces coutumières formalités, élevait la voix sur un ton de pleureuse antique...

Par instant, elle interrompait sa mélodie pour donner des ordres ou converser sur le ton

le plus naturel... et cela produisait un discours bizarre qu'un spectateur inhabitué n'aurait pu s'empêcher de trouver comique...

— Ah ! notre demoiselle Emerance et vous aussi, notre demoiselle « Miqueline », que vous êtes *braves* d'être venues !... Vous le voyez, notre pauvre Picassou... *qu'ero si balent* (1), si comme il faut, *piétat* ! Je ne m'en consolerais pas... *jamaï dé la bido* (2) !...

(*Ton naturel.*) La Germaine, il vous faut servir un bon bol de café aux demoiselles qu'elles ont tant marché pour venir jusqu'à notre *oustal* (3). Non, vous n'en voulez pas ?... Ah ! vous savez il est bon... Pour ça, on ne peut pas dire... J'y ai mis quatre moulins pour ce filtre que vous voyez là... et la Germaine en fera d'autre pour cette nuit... »

Sur ce, une autre voisine est entrée, ombre tout de noir vêtue, silencieuse et désolée...

A sa vue, les gémissements reprennent et vont *crescendo*.

— Aïe ! aïe ! aïe ! pauvre Mariannou... viens voir le pauvre Picasse... A cette heure il ne bouge pas plus qu'une planche... *Nostré-Seigné* ! qu'est-ce que je vais devenir !... Pourquoi le bon Dieu ne m'a pas prise en place de lui, *lé paouro* (4) !... Quel malheur ! *moun Diou*, quel malheur !...

(*Ton calme.*) Catherine, vous pouvez mettre le lard dans l'oule... Il vous le faut hacher pour qu'il donne plus de goût... Vous l'aimez bien comme ça, notre demoiselle ? »

(1) Qui était si vaillant.

(2) Jamais de la vie !

(3) Maison.

(4) Le pauvre !

Ma sœur fait signe que nous n'assisterons pas au festin du lendemain...

La bonne femme se lamente :

— Vous ne resterez pas?... C'est dommage... *piétat!* J'avais fait un macaroni et je sortirai du pot un bon morceau de confit... *Piétat!* mon pauvre homme l'aimait tant... *Aïe, moun Diou... Nostré-Seigné... qué lléou soun malurouso (1) !...*

« Catherine, je couperai le jambon... vous le taillez trop épais... »

Pendant ce temps, les conversations des femmes ont repris et font comme un incessant bourdonnement d'abeilles...

Parfois, une voix s'élève, plus fort :

— C'est la Marie-Jeanne qui me l'a enseigné... Vous mettez un os de bœuf, un morceau de veau dans le jarret... etc...

Tout cela mêlé au tintement des cuillers dans les bols de faïence, au crépitement des bûches dans l'immense cheminée où les femmes sont assises sous l'âtre noir, et au bruit incessant du moulin que tourne une assistante, perpétuellement...

Il en sera ainsi jusqu'au matin... Elles consumeront des litres et des litres de café, parlant de leurs petites affaires et s'interrompant seulement à l'entrée d'un visiteur, pour laisser à la veuve le loisir de placer ses plaintes auxquelles, parfois, elles mêlent les leurs...

Ces préparatifs de ripailles, ces conversations paisibles autour de ce mort, ces manifestations bruyantes d'une douleur qui ne revient que par intermittences, m'écœurent aujourd'hui plus que d'habitude.

(1) Que je suis malheureuse!

Aussi, lorsqu'une nouvelle venue vient se mettre en prières près du lit, pour nous remplacer, je pousse un soupir de soulagement.

Mais la mère Picassou ne veut pas nous laisser partir sans que nous ayons pris avec elle le petit verre d'usage.

Elle est allée quérir, au plus haut de l'armoire, entre deux piles de draps fleurant la lavande, la précieuse *malcouffado* — la « mal coiffée » — que toute montagnarde qui se respecte garde pour les grandes occasions.

La « mal coiffée » est un grand bocal couvert d'un chiffon blanc, épais, dont on a entouré et ficelé son col comme on fait d'un papier sur un pot de confiture.

Elle contient les cerises ou les prunes dorées, soigneusement choisies, qui marinent dans l'eau-de-vie depuis deux ou trois saisons.

Au fond des verres que la veuve a remplis à la ronde, la liqueur étincelle, s'irise à la pâle lueur de la lampe de cuivre suspendue au plafond, et les fruits grossis, gonflés de jus et d'alcool, ont l'air fraîchement cueillis...

On complimente la bonne femme sur le bel aspect de ses conserves, et elle rit de plaisir, montrant sa bouche édentée...

Sur ces entrefaites, un heurt léger à la porte... La veuve se prépare à gémir à nouveau, tenant en main son verre inachevé.

Mais ce n'est que Joachim qui vient nous chercher avec la lanterne... Il va s'agenouiller un instant dans l'alcôve, tandis que l'on termine les libations... puis, après tout un concert de remerciements de la part de l'assistance, nous nous éloignons dans la nuit pour aller prendre quelques heures de repos avant la cérémonie des funérailles.

... Robert a quitté la maison à l'aube seulement et, depuis ce matin, la maison est comme une volière vide... Ame en peine, depuis mon retour du cimetière, j'erre sans pouvoir fixer mon esprit ni mes doigts...

Emerance m'observe en dessous... Je sens qu'elle a remarqué un changement dans mon humeur, depuis quelques jours, et qu'elle s'en inquiète.

Les éclats de gaieté qui m'échappent à certaines heures, même devant elle, l'offusquent comme un manque de tenue; mais, chose bizarre, elle ne m'a encore fait aucune réflexion.

Le vent souffle des cimes depuis quelques heures. Il secoue les vitres et siffle dans les hêtres avec un bruit de sirène. Il gémit, hurle, hulule, brame sa colère d'une voix grondante qui semble avoir ramassé toutes les colères du monde, éparses dans l'espace...

La tourmente est proche... Pourvu, mon Dieu, que la patache arrive avant la tempête !...

Cinq heures... ils ne sont pas loin à ce moment...

Je décide d'aller les attendre sur le chemin de Saint-Bénédict... et passe, en hâte, ma mante à capuchon :

— Brigitte, tu avertiras ma sœur Emerance, si elle me demande, que je suis allée au-devant du docteur...

Une lâcheté m'empêche de prévenir moi-même mon aînée de ma fugue, ainsi que je le fais d'ordinaire...

Après tout, ne suis-je pas libre de me rendre au village si l'envie m'en prend ?

Je chemine dans le vent qui me fouette la peau et retarde ma marche...

Longtemps, j'ai attendu, sous le porche de

l'église, qui m'abritait tant bien que mal de la rafale, de percevoir le bruit de grelots annonciateur...

Enfin, les voilà !...

Je me suis précipitée vers le parapet qui surplombe la route... L'attelage montait péniblement la côte, luttant contre le tourbillon.

J'ai crié, les mains en porte-voix :

— O...hé, Suzanne ! O...hé, Robert !...

J'ai dû répéter longtemps mon appel avant qu'ils m'entendent...

Enfin, j'ai vu passer, à une des portières, la tête réjouie du docteur... et, de l'autre côté... très proches, celles de Robert et de sa compagne.

Ils ont esquissé à mon adresse un bonjour joyeux, et quand je suis allée les cueillir à la descente, Robert m'a déclaré :

— Bonjour, tante Miche... Vous aviez l'air, sur votre tour improvisée, d'une grande mouette en deuil...

« Quel triste temps tout de même ! Croyez-vous... »

Suzanne s'est jetée à mon cou avec une exubérance inusitée... Et, pour la première fois, mes deux jeunes gens sont passés devant, en éclaireurs, me laissant au bras du D<sup>r</sup> Lherbier dont le pas, beaucoup moins alerte que le mien, retardait ma marche...

Sans se soucier de nous, le jeune couple avait disparu au tournant, que nous quitions à peine le village...

J'ai été presque attristée de cette défection... Moi qui me faisais une telle fête de venir au-devant d'eux...

Parfois, à un détour de chemin, je voyais leur double silhouette, vite cachée par les

arbres, cheminer côte à côte... « Comme ils paraissent d'accord, aujourd'hui ! » pensai-je, étonnée...

Le docteur me dit avec un bon rire :

— Dites donc, mademoiselle Micheline, ils vont bien, je crois, nos tourtereaux...

Alors, je compris qu'il s'était passé, au cours de cette journée, entre Suzanne et Robert, quelque chose de nouveau et de décisif... et je fus pleinement rassurée...

Allons... il ne partirait pas... Suzanne avait été une avocate éloquente qui avait emporté la place que je n'avais fait qu'assiéger, l'autre jour...

En arrivant au château, je ne pus y tenir. Pendant que Robert partait à la recherche de mes sœurs, j'entraînai ma petite amie près de la fenêtre...

— Eh bien, Suzanne, êtes-vous contente de votre journée ?

Elle m'a regardée avec malice :

— Oh ! oui, Micheline...

La conviction du ton m'a fait dresser l'oreille...

— Alors, ai-je ajouté avec une anxiété qui assourdissait ma voix, pensez-vous que vous puissiez m'aider à garder définitivement à *Roc-Cabrier*... votre ami Robert ?

Elle n'a pas répondu tout de suite... mais elle souriait et il y avait quelque chose de victorieux dans son sourire...

Enfin, elle a affirmé, solennelle, en détournant son regard vers l'horizon, comme si elle y cherchait le reflet du bonheur proche :

— Oui... je le crois...

Et je l'ai vue si sûre d'elle, dans sa jeunesse

triomphante, qu'à cette minute, un mauvais sentiment d'envie, vilainement, m'a griffé le cœur...



Depuis une semaine, nous avons une locataire à *Roc-Cabrier*...

Comment Émerance, qui, depuis la mort de papa, n'avait jamais consenti à louer le pavillon du bord de la route, s'est-elle, cette fois, laissé fléchir? Mystère... Je renonce à percer le pourquoi ténébreux des décisions de mon aînée.

Cela s'est fait d'une façon si prompte et si inattendue que je suis encore ébahie lorsque, passant devant le pavillon, j'en vois les fenêtres ouvertes et j'aperçois les ouvriers au travail...

... C'est sur la pente du *Monet* que nous avons rencontré l'Étrangère pour la première fois... Depuis longtemps, Robert avait décidé cette escalade, désireux d'assister au lever du soleil, sur le sommet...

Nous sommes partis, escortés du docteur — Suzanne, fortement enrhumée et point amateur, au reste, d'ascensions nocturnes, dormant à cette heure, à poings fermés...

La veille, Robert, en neveu attentionné, m'avait offert tout un matériel d'alpiniste rapporté de Bagnères, l'autre jour — depuis la canne à bout ferré, dont je possède d'ailleurs plusieurs exemplaires, jusqu'aux souliers à crampons, nécessaires, paraît-il, si nous trouvions de la glace sur les hauteurs...

Je n'oublierai jamais, je crois, la douceur de cette nuit pyrénéenne, toute luisante d'étoiles, odorante de tant de parfums qui nous accompagnaient tout le long du chemin, comme

l'immense halcine faite de toutes les fraîcheurs mêlées de la montagne entière...

Elle vivait et bruissait autour de nous, cette nuit magique, sous la lune qui argentait les arbres, métallisait les ruisseaux murmurants, bougeait partout le long des herbes, allongeant devant nos pas un chemin de rêve, une traînée bleue qui semblait nous mener vers le ciel devenu brusquement accessible...

Je sentais que Robert en subissait comme moi le charme, car il se prit à dire :

— C'est par des nuits pareilles que Schéhérazade dut endormir son maître, le tout-puissant Calife, de sa parole enchantée...

J'étais heureuse de le sentir remué par la même émotion qui m'étreignait et qui faisait sa voix, moqueuse d'ordinaire, si grave aujourd'hui...

Le docteur conduisait les mulets que nous avions abandonnés au bas de la pente.

— Marchez sans vous occuper de moi, avait-il recommandé. Robert a des jambes de vingt ans...

« Quant à M<sup>lle</sup> Micheline, elle en remontrerait à toute une *troupejada* (1) de chèvres. Nous nous retrouverons à mi-chemin, à l'auberge du Pourtalet. »

J'avoue, à ma honte, que j'acquiesçai avec une secrète joie à cette proposition du bon docteur.

J'adore la marche libre, alerte, sans ces arrêts épuisants qui vous fatiguent plus, par leur fréquence, que le bon pas régulier, toujours égal.

Robert est le partenaire idéal pour ce sport,

---

(1) Troupeau.

avec lequel il est aussi familiarisé que moi. Une lointaine ascendance lui a, plus encore que son éducation première, donné ces jarrets souples et nerveux, ces muscles obéissants, cette allure de jeune cerf qui s'harmonise si bien avec la mienne.

Jamais promenade ne m'avait paru plus délicieusement agréable... Nous bavardions comme des camarades...

Robert a des aperçus extraordinaires, des idées très personnelles qu'a développées l'existence qu'il a vécue et qui ne ressemble en rien à celle de la plupart des adolescents. Le caractère aventureux de notre pauvre Bernard se mêle, chez son fils, à un sens très aigu de l'observation, qui lui a fait retirer de sa jeunesse voyageuse une grande dose d'expérience qu'on n'attendrait pas d'un si jeune homme.

Et puis, il est resté très... très Roc-Cabrier... peut-être plus que son père, qui fut tenté de bonne heure par d'autres horizons... On dirait que, de sa vie, il n'a jamais vécu ailleurs qu'entre ce ciel profond et cette terre, tapissée d'herbe sauvage...

*Lou Pourtalet* nous offrit, vers une heure, l'abri de son toit penché et sa salle enfumée et chaude, aux solives noircies, décorées de jambonneaux que protège une gaze rose.

L'hôtelier n'attendait point pareille aubaine à cette époque de l'année. Bien que précoce, le printemps est trop capricieux pour attirer en nos pays la masse des touristes et visiteurs qui envahiront toutes les stations dès l'été...

Aussi nous fallut-il réveiller le bonhomme... On ne pouvait pas songer à se faire servir les fameuses truites qui ont établi la réputation de cette auberge montagnarde où s'arrêtent, pour

s'y régaler, les ascensionnistes du célèbre sommet.

Mais, tandis que nous hélions le docteur de nos deux voix mêlées, qui éveillèrent tous les échos d'alentour, on nous prépara une succulente omelette au jambon, que nous dévorâmes avec appétit...

Et nous reprîmes l'escalade...

Maintenant que dans le calme de la maison j'évoque ces belles heures, je me dis que jamais je ne m'étais trouvée aussi heureuse de vivre, le cœur aussi léger, l'âme plus rajeunie...

Trop habituée à la seule compagnie de mes sévères sœurs, je m'épanouissais devant cette présence jeune, remuante, débordante d'animation et de gaieté...

Et je me réjouissais aussi à la pensée que Robert formerait Suzanne — la petite épouse que ma sollicitude lui réservait — à son image joyeuse, et que je serais, pour toujours, la spectatrice attendrie de leur bonheur auquel j'aurais contribué...

On eût dit que le vent des cimes balayait en moi tout ce qui s'y était amassé d'un peu trouble durant les dernières semaines : les regrets, l'amertume, les déceptions...

Je me sentais très aimante, très généreuse, très maternelle, toute vibrante d'espoirs aussi... Et il m'apparut — en même temps que le ciel pâle se teintait de rose, annonciateur du jour proche, — qu'une vie nouvelle s'ouvrait pour moi.

Pourquoi fallut-il qu'un incident, sur la route du retour, vînt souffler sur toute cette joie qui avait fleuri et que je rapportais précieusement comme une plante rare cueillie sur les sommets?...

Nous descendions la pente, vers dix heures, ayant déjeuné là-haut et stationné à nouveau au Pourtalet pour reposer nos mulets et leur donner le picotin indispensable.

C'était l'heure où les troupeaux, partis des villages à l'aube, font leur première halte. Robert et moi, juchés sur nos mulets, nous avions entrepris une course que nous disputions avec acharnement, poussant nos montures dans le chemin étroit, au risque de dégringoler dans le ravin...

Robert avait réussi à me dépasser, et je harcelais mon mulet pour le rattraper, lorsque je le vis, au détour du chemin, s'immobiliser brusquement.

A ce même instant, un son de flûte me parvint.

« Un berger qui se distrait en gardant ses brebis », pensai-je...

J'arrivai près de mon neveu, très intriguée... et, à mon tour, une surprise me figea sur place.

Tout près du sentier, sous un grand sapin qui étendait son ombre ronde, un petit berger, debout, soufflait dans sa flûte de roseau. Il tournait le dos à ses bêtes, égaillées sur la pente, et semblait jouer pour lui seul...

Cependant une femme l'écoutait... et cette femme était telle qu'auprès d'elle toutes les visiteuses qui m'émerveillaient parfois, lorsqu'elles venaient en troupe, l'été, visiter Saint-Bénédict, me parurent de pâles et incolores poupées...

Elle était de blanc vêtue. Assise de biais, son chapeau sur les genoux, ses cheveux, coupés courts comme ceux d'un page, soulevés par la brise, elle semblait écouter de toute son âme, le front levé vers la lumière...

Son ombrelle, fleur refermée, gisait dans l'herbe, tout près d'elle, et sa main, distraitemment, écrasait une digitale aux longs pétales moins roses que ses doigts...

Telle, aux pieds du berger qu'habitait à cette minute le divin génie de la musique, elle évoquait, dans cet agreste décor, les tableaux de l'Hellade.

Quand le morceau fut fini, elle se retourna vers nous et je vis ses yeux luire sous les sourcils purs, semblables à de sombres étoiles...

Je pensai :

« Elle est belle... »

Mais je dis à Robert, impatientée :

-- Alors, qu'attendons-nous ?

Machinalement, il enleva son béret, salua l'inconnue qui lui répondit d'un signe de tête grave.

Puis il poussa son mulet dans la sente.

Lorsque je me retournai, quelques minutes plus tard, attirée malgré moi par l'étrangeté de cette femme, je vis qu'elle s'était avancée sur le chemin et nous regardait descendre, immobile et droite sous le ciel.

Au bout de quelques instants, cet éternel retardataire qu'est le docteur nous rejoignit.

L'air mystérieux, il nous héla :

— Hep!... dites donc, vous avez vu l'excursionniste, là-haut?... Jolie femme, hein?...

« Je parie que vous n'en aviez point aperçu de pareille, depuis que vous avez débarqué, Robert?... »

Robert dit seulement :

— Elle est réellement très belle... mais quel singulier costume pour escalader le Monet...

— Oh ! elle n'ira pas jusqu'en haut... tranquillisez-vous... Elle aurait trop peur d'abîmer

ses petits souliers, déclara le docteur avec un rire ironique...

Nous eûmes l'explication du mystère en trouvant sur la route une calèche qui stationnait.

Dans la voiture était négligemment resté un manteau blanc, garni de fourrure, qui nous parut devoir appartenir à l'inconnue...

Toujours bavard, le docteur interrogea le cocher qui ne fit aucune difficulté pour nous raconter qu'il avait emmené, le matin, cette jeune femme de Bourg-les-Pins, où il la ramènerait probablement le soir...

— Sans doute prendra-t-elle le train pour Tarbes, conclut-il.

Je ne pensais plus à cette rencontre lorsque, le lendemain, une calèche s'arrêta devant le château. Une dame en descendit que je reconnus tout de suite...

Que diable venait-elle faire à *Roc-Cabrier*?...

Prise de curiosité, j'attendis avec impatience qu'Émerance me fit appeler, ainsi qu'elle en usait d'habitude lorsque survenait une visite...

Mais, cette fois, je vis repartir la calèche et son occupante sans que ma sœur eût daigné me prévenir...

Seulement, au dîner, elle annonça tranquillement :

— J'ai loué le pavillon du bord de la route pour la saison.

Un double cri de surprise répondit à cette annonce... Mathilde et moi restâmes, la fourchette en l'air, regardant notre aînée avec stupefaction.

Sans doute, du vivant de notre père, le pavillon était loué tous les ans à des estiveurs, amoureux de solitude, qui ne voulaient point

s'installer dans les stations du pays, trop mondaines et trop agitées...

Mais nous avons toujours entendu Emerance déclarer qu'elle n'introduirait jamais plus d'*étrangers* chez nous...

Que signifiait ce brusque changement?

Emerance, devant notre ahurissement, expliqua d'un ton paisible :

— Notre nouvelle locataire est une jeune femme dont la santé précaire a besoin d'un repos absolu, dans un lieu d'altitude, tranquille et désert...

« Le site lui a plu. Elle offre un bon prix du pavillon et se charge, au surplus, de toutes les réparations. Par ces temps de vie chère, ç'aurait été folie que de refuser.

« Je pense que vous m'approuvez? »

Elle me regardait, en disant cela... Pourquoi ai-je cru voir comme une satisfaction vindicative dans ses prunelles pâles?

## VII

L'Étrangère est arrivée hier. Un camion traîné par trois mules robustes la précédait de quelques heures, transportant une cargaison de meubles qu'on a déballés toute la journée durant.

Brigitte est venue me trouver avec de grands airs mystérieux :

— Si Mademoiselle voyait tout ce qu'on sort

de la patache !... C'est à ne pas croire ! des fauteuils tout couverts de satin... et des espèces de tables et de petits buffets tout noirs, avec un tas de diableries peintes dessus... *Nostré-Seigné ! qu'unos affa* (1) !...

« Et un grand *balandran* (2) de meuble à musique... qui est trois fois comme l'harmonium de M. le curé... »

Je ne lève pas les yeux du linge que je couds nerveusement. Qu'a-t-elle besoin de tant de choses, cette malade à la recherche de solitude et de repos ? Les lits de noyer, les tables rondes et les armoires ventruës qui garnissent le pavillon ne suffisaient-ils pas à son court séjour en Bigorre ?...

Au fond, j'en veux à cette intruse, qui vient m'abîmer mes paysages avec ses belles robes et sa beauté insolente... et je lui en veux aussi de troubler, par sa présence inattendue, cette nouvelle existence qui s'était si joliment organisée à *Roc-Cabrier*...

Non... je ne comprends pas Émerance... Avec cette étrangère pour locataire — presque pour commensale, puisque les balcons de son logis plongent dans le parc où on lui a donné, du reste, la liberté d'aller et venir à sa guise, — nous ne sommes plus chez nous...

J'ai ouï dire que lorsque papa louait, c'était toujours à des amis ou à de vieilles relations... Il n'aurait pas introduit à *Roc-Cabrier* cette inconnue...

Et puis, ce n'est pas seulement *Roc-Cabrier*, c'est la montagne entière qui nous appartient, en ce pays isolé, si peu fréquenté par de rares

---

(1) Quels embarras !

(2) Lourdaud.

touristes qui ne restent jamais plus de quelques jours...

Les habitants de Saint-Bénédict, tout comme ceux de Bourg-les-Pins et des lointains villages, tous montagnards, font partie, comme les troupeaux et les arbres, du décor..., de l'ensemble. Les autos ne peuvent monter jusqu'ici... nous sommes à l'abri de toute invasion qui viendrait détruire l'harmonie de nos paysages sauvages...

La présence de cette étrangère, installée ici à demeure, me paraît une profanation et je ne peux me défendre d'en être sourdement irritée.

Peut-être aussi une réflexion de Robert est-elle pour quelque chose dans ma colère intérieure.

Lorsqu'il a appris la nouvelle, il s'est écrié :

— Chic ! si elle sait jouer au tennis, elle fera une partenaire de plus...

Il ne manquait plus que ça... La voilà qui s'implanterait dans notre intimité et avec l'acquiescement de Robert?...

J'ai confié mes inquiétudes à Suzanne.

— Bah ! m'a rétorqué cette insoucieuse jeunesse, ne vous troublez pas pour si peu, Micheline. Si cette dame vient pour se reposer, elle ne goûtera pas beaucoup les sports... ni les excursions en montagne...

« Et puis, elle n'est jamais là que pour quelques mois, n'est-ce pas... et il sera facile de la tenir à l'écart... »

Hum !... espérons-le...

... Robert s'entraîne avec frénésie pour le prochain match de pelote basque qui aura lieu dans quinze jours, à Bourg-les-Pins, entre les gars de Bagnères et ceux de la « montagne haute », c'est-à-dire les nôtres...

Depuis quelques années, ce sport venu d'en

bas, de la côte basquaise, a envahi le Béarn et toutes les Pyrénées. Presque, il remplacerait le jeu des boules et du cochonnet, qui, les dimanches et jours de fêtes, sur la place de l'église, tenait en haleine tous les anciens.

Point de village qui n'ait son « fronton » devant lequel les pelotaris s'agitent, dansent sur place, puis s'élancent, souples et rapides, la main nue creusée pour recevoir et renvoyer la balle bondissante.

Aussi mes deux tourtereaux ont-ils quelque peu déserté le terrain de tennis pour le « trinquet »... et j'avoue qu'à l'heure de notre promenade de midi, la juvénile voix de Robert, marquant les coups d'un ton joyeux, manque à ma félicité.

Je m'en console en allant les rejoindre, aussitôt que je le peux, dans la cour de devant où mon neveu a installé un fronton rustique avec de vieilles planches dénichées au grenier.



Je crois que j'avais tort, décidément, de m'émouvoir de la présence de notre nouvelle locataire... Elle paraît fort décidée à se cantonner chez elle et à ne pas se mêler à nous.

Le lendemain de son arrivée, alors que je remplissais les fonctions d'arbitre devant le filet, autour duquel Suzanne et Robert disputaient une partie sérieuse, Émerance m'a envoyé chercher, avec ordre de me rendre au salon.

J'y pénétrai en même temps que Mathilde. Nous trouvâmes Émerance en tête à tête avec l'Etrangère qui faisait sa première visite à *Roc-Cabrier*.

Ma sœur aînée — qui déployait une amabilité inaccoutumée — a effectué les présentations avec cet air protocolaire dont elle ne se départit en aucune circonstance :

— Mes sœurs Mathilde et Micheline.

— M<sup>me</sup> Spielbergh.

Elle est Danoise d'origine et je me demandais d'où elle tenait ces cheveux de nuit et ces prunelles sombres lorsqu'elle a dit, en constatant les efforts d'Émerance pour prononcer son nom :

— J'ai un prénom plus facile et bien français : Rosine.

— Quelle bizarrerie ! s'est exclamée étourdiement Mathilde.

— Mais non... Ma mère était Française, Méridionale, même... une vraie Comtadine qui avait vu le jour entre Arles et Avignon.

Je m'explique à présent le caractère si classiquement pur, si... latin de sa physionomie que dément la clarté lumineuse de la peau, d'une blancheur éclatante qu'on ne trouve guère que chez les races septentrionales.

Rarement, un sourire vient déplacer l'immobile harmonie de ses traits. On dirait même que le sourire n'est pas fait pour cette bouche qui, au repos, laisse entrevoir la ligne éblouissante des dents comme un rai de soleil.

Elle doit affectionner le blanc qui lui va, du reste, à merveille... Je l'ai vue à nouveau dans une robe neigeuse de souple mousseline, aux pans légers, qui palpaient autour d'elle comme des ailes.

Alanguie au creux du fauteuil, si fraîche et si claire, elle avait l'air, au milieu de nos trois formes noires figées sur les sièges raides et solennels, de l'incarnation charmante du prin-

temps en fleurs... d'un printemps grave et doux annonciateur de l'été proche.

Ma sœur, décidément en veine de cordialité, lui a offert :

— Lorsque vous vous ennuierez, la maison vous est ouverte... Je comprends que la société de vieilles demoiselles comme nous ne vous tente guère, mais il y a ici des jeunes gens : mon neveu..., une petite voisine, notre commensale quotidienne...

M<sup>me</sup> Spielbergh a décliné l'offre. Elle a surtout besoin de repos... de grand air, et le sport lui est interdit... mais il ne lui déplaira pas de venir quelquefois causer avec les châtelaines de *Roc-Cabrier*.

Depuis, M<sup>me</sup> Spielbergh n'est pas revenue au château. Deux ou trois fois, nous l'avons entrevue sur le balcon, tandis que nous occupions le court de tennis.

Elle portait cette même robe blanche qui la drapait à la manière des statues antiques... et Robert et Suzanne la contemplaient si curieusement que j'ai dû leur en faire l'observation pour qu'ils cessent ce manège gênant et impoli.

... Emerance et Mathilde sont allées rendre sa visite à notre locataire tandis que j'étais à Saint-Bénédict pour la répétition de chants religieux...

Au dîner, il n'a été question que des transformations apportées par M<sup>me</sup> Spielbergh au pavillon du bord de la route.

Mathilde, d'ordinaire plutôt silencieuse, était intarissable sur ce sujet :

— Vous n'avez aucune idée, Micheline, de meubles pareils et d'un aménagement aussi original...

« Les murs du salon disparaissent sous les tentures, les soies, les châles brodés... On ne voit plus la couleur du papier... »

Robert rétorque irrévérencieusement :

— Avouez, ma tante, qu'il était assez laid... Si je m'en souviens bien, d'horribles roses jaunes sur un fond bleu pâle... On ne fait pas plus coco...

— Enfin..., a rétorqué Mathilde, une tapisserie est une tapisserie... Maintenant, on se croirait au théâtre... ou chez le marchand d'antiquités de la rue Saint-Sauveur, à Bagnères...

« Et ce n'est pas tout !... Par terre, il y a des peaux de bêtes sauvages... des tapis en fourrures où le pied disparaît. C'est incroyable !... »

« Et les meubles chinois, que pensez-vous des meubles chinois, Emerance ? »

Emerance découpe son rôti et hausse les épaules.

Cela n'arrête point Mathilde, qui, pour une fois, en a trop à conter !...

— Imaginez-vous, Micheline, que la salle à manger n'existe plus... Cette dame mange sous la vérandah...

« Tout ce qui garnissait la salle à manger a été enlevé... et il y a, à la place, un tas de petits meubles bas et biscornus... des coussins en guise de sièges, et, partout, des figures grimaçantes de dieux ou de génies étranges... avec des yeux phosphorescents... »

— Des yeux phosphorescents ! s'exclame Robert, qui s'amuse fort de l'air effaré de Mathilde... vous êtes sûre, ma tante ?

— Certainement.

— Croûlon était peut-être caché dedans?... suggère Robert d'un ton innocent.

Croûlon est un chat que j'ai recueilli ces

temps derniers et qui possède les plus beaux yeux verts qui soient. Mon neveu l'a ainsi baptisé, « le filleul de tante Miche ne pouvant s'appeler autrement que *Croûton* ».

Mathilde manque de se fâcher tout rouge :

— Vous pouvez vous moquer, mon neveu. J'aurais bien voulu vous y voir... A un moment, un de ces monstres s'est mis à bouger la tête : j'ai failli m'évanouir...

— C'était une pendule, explique paisiblement Émerance. Pour sonner les heures, le Bouddha marque les coups en hochant la tête...

— Vous direz ce que vous voudrez, déclare Mathilde, ce ne sont pas des objets à mettre dans une maison comme il faut... Le pavillon a l'air de la maison du diable maintenant...

— Voilà qui me donne envie de l'aller visiter ! annonce plaisamment Robert.

Je lui fais remarquer que M<sup>me</sup> Spielbergh ne l'a pas invité... et que, au surplus, cette jeune femme ne paraît pas désirer être dérangée...

— Pourquoi donc a-t-elle transporté ici tout ce capharnaüm, si elle ne veut recevoir personne ? objecte-t-il...

Émerance mange sans rien dire... Je m'étonne de ce silence. D'habitude, elle n'est pas la dernière à blâmer ce qu'elle appelle les « originalités d'un siècle pourri » et ce qui a choqué Mathilde devait la choquer aussi...

D'où lui vient cette soudaine indulgence ? Il faut croire que l'Étrangère est une charmante qui a usé sur elle de son pouvoir ensorceleur, car je ne reconnais plus mon aînée...

... Hier, M. le curé a soupé au château. On avait invité aussi le D<sup>r</sup> Lherbier et Suzanne.

Après le « bésigue » obligatoire, qui met chaque fois aux prises mes sœurs et nos deux

commensaux, nous avons raccompagné ces derniers jusqu'à la route...

Les fenêtres du pavillon étaient éclairées, grandes ouvertes, et il en sortait des flots d'harmonie qui nous immobilisèrent, intrigués et charmés.

L'instrument que la pianiste touchait d'une main savante avait des sons d'une souplesse et d'une pureté merveilleuses.

— Je connais cet air-là, fit le docteur... le prélude à la *Prière de la Tosca*...

Il avait à peine terminé sa phrase qu'une voix s'élevait, grave, profonde, emplissant la nuit de ses sonorités pleines et émouvantes...

Robert et Suzanne, lesquels marchaient en avant, étaient revenus brusquement sur leurs pas...

Tous, silencieux, nous écoutions s'amplifier et grandir le chant pathétique qui semblait monter tout droit vers les étoiles...

Et dans la sérénité du soir, au pied des montagnes éternelles, cette voix immense, qui éciait comme un sanglot ou se gonflait comme une voile, avait quelque chose de divin...

Lorsque les dernières notes se furent éteintes, le docteur résuma ses impressions par cette exclamation prosaïque :

— Cristi ! quel organe !...

M. le curé était songeur.

Soudain, il m'interpella :

— Mademoiselle Micheline?... Savez-vous ce que je pense ?

— Pas encore, Monsieur le curé.

Nous cheminions maintenant, à petits pas, sur le chemin bleui de lune.

— Eh bien, je pense que ce serait un péché de priver Monseigneur, dimanche, de l'émo-

temps derniers et qui possède les plus beaux yeux verts qui soient. Mon neveu l'a ainsi baptisé, « le filleul de tante Miche ne pouvant s'appeler autrement que *Croulon* ».

Mathilde manque de se fâcher tout rouge :

— Vous pouvez vous moquer, mon neveu. J'aurais bien voulu vous y voir... A un moment, un de ces monstres s'est mis à bouger la tête : j'ai failli m'évanouir...

— C'était une pendule, explique paisiblement Émerance. Pour sonner les heures, le Bouddha marque les coups en hochant la tête...

— Vous direz ce que vous voudrez, déclare Mathilde, ce ne sont pas des objets à mettre dans une maison comme il faut... Le pavillon a l'air de la maison du diable maintenant...

— Voilà qui me donne envie de l'aller visiter ! annonce plaisamment Robert.

Je lui fais remarquer que M<sup>me</sup> Spielbergh ne l'a pas invité... et que, au surplus, cette jeune femme ne paraît pas désirer être dérangée...

— Pourquoi donc a-t-elle transporté ici tout ce capharnaüm, si elle ne veut recevoir personne ? objecte-t-il...

Émerance mange sans rien dire... Je m'étonne de ce silence. D'habitude, elle n'est pas la dernière à blâmer ce qu'elle appelle les « originalités d'un siècle pourri » et ce qui a choqué Mathilde devait la choquer aussi...

D'où lui vient cette soudaine indulgence ? Il faut croire que l'Étrangère est une charmeuse qui a usé sur elle de son pouvoir ensorceleur, car je ne reconnais plus mon aînée...

... Hier, M. le curé a soupé au château. On avait invité aussi le D<sup>r</sup> Lherbier et Suzanne.

Après le « bésigue » obligatoire, qui met chaque fois aux prises mes sœurs et nos deux

commensaux, nous avons raccompagné ces derniers jusqu'à la route...

Les fenêtres du pavillon étaient éclairées, grandes ouvertes, et il en sortait des flots d'harmonie qui nous immobilisèrent, intrigués et charmés.

L'instrument que la pianiste touchait d'une main savante avait des sons d'une souplesse et d'une pureté merveilleuses.

— Je connais cet air-là, fit le docteur... le prélude à la *Prière de la Tosca*...

Il avait à peine terminé sa phrase qu'une voix s'élevait, grave, profonde, emplissant la nuit de ses sonorités pleines et émouvantes...

Robert et Suzanne, lesquels marchaient en avant, étaient revenus brusquement sur leurs pas...

Tous, silencieux, nous écoutions s'amplifier et grandir le chant pathétique qui semblait monter tout droit vers les étoiles...

Et dans la sérénité du soir, au pied des montagnes éternelles, cette voix immense, qui éciait comme un sanglot ou se gonflait comme une voile, avait quelque chose de divin...

Lorsque les dernières notes se furent éteintes, le docteur résuma ses impressions par cette exclamation prosaïque :

— Cristi ! quel organe !...

M. le curé était songeur.

Soudain, il m'interpella :

— Mademoiselle Micheline?... Savez-vous ce que je pense ?

— Pas encore, Monsieur le curé.

Nous cheminions maintenant, à petits pas, sur le chemin bleui de lune.

— Eh bien, je pense que ce serait un péché de priver Monseigneur, dimanche, de l'émo-

tion que nous venons tous de ressentir...

— Vous voulez que Monseigneur entende la *Prière de la Tosca*, Monsieur le curé? s'enquit Robert... Mais c'est de la musique profane !...

— Elle n'en est pas moins belle pour ça, riposta notre bon curé, qui se pique d'éclectisme. Cependant, telle n'est pas mon intention. Je me contente seulement de prier M<sup>lle</sup> Micheline d'intercéder auprès de cette dame pour qu'elle apporte son concours à notre messe solennelle...

— Vous n'y pensez pas ! Monsieur le curé, ai-je vivement rétorqué. Cette dame ne voudra certainement pas... Elle est d'humeur sauvage et je ne peux me permettre de lui adresser semblable demande...

« De plus, songez que trois jours seulement nous séparent de l'arrivée de Monseigneur. Comment apprendre quelque chose en si peu de temps? »

M. le curé ne se tint pas pour battu.

— J'ai idée, émit-il, que cette personne est assez musicienne pour que la pensée d'apprendre le *Panis Angelicus* de César Franck, par exemple, ou l'*Ave Maria* de Gounod, en quelques heures, ne l'effraie pas.

« Qu'en dit mademoiselle Émerance? On peut toujours essayer, il me semble? »

Émerance déclara :

— Certainement. Je suis à peu près sûre que M<sup>me</sup> Spielbergh ne refusera pas le concours qu'on lui demandera de votre part. Je lui parlerai demain.

On s'est séparé sur cette promesse qui m'a rempli le cœur d'amertume... Ainsi, la fête que je prépare avec tant de soin depuis plusieurs

semaines a besoin d'être relevée par les talents de cette étrangère?

Comme, après avoir pris congé du docteur et de Suzanne, nous repassions devant le pavillon, muet maintenant, Robert s'est pris à fredonner de sa voix la plus fausse l'air entendu tout à l'heure, en levant le front vers les fenêtres closes...

Impatentée, je lui ai dit brusquement, l'humeur revêche :

— Oh ! Robert, assez ! C'est assommant de t'entendre dérailler toujours comme ça...

Il s'est retourné, surpris :

— Bon... qu'est-ce qu'il y a, tante Miche ? Vous êtes bien nerveuse, ce soir...

— Je suis comme il me convient. Je te prie de te mêler de tes affaires...

— Hou... là ! mais c'est sérieux... Vous êtes vraiment fâchée ?

Il m'avait pris la main, dans l'ombre, et la pressait amicalement.

Je lui ai arraché cette main avec une sorte d'agacement :

— Finis, voyons... Tu es insupportable ! J'en ai assez, à la fin...

— Comme vous me rabrouez ! a-t-il remarqué, un reproche dans la voix.

Je n'ai rien répondu, maussade, mais j'ai entendu le timbre sec d'Émerance articuler :

— Décidément, ma sœur, vous n'êtes guère patiente, ces jours-ci. Auriez-vous les nerfs malades ?

L'ironie du ton ne m'a pas échappé.

Je suis remontée dans ma chambre, mécontente de moi, avec une forte envie de pleurer qui me serrait la gorge...

## VIII

M<sup>me</sup> Spielbergh a accepté : elle chantera demain à l'église et c'est moi qui l'accompagnerai sur l'harmonium.

Tous les soirs maintenant, nous avons une audition gratuite... Le clair de lune doit inspirer la chanteuse, car sa voix s'élève, à la même heure nocturne, et nous l'écoutons assis sur un banc du parc que dissimulent les hêtres...

Hier, par jeu, Robert avait apporté son banjo et, dès que se sont égrenées dans l'air calme les premières notes, il a essayé de suivre la phrase musicale sur son instrument.

M<sup>me</sup> Spielbergh a entendu probablement, car le piano s'est tu et la silhouette de la musicienne s'est profilée une seconde sur le balcon.

Malicieusement, Robert s'était caché derrière les arbres.

Le docteur a fredonné :

Prenez garde... prenez garde !  
La Dame Blanche vous regarde,  
La Dame Blanche vous entend...

— C'est plutôt nous qui l'entendons, et c'est un vrai régal ! a rétorqué Robert, comme l'Étrangère venait de se remettre au piano.

Mais, depuis, il ne l'appelle plus que « la Dame Blanche » et j'avoue que ce nom con-

vient à merveille à cette mystérieuse femme dont on n'entrevoit jamais que l'ombre claire, détachée sur le mur noir du pavillon.

— Si Mademoiselle veut aller à cette réception, me dit Brigitte, en lissant d'un doigt soigneux l'ourlet du drap que nous sommes occupées à plier, Marie la Jeune pourrait m'aider...

— Mais, Brigitte, je n'ai pas besoin, je gage, de ta permission?

Étonnée de ce ton auquel je ne l'ai pas habituée, Brigitte me regarde, un reproche aux yeux.

J'ajoute, honteuse de ma vivacité, et pour corriger la brusquerie de ma réponse :

— Je suis bien mieux avec toi, ma bonne Brigitte, que devant la table à thé de M<sup>me</sup> Spielbergh. Je n'aime pas les papotages.

Tout à l'heure, lorsque Suzanne est venue me rappeler cette invitation de notre locataire, je l'ai priée de m'excuser... prétextant que j'étais de corvée de lessive et qu'il fallait plier le linge pendant qu'il était encore humide.

La vérité est que je ne suis pas d'humeur à jouer les mondaines aujourd'hui... et puis, je me sentirais vraiment trop en infériorité auprès de cette élégante jeune femme, si triomphante de jeunesse et de beauté...

Quel point de contact peut-il exister entre nous, d'ailleurs? Ma sœur l'a fort bien dit l'autre jour : la société de vieilles demoiselles, montagnardes retardataires, ne peut, en aucune façon, intéresser M<sup>me</sup> Spielbergh...

Que Suzanne et Robert soient attirés par son originalité, son charme très réel, ses talents, je le conçois... La seule chose que je regretterais, par exemple, c'est qu'à frôler cette belle madame, Suzanne ne perde un peu de cette sim-

plicité charmante qui fait le plus clair de sa séduction...

Mais bah ! j'ai tort de m'alarmer... L'invitation de M<sup>mo</sup> Spielbergh est un simple remerciement à l'adresse des habitants de *Roc-Cabrier* qui ont mis fort complaisamment leur voiture à la disposition de la jeune femme, dimanche dernier...

Un bien mauvais souvenir que ce dimanche attendu depuis tant de semaines et dont tout le monde se faisait une joie : le matin, réception de Monseigneur à l'église, en grande pompe... l'après-midi, le fameux concours de pelotaris pour lequel s'entraînait Robert.

La triomphatrice de la matinée a été sans conteste M<sup>mo</sup> Spielbergh. Ni les chœurs des montagnards pyrénéens — lesquels avaient revêtu pour la circonstance leur pittoresque costume régional, — ni les chants très réussis des enfants n'ont obtenu, auprès de Monseigneur, le succès de la voix de M<sup>mo</sup> Spielbergh.

J'avoue qu'elle s'est surpassée et que son contralto magnifique emplissant la petite église, ouverte sur la montagne afin que les fidèles accourus — trop nombreux pour tenir dans la nef — pussent assister quand même à la messe, nous a tous emplis d'une stupéfaction émerveillée.

Je dois dire que la chanteuse a accueilli les compliments avec une grâce simple et une modestie de bon aloi qui a rallié tous les suffrages.

Sur le chemin du retour, il n'était question que de cette enchanteresse et chacun en parlait avec une admiration dithyrambique.

Cela m'a mise de mauvaise humeur... Je ne sais pourquoi cette femme m'est à ce point antipathique...

Le docteur et Robert ont éprouvé le besoin de l'attendre sur la route pour la saluer, et comme j'étais restée un peu en arrière avec Suzanne, j'ai entendu Robert lui demander aimablement :

— Aurons-nous la bonne fortune de vous voir cet après-midi à Bourg-les-Pins...?

— Ah !... oui, au fait, il y a, je crois, un concours de pelote basque...?

— Un fameux concours ! a appuyé le docteur.

— Mais..., a-t-elle hésité, je ne demanderais pas mieux que d'assister à cette fête qui doit avoir un caractère très pittoresque... très local, mais Bourg-les-Pins me paraît un peu loin... Je ne suis pas très bonne marcheuse.

— Voyons, s'est écrié Robert, aller à pied à Bourg-les-Pins, vous n'y pensez pas, Madame ! Nous nous ferons un grand plaisir de vous offrir une place dans la vieille calèche de *Roc-Cabrier*... bien qu'un pareil équipage soit peu digne de vous...

A ce dernier trait, j'ai failli éclater.

Pressant le bras de Suzanne, je l'ai entraînée au pas gymnastique :

— Non, mais tu l'as entendu?... La calèche pas digne d'elle... Princesse !... C'est un peu fort et ce Robert est un impertinent !

Suzanne riait de ma colère :

— Calmez-vous, Micheline... Robert est comme tous les hommes, galant auprès des jolies femmes... Voyez papa... il est aussi empressé que lui...

La tranquillité de cette petite me désarme.

J'ai soupiré :

— Ah ! ces gamins !... Ça n'a pas de mous-taches et ça veut jouer le galantin... Avec ça

qu'il n'y montera pas dans la calèche, et nous avec !... Il n'y a pas d'avion, ici, à sa disposition...

A table, le docteur a annoncé, avec un soupir, que, M<sup>me</sup> Spielbergh ayant accepté de venir à Bourg-les-Pins, il lui céderait sa place dans la voiture...

— Il n'y a donc pas de place pour tout le monde ? a objecté Émerance. On peut tenir quatre dans la calèche.

— Justement... Robert et Suzanne... M<sup>me</sup> Spielbergh et M<sup>lle</sup> Micheline...

Je ne sais quel démon m'a poussée. J'ai riposté rageusement :

— Je n'irai pas à Bourg-les-Pins... Je ne tiens pas du tout à assister à ce concours.

J'ai senti le regard étonné de Robert se poser sur moi, tandis qu'Émerance remarquait tranquillement :

— Cela vaut mieux, au reste... Il est plus séant que M<sup>me</sup> Spielbergh soit escortée par le docteur.

J'imagine que celui-ci ne demandait pas mieux, car il n'a nullement protesté.

Ulcérée, j'ai assisté, derrière la vitre de ma chambre, au départ de la joyeuse bande : l'Étrangère, inévitablement vêtue d'une robe de jersey blanc, très courte, qui découvrait ses jambes gainées de soie et ses pieds menus chaussés de peau souple.

Telle, elle avait l'air d'une toute jeune fille... plus juvénile même que Suzanne, que la robe froncée des montagnardes engonce un peu...

— Elle va faire sensation, pensai-je, au lieu de l'assistance villageoise, peu habituée à de telles élégances...

Et pour ne plus voir la tournure ridicule du

docteur qui s'était emparé de l'ombrelle et du sac de sa voisine, et lui parlait de près, avec un sourire avantageux, je fermai brusquement la jalousie, bien avant que la calèche eût franchi le portail.

Tout l'après-midi, j'ai passé des heures tristes, furieuse contre moi-même qui m'étais privée, par une sotte rancune, d'assister au succès de Robert...

En imagination, je suivais toutes les phases du jeu, impatiente de voir revenir la calèche, afin de connaître les résultats...

Vers sept heures, un bruit de roues écrasant le gravier m'attira dans la cour.

De loin, Suzanne agitait les bras en signe de triomphe tandis que Robert poussait des hurrahs victorieux...

— Tu as eu la coupe? criai-je, dès que la voiture s'arrêta devant le perron.

— Non... un deuxième prix seulement, déclara Suzanne en sautant dans mes bras... mais c'est déjà bien beau! Il y avait des as, Micheline... Robert a fait une partie splendide et tout le monde est d'accord à trouver qu'il est extraordinaire que votre neveu soit d'une telle force après si peu de temps d'entraînement.

Elle bavardait, prolix, mais il y avait une ombre sur son front. Je la connais trop pour m'y tromper...

Derrière le docteur, qui se retourna vivement pour tendre une main empressée à sa cavalière, M<sup>me</sup> Spielbergh descendait, une gerbe de bruyères roses dans les bras.

Elle la souleva au-dessus de sa tête et me dit avec un sourire :

— Le bouquet de la victoire...

Je me retournai vers Robert, interrogative :

— Mais oui, expliqua-t-il, le comité, pour me consoler d'avoir raté la coupe, m'a offert ces fleurs par l'entremise d'une jolie fille que j'ai embrassée pour la peine...

— Et c'est moi qui ai hérité de la gerbe rose... M. Robert est le plus galant des pelotaris, déclara M<sup>me</sup> Spielbergh.

« Je me sauve pour aller la mettre au frais... »

Ainsi, Robert avait donné les fleurs à cette étrangère, négligeant Suzanne, plus qualifiée, il me semble, pour recevoir un tel cadeau !...

Je sentis que la jeune fille, bien qu'elle s'appliquât à ne le point laisser paraître, en avait éprouvé une secrète déception.

Quant à moi, je me sentais en fureur contre Robert. Aussi l'ai-je tenu à distance toute la semaine, refusant de me mêler aux parties de tennis, qui ont repris et qui les mettent aux prises, Suzanne et lui, plusieurs heures durant...

Il s'étonne de cette hostilité nouvelle... et rôde autour de moi dans l'espoir de reconquérir mes bonnes grâces; mais je me suis découvert, depuis peu, une âme vindicative, ferme comme le roc...

A vrai dire, je ne me reconnais pas... Qu'est devenue la pacifique Micheline, douce et résignée, des anciens jours?... Il me semble qu'avec cette Danoise aux yeux sombres s'est engouffré dans la vieille maison un vent de révolte qui me souffle sur le cœur...

N'est-ce pas que je tiens au bonheur des deux enfants que ma tendresse a adoptés et que je m'irrite de le sentir obscurément menacé?...

Cependant M<sup>me</sup> Spielbergh s'était tenue à

l'écart depuis dimanche... Elle n'apparaissait plus guère sur son balcon. Les premiers jours d'été ont ramené les soirées chaudes, propices aux promenades tardives... et deux ou trois fois, à la nuit tombante, j'ai aperçu sa robe blanche, descendant le sentier de la montagne...

Elle paraît affectionner particulièrement ces excursions solitaires, car j'ai su qu'elle avait décliné l'invitation du docteur qui lui proposait d'organiser quelques départs en bande vers les points pittoresques du pays...

Seulement, hier, elle est venue inviter Emérance et toute la maisonnée à aller goûter chez elle aujourd'hui.

Suzanne paraissait ravie de cette occasion de voir de près les génies grimaçants qui ont tant terrifié Mathilde, mais la curiosité n'a pas eu raison de mon antipathie.



Je comprends à présent pourquoi Robert, depuis quelques semaines, déserte parties de tennis et de pelote, la maison, et Suzanne elle-même, sous le prétexte ridicule de problématiques chasses à l'isard, qui le tiennent éloigné dans la montagne, de l'aube au soir...

Tout d'abord, je m'étais insurgée contre cette fantaisie nouvelle... mais Robert semble faire complètement fi de mes observations, comme des prières timides de sa gentille compagne.

A la réflexion, je me résignai à ne plus l'inopportuner, concluant :

— Il vaut mieux qu'il coure après d'insaisissables chamois que de tourner autour du pavillon, ainsi qu'il le faisait sans vergogne depuis quelque temps...

Or, avant-hier soir, à la nuit close, il n'était pas encore rentré. Comme il était parti, au petit matin, avec Angélou, le fils de Joachim, qui a le pied sûr et l'œil de lynx d'un véritable enfant de la montagne, personne ne songea à s'inquiéter de ce retard.

Mais, tandis que mes sœurs regagnaient paisiblement leur chambre, j'errais dans la mienne, oppressée, ne pouvant me décider à m'aller coucher.

Enfin, je me mis à la fenêtre, espérant que la fraîcheur de la nuit apaiserait mon malaise.

Je n'y étais pas depuis un quart d'heure qu'un bruit léger, dans la cour, attira mon attention : c'étaient les chasseurs qui revenaient avec les mulets...

La lune éclairait toute la partie de l'allée qui va vers les communs. Je vis distinctement Angélou emmener les deux mulets et tout à coup, dans le noir, derrière, une tache blanche à côté d'une ombre mouvante...

Mon cœur se mit à battre à grands coups. Se pouvait-il?...

Bientôt, le doute ne fut plus possible : les deux formes entrèrent dans le halo lumineux et, avec une angoisse qui me mit la sueur aux tempes, je reconnus Robert et l'Étrangère.

Alors, la vérité éclata en moi...

Parbleu ! elle allait le rejoindre là-haut, tous les jours, dans les chemins déserts où ils pouvaient se réunir, sans crainte d'être aperçus...

Êt ce manège durait depuis tant de jours ! .. Ce grand garçon aux yeux clairs, dont je croyais connaître l'âme, se mettait chaque soir un masque sur le visage pour mieux nous tromper...

Chaque fois, c'étaient des mensonges pour

expliquer ses retards, des ruses pour préparer de nouvelles sorties... Voilà donc la raison de sa gêne vis-à-vis de moi, de sa contrainte avec Suzanne...

Je gémis :

— Mon petit Robert !...

Et je m'écartai soudain, la main devant les yeux pour ne plus voir... pour ne pas voir, enveloppée de lune, la magicienne dont Robert baisait la main avant de la quitter...

... Au matin, après une nuit d'insomnie qui avait meurtri mes yeux et jauni mon teint, je courus à la messe matinale à Saint-Bénédict.

A vrai dire, je ne pus pas prier... Mes lèvres prononçaient machinalement les prières coutumières, mais ma pensée rétive suivait au dedans de moi une vision hallucinante que je n'arrivais point à chasser de mon cerveau fiévreux...

*L'ile missa est* me trouva debout, pâle, mais résolue...

Au lieu de prendre le chemin de *Roc-Cabrier*, je me dirigeai vers la cure.

M. le curé n'y était pas encore, et Marinette, sa vieille bonne, me fit entrer dans la salle à manger, jugeant que je déjeunerais avec son maître.

Peu après, ce dernier me rejoignit.

— C'est gentil, mon enfant, d'être venue me tenir compagnie ce matin. Il y a justement un excellent chocolat et des rôties dont vous me direz des nouvelles.

— Monsieur le curé, ne me parlez pas de manger ! Rien que cette idée me rend malade. D'abord, j'ai quelque chose, là, qui m'empêcherait d'avaler...

Il me regarda, étonné de mon agitation insolite.

— Qu'est-ce qu'il y a donc, mademoiselle Micheline? Vous avez l'air bouleversée...

— Il y a de quoi... Je viens vous demander conseil, Monsieur le curé, parce que moi... moi... voyez-vous, je ne sais plus!

Et, brisée par l'émotion de cette nuit qui venait mettre le comble à l'énervement des jours précédents, je m'écroulai sur une chaise et éclatai brusquement en sanglots.

Perplexe, le bon curé me regardait sans s'expliquer ce qui m'arrivait. Je l'ai si peu habitué à des explosions de ce genre!

— Voyons, mademoiselle Micheline... qu'est-ce qui vous fait pleurer? Y a-t-il quelqu'un de malade au château?

Je secouai la tête, sans pouvoir arrêter mes larmes.

— Alors... quelle est la cause de votre chagrin? Allons, mon enfant... confiez-vous à moi... Calmez-vous... je vous en prie...

Je vis, à travers mes doigts écartés, que Marinette avait apporté les rôties toutes chaudes et qu'elle restait là, bouche bée, me considérant d'un œil apitoyé.

Je dis en m'essuyant les yeux, et faisant un effort pour réprimer mes sanglots :

— Mangez vos rôties, Monsieur le curé. Il ne faut tout de même pas que j'apporte la perturbation dans vos habitudes.

— Allons! déclara l'abbé Bouscaye, dont un large sourire éclaira la face, je vois que votre cas n'est pas désespéré... puisque vous pensez encore aux contingences... Une tasse de chocolat achèvera de vous rasséréner...

Je refusai énergiquement.

— Alors, contez-moi ce qui vous amène, déclara-t-il, en s'asseyant devant son bol fumant.

— Voilà, Monsieur le curé, je voulais tout d'abord parler à Émerance... mais... j'ai eu peur de causer du tort à Robert... C'est pourquoi j'ai préféré m'adresser à vous...

— Vous avez bien fait, mademoiselle Micheline. Mais que vient faire votre neveu en cette affaire?

Longuement, je racontai toute l'histoire... les projets que j'avais formés pour le bonheur de Suzanne et de Robert... mes inquiétudes de ces temps derniers... puis, la scène de la nuit.

Mon récit fini, dans un sanglot, je me tus, la tête entre mes mains jointes...

L'abbé Bouscaye réfléchissait.

— Cette femme nous a bien trompés, murmura-t-il...

— Pas moi, soupirai-je... Elle m'a toujours été antipathique.

« Il faut qu'elle parte, Monsieur le curé, dis-je soudain avec une subite colère... il ne faut pas qu'elle achève de tourner la tête à ce pauvre Robert, trop jeune et trop faible pour se rendre compte du danger d'une telle aventure... »

— Allons... allons, ne brusquons pas les choses, temporisa l'abbé... Trop de précipitation n'arrangerait rien...

— Je ne peux pourtant pas garder pour moi ce que j'ai vu et supporter un tel scandale dans notre maison?

L'abbé devient grave. Il réfléchit, puis dit lentement :

— Ceci est très délicat... Je crois surtout qu'il ne faut pas faire d'éclat.

« Le mieux serait de trouver un prétexte pour éloigner M<sup>me</sup> Spielbergh... ou Robert, jusqu'au départ de cette dernière... »



— Je ne veux pas que Robert s'en aille !

Mon cri a été si violent que l'abbé Bouscaye tourne vers moi des yeux surpris.

J'explique avec vivacité :

— Mais oui... comprenez-moi, Monsieur le curé... J'ai réussi à persuader Robert de l'intérêt qu'il avait à s'installer définitivement à *Roc-Cabrier*. Il a paru se rendre à mes raisons... et moi, je désire passionnément qu'il reste, car, j'en suis sûre, c'est là qu'est son bonheur... et celui de Suzanne...

« Tant de générations de Roc-Cabrier ont été heureux à l'ombre de nos montagnes... Lui a sa place ici, au grand air libre, si près du ciel... Voyez-vous qu'il parte et se laisse prendre à l'appât des grandes villes ? »

M. le curé se met à rire :

— Allons... allons, mademoiselle Micheline, vous êtes une excellente avocate. Ne redoutez pas qu'on compromette la cause que vous avez si bien plaidée...

« Robert aime déjà trop notre pays bigor-dan pour désertier ce paradis terrestre. »

— A condition qu'un démon en jupons ne vienne pas le tenter..., ai-je rétorqué, sombre, en me levant pour prendre congé.

L'abbé Bouscaye m'a raccompagnée jusqu'à la porte :

— Ne vous alarmez pas trop, mademoiselle Micheline, a-t-il conclu. Une fois séparé de l'étrangère, votre neveu ne songera pas plus à elle qu'à ces éphémères, qui, au soir des journées chaudes, viennent nous distraire un instant par leur vol bruissant et vertigineux...

« Et M<sup>lle</sup> Émerance en sera quitte pour apporter, désormais, plus de circonspection dans le choix de ses locataires d'une saison. »

J'ai regagné *Roc-Cabrier*, un peu calmée, mais point convaincue...

Je n'ai parlé à personne de ce que j'avais surpris, même et surtout pas à Suzanne qui erre autour de moi comme une âme en peine, pendant les pérégrinations de Robert...

Le sourire de la maison semble s'être éteint. Aussi, malgré moi, je pose sur mon neveu des regards chargés de rancune... et quand, d'aventure, je rencontre l'étrangère, je me détourne avec horreur pour ne point lui adresser mon salut habituel...

## IX

J'ai la preuve, aujourd'hui, que mes préventions contre cette femme, qu'un mauvais génie a emmenée chez nous, étaient justifiées.

Dieu veuille qu'elle n'exerce pas davantage son action malfaisante !... Le pire est qu'Émerance, sur qui je comptais en cette terrible aventure, se montre d'une indifférence qui me déroute... je dirai même qui m'effraie, car je n'arrive pas à démêler les motifs qui ont changé ainsi son humeur.

C'est tout à fait par hasard que j'ai appris la vérité sur M<sup>me</sup> Spielbergh.

Avant-hier, le docteur recevait la visite d'un de ses amis, un journaliste parisien actuellement en villégiature à Luchon, arrivé le matin même à Saint-Bénédict et qui, le soir, devait reprendre la natache.

Pour la circonstance, j'avais dîné avec Robert chez le D<sup>r</sup> Lherbier, mes sœurs ayant décliné l'invitation.

Nous ramenions notre hôte jusqu'à Saint-Bénédict, le soir venu, lorsqu'en passant devant le pavillon, nous croisâmes M<sup>me</sup> Spielbergh qui sortait de chez elle.

Suzanne et Robert, partis en avant-garde, ne la virent pas. Le docteur s'arrêta pour la saluer, mais elle passa très vite après un petit signe rapide.

M. Lherbier se tourna aussitôt vers son ami afin de recueillir, sans doute, les témoignages d'admiration de ce dernier qui, immobile sur le chemin, suivait du regard la silhouette blanche.

— Tu ne te serais pas attendu à trouver ici une aussi jolie femme? questionna le docteur, avec une nuance d'orgueil dans la voix...

Le journaliste répondit, d'un ton singulier qui me fit dresser l'oreille :

— Je m'attends à toutes les excentricités de la part de Rosine Spielbergh.

Le cri du docteur étouffa par bonheur l'exclamation qui m'avait échappé... Qu'aurait dit ce monsieur de me voir prendre autant d'intérêt à cette femme?...

— Tu la connais donc? s'ébahit le D<sup>r</sup> Lherbier.

— Parbleu ! toi aussi, je suppose?

— Moi?... Hum !... oui, si on veut... Je l'ai vue ici pour la première fois il y a quelques semaines... Elle est charmante... mais d'un abord assez difficile...

Le journaliste se mit à rire.

— Cela dépend, fit-il.

Le docteur, inquiet, prit le bras de son ami :

— Que veux-tu dire?

— Que la belle Rosine Spielbergh ne s'est pas toujours montrée d'humeur aussi farouche...

« Voyons ! s'exclama-t-il, goguenard, en voyant s'arrondir les yeux du docteur, tu ne vas pas me dire que tu n'avais jamais entendu prononcer le nom de cette femme ? »

— Jamais ! affirma notre voisin avec énergie.

— Cela prouve que le mot de Louis XIV était une galéjade...

— Le mot de Louis XIV ?

— Éh oui... « Il n'y a plus de Pyrénées ! » Elles existent encore, sapristi !... et il faut qu'elles soient diablement hautes pour que la réputation de M<sup>me</sup> Spielbergh ne soit point parvenue jusqu'à ton nid d'aigle...

« Les journaux n'arrivent donc pas à Saint-Bénédict ? »

Le docteur haussa les épaules :

— Ah ! mon vieux, si tu crois que nous avons le temps de lire vos journaux de Paris !... La *Revue Médicale* et le *Nouvelliste de Bigorre* suffisent à mon bonheur...

— C'est pourquoi tu ignorais jusqu'à l'existence de la grande cantatrice Rosine Spielbergh dont le succès et les... aventures ont défrayé la chronique de Paris et des capitales européennes, pendant près de cinq ans.

— Comment ! c'est une artiste ?

Le ton épouvanté du docteur eut l'air d'amuser beaucoup son ami :

— Et quelle artiste !... Elle a été applaudie à Londres, Vienne, Berlin, avant de devenir la reine de Paris... On s'arrachait les places pour aller entendre la belle Rosine.

— Le fait est qu'elle a une voix !...

— Et une beauté pas ordinaire... « des millions dans la gorge et dans le geste », disait-on... Mais Rosine Spielbergh préférait, à cet argent qu'elle eût pu conquérir par la gloire, les fortunes offertes par ses admirateurs. Cette étrange femme n'était ambitieuse que de lucre : elle dédaignait les applaudissements, du moment que ceux-ci étaient inutiles.

« Aussi ne fit-elle aucune difficulté pour abandonner le théâtre, lorsque lord Aston, grand seigneur et millionnaire, lui demanda de l'épouser.

« Deux ans lui suffirent à ruiner le malheureux avec qui elle divorça après un procès retentissant. Chose étrange : les juges britanniques, si sévères d'ordinaire avec les femmes du genre de la belle Rosine, prononcèrent le divorce en sa faveur... Cette créature est douée d'une puissance de séduction démoniaque. Oh ! c'est une dangereuse sirène... »

Le D<sup>r</sup> Lherbier était atterré. Moi je sentais mes lèvres trembler d'horreur et de dégoût, et, en même temps, il me venait une sorte de satisfaction de savoir enfin démasquée cette malfaisante femme.

Le journaliste reprit d'un ton léger :

— Depuis que lady Aston est redevenue M<sup>me</sup> Spielbergh, on compte à son actif la ruine de deux ou trois fils de familles, dont un industriel fort connu, qui s'est tué l'an dernier à Deauville...

Depuis, la belle Rosine avait cessé la série de ses exploits et on n'entendait plus parler d'elle...

Il conclut :

— Du diable si je m'attendais à la rencontrer en ce coin perdu...

Je n'en entendis pas davantage... Ne savais-je pas tout ce que je devais savoir?

Prétextant un renseignement à demander à Suzanne, je hâtai le pas pour rejoindre les jeunes gens, laissant le docteur et son ami épiloguer sur la fausseté féminine qui porte visage d'ange et âme de démon...

Tout ce que je venais d'apprendre tourbillonnait dans ma tête en même temps que me poursuivaient les traits énigmatiques de Rosine Spielbergh...

« Une dangereuse sirène », avait dit le journaliste... Et un homme s'était tué pour elle !...

Ah ! je ne comprenais que trop la raison de son installation à *Roc-Cabrier* ainsi que son manège des jours précédents...

Parbleu ! la personnalité de mon neveu, rencontré inopinément au hasard d'une promenade en montagne, en un endroit où elle ne croyait trouver que des bergers, l'avait intriguée...

Elle s'était renseignée habilement auprès des gens du village... où le retour de Robert a fait naître force conjectures...

Pour ces bonnes gens, ce neveu d'Amérique — le fils de cet aventureux Bernard parti conquérir la fortune au Nouveau Monde — ne peut être revenu que couçu d'or...

Brigitte m'a confié qu'on ne l'appelait plus que « M. Robert, le millionnaire », depuis que, en don de joyeuse arrivée, il a offert un vitrail à l'église de Saint-Bénédict.

Pour nos montagnards, peu habitués à voir survenir du nouveau dans le train-train de leur quotidienne existence, Robert est une gloire locale dont ils sont fiers... Quoi d'étonnant à ce que, par puérile vanité de clocher, ils aient

gonflé encore les soi-disant millions de ce rejeton illustre des Roc-Cabrier?

La « sirène » a vu en lui une proie facile et ses desseins ont été favorisés par l'aveuglement d'Emerance qu'elle a trompée par une fausse apparence de respectabilité et de distinction...

Certes, elle ne s'est point jetée à la tête de Robert, il faut le reconnaître. Elle sait par quelles habiles roueries on éveille la curiosité, puis le cœur naïf des jeunes hommes. La belle victoire que celle remportée sur une âme neuve et confiante, si peu familiarisée avec ces artifices féminins!...

Aussi, avec quel plaisir j'allais la démasquer, la dangereuse comédienne!... avec quelle joie j'allais lui arracher sa victime avant qu'elle ait pu lui faire de mal...

Du plus loin que j'ai aperçu Robert et Suzanne, je me suis mise à courir pour les rejoindre plus vite... Les mots, comme heureux d'être libres et de sortir enfin, se pressaient déjà sur mes lèvres...

Et soudain, au moment où je m'asseyais, essoufflée, sur le banc de pierre de la place où était installé le jeune couple, une force inconnue me cloua les lèvres...

Que dire à Robert?... Comment lui expliquer que je l'avais surpris, certain soir, avec cette femme dans le jardin nocturne?

Je sentis le rouge brûler mes joues et il me parut que je ne pourrais jamais aborder ce sujet-là avec ce grand jeune homme qui était mon neveu...

Tous deux me regardaient avec étonnement.

— Qu'avez-vous donc, tante Micheline? s'enquit Robert. Vous avez l'air tout émue...

Par contenance, je battais ma poitrine de ma main éployée, comme pour régulariser ma respiration haletante.

Je murmurai :

— J'ai eu peur dans le chemin... alors j'ai couru...

Honteuse de mon mensonge, je me sentis devenir écarlate...

— Mais où est papa? et M. Fournès? demanda Suzanne, sans s'apercevoir de mon trouble.

D'un geste vague, j'indiquai la route :

— Ils se sont attardés à causer...

Un silence s'établit...

Depuis que, mécontente de lui, je fuyais Robert et lui manifestais ainsi ma réprobation de sa nouvelle conduite, nous évitions de nous trouver ensemble... d'un commun accord. Il n'y avait plus, entre nous, cette confiance joyeuse qui avait fait nos rapports si doux, au début de son séjour à *Roc-Cabrier*.

De même avec Suzanne... Robert avait changé. Il n'était plus le franc camarade d'autrefois...

L'arrivée de la patache, tintinnabulante de grelots, mit fin à notre embarras réciproque.

Mais tandis que le jeune homme entraînait Suzanne à l'assaut d'une place, je le regardai partir, attendrie, et je murmurai avec allègement, comme si je venais de l'arracher, sans qu'il le sût, à un grand danger :

— Mon petit Robert!...

Hélas ! je n'étais pas au bout de mes peines... Cette M<sup>me</sup> Spielbergh est une pieuvre dont on

ne se débarrasse pas aussi facilement qu'on pourrait le croire.

Je comptais trouver dans Emerance une alliée certaine, du moment que je possédais des précisions sur le personnage de notre locataire.

Aussi, hier matin, ai-je frappé à la porte de sa chambre, sans hésitation.

Pour la première fois, mon aînée ne m'intimidait pas trop. Elle me reçut froidement, ainsi qu'à son ordinaire... et je dus attendre, debout, qu'elle en eût terminé avec les comptes qu'elle établissait sur son gros registre brun...

Après quoi, elle leva vers moi ses yeux pâles :

— Que voulez-vous, Micheline?

— Ma sœur Emerance, je voudrais vous parler.

Sans un mot, elle me désigna un siège, près de sa table.

— Je vous écoute, dit-elle, en croisant ses mains maigres sur sa pèlerine noire.

Le cœur étreint par l'émotion, — la chambre d'Emerance est un lieu redoutable qui sent le phénol et le papier d'Arménie, et où je ne pénètre jamais sans une secrète angoisse — je débitai tout d'un trait les révélations que m'avait apportées la conversation entre le journaliste et le docteur.

Mot pour mot, je rapportai les propos du Parisien, sans oublier l'histoire tragique du suicide et le divorce de lady Aston.

Puis, je me tus, attendant le verdict.

Emerance m'avait écoutée, les paupières baissées, avec son impassibilité coutumière.

Lorsque j'eus fini, elle émit, la voix tranquille :

— Évidemment... il est fâcheux que nous

n'ayons pas su cela plus tôt... avant d'accueillir cette personne.

D'un geste machinal, elle renouait les rubans de sa pèlerine...

Je demandai, anxieuse :

— Alors... ma sœur... qu'allez-vous faire?

Elle leva les yeux vers le crucifix de bois noir et, se signant :

— Nous prions, pour demander à Dieu le retour au bien de cette âme pervertie.

Une seconde interloquée par le résultat inattendu de ma démarche, je m'impatentai :

— Mais, en attendant?

— En attendant, nous tiendrons cette femme à l'écart et nous éviterons autant qu'il nous sera possible de passer devant le pavillon.

Je m'exclamai :

— Voyons... ma sœur Émerance, vous n'y pensez pas ! Et Robert ?

Elle se retourna vivement :

— Qu'est-ce que Robert a donc à voir là dedans ?

Je fus sur le point de lui conter la scène dont j'avais été témoin, de ma fenêtre... mais une obscure contrainte, en même temps que le dégoût d'une telle délation, me ferma la bouche.

Très agitée, j'expliquai :

— M. Fourrés a représenté cette... personne comme une femme dangereuse. Ma conviction est qu'elle n'a pu être attirée ici que par Robert qu'elle suppose certainement plus riche qu'il n'est... Robert est très jeune, sans défense contre les menées de cette redoutable sirène... Notre devoir est de le préserver de la tentation possible.

Un sourire ironique allongea les lèvres minces de ma sœur :

— Peste ! fit-elle, notre neveu a en vous un bon chien de garde...

« Mais je présume, continua-t-elle, sans paraître s'apercevoir que sa réflexion m'avait fait monter le rouge au visage, qu'il saurait se défendre tout seul. Et puis, M<sup>me</sup> Spielbergh n'est ici que pour quelques semaines... deux mois au plus... »

— Comment ! éclatai-je, vous supporteriez que cette femme reste à *Roc-Cabrier* encore deux mois !...

— Le moyen de l'en empêcher ? Elle a un engagement de location en bonne et due forme.

Je m'insurgeai :

— Allons donc ! Il doit bien y avoir un moyen de se débarrasser d'une locataire d'occasion à ce point indésirable... quitte à lui verser une indemnité...

« Enfin, ma sœur, vous ne pouvez pourtant pas admettre que cette femme souille davantage notre maison par sa présence !... »

Pour la première fois, une flamme s'alluma aux prunelles d'Émerance. Elle me toisa, méprisante, et prononça soudain, sur un ton de haine contenue que je n'oublierai jamais :

— N'a-t-elle donc pas été souillée, cette demeure, par une présence autrement profanatrice ?

Au son de cette voix vibrante, qui m'écrasait de paroles plus insultantes qu'un soufflet, je me dressai, épouvantée.

Je criai, les yeux agrandis :

— Émerance !

Mais elle ne voulut pas voir la détresse qui me poignait. Toujours hostile, elle s'approcha de moi et, visage contre visage, elle gronda :

— Vous êtes la seule, ici, qui n'ayez pas le droit de juger !

Ah ! je ne comprenais que trop !... Encore ce passé dont je suis irresponsable qu'on me rejetait à la face comme un opprobre... Les vieilles rancunes n'étaient donc pas éteintes ! et l'image de ma mère resterait donc toujours vivante, au cœur vindicatif d'Émerance, comme un souvenir abhorré...

Elle osait comparer ma mère à cette misérable femme, semeuse de ruines et de mort !

Dans mon âme ulcérée s'éleva une obscure révolte.

J'avais envie de lui dire, laissant crever toute l'amertume qui me gonflait :

— Ne l'ai-je pas assez expié, ce crime d'être la fille de celle qu'un Roc-Cabrier a aimée au mépris des convenances et des conventions du monde?... Ne l'ai-je pas payé de toute mon enfance triste, de ma jeunesse étiolée, du renoncement à tout ce qui fait la douceur de vivre : l'amour et le bonheur?... Ne l'ai-je pas surpayé en me soumettant sans réserve à ta volonté d'ainée qui m'a ordonné d'oublier jusqu'au nom de cette morte, dont je ne peux pas contempler l'image sans me cacher, comme si j'accomplissais une mauvaise action...

Oui, j'aurais voulu prononcer cela, toutes ces phrases douloureuses qui venaient en foule à mes lèvres tremblantes ; mais, devant l'attitude hostile et figée d'Émerance, je compris l'inanité de cette tentative.

Mon regard éperdu alla au crucifix et je dis mentalement, de toute mon âme :

— Mon Dieu !... c'est pourtant cette même Émerance qui ose vous prier ! N'avez-vous pas enseigné, cependant, que les premières des ver-

tus chrétiennes étaient le pardon et la charité?

Aux yeux de ma sœur, la flamme s'était éteinte.

Elle déclara, changeant de ton :

— Au surplus, notre devoir est d'accueillir avec circonspection les propos malveillants. Le monde est méchant... les potins calomnieux circulent vite... Rien ne nous prouve que ce Monsieur ait été réellement renseigné sur la personne qu'il incrimine... Jusqu'à nouvel ordre, nous n'avons pas le droit d'ajouter foi à ses paroles...

Le pire est que je la crois sincère. Elle a subi comme d'autres le charme néfaste de « la sirène »...

Rosine Spielbergh est très forte, décidément !...

Ce soir, Robert est encore à rôder à travers la montagne... Je me sens plus découragée que jamais...

## X

L'été a tapissé les pentes d'une herbe drue dont le vert sombre s'égaye de milliers de corolles... Il s'attarde, alourdi, au creux des montagnes violettes d'où tous les parfums exaspérés montent, le soir, vers un ciel frémissant d'étoiles...

Hélas ! brève est cette saison magnifique comme toute joie humaine... et déjà, les journées écourtées m'empêchent de jouir complè-

tement de la beauté finissante des choses.

J'épilogue ainsi, penchée sur ma dentelle que j'allonge, maille par maille, d'un crochet agile, qui va trop lentement à mon gré.

Le peloton de fil se dévide insensiblement sur mes genoux... et je le compare avec mélancolie à ma vie monotone, qui se déroule ainsi, sans heurts, au long des heures grises toutes semblables à elles-mêmes... toutes semblables à moi...

— Bonjour, Micheline !

C'est à peine si le pas léger de Suzanne a fait crier le gravier, dans le jardin plus calme qu'un jardin de couvent.

Je ne lève point la tête.

— Quoi de neuf, Suzanne ?

« Quoi de neuf »... ô phrase absurde et sottise !... Que peut-il arriver de nouveau dans ce *Roc-Cabrier* désolé, maintenant que s'en est allée toute sa joie d'un jour...

Elle s'est assise près de moi, sans que j'interrompe mon travail. Je vois son pied menu rythmer impatiemment sur les cailloux une marche imaginaire.

Suzanne s'ennuie...

Je m'enquiers :

— Quand votre père arrive-t-il, Suzanne ?

— Il a écrit.

Le ton singulier de ma petite amie m'oblige à la regarder. Je remarque sur son petit visage fermé une gravité inaccoutumée.

— Il a écrit?... Alors, il ne va pas rentrer immédiatement ainsi qu'il le pensait?...

Le docteur, parti, il y a trois jours, à Paris, assister aux obsèques d'un de ses parents, était attendu demain.

— Non, dit Suzanne, les yeux ailleurs.

Qu'a-t-elle?... On dirait que des mots qu'elle brûle de prononcer hésitent à sortir...

Je lui ai pris brusquement le bras :

— Suzanne, que me cachez-vous?

Elle prie :

— Ne vous alarmez pas, Micheline!

Mon cœur s'est mis à battre tumultueusement :

— Qu'y a-t-il?...

Le son angoissé de ma voix m'étonne moi-même.

— Papa a vu Robert, fait-elle lentement..., et... il est malade.

— Malade... Robert?

Pour la première fois, depuis deux mois, le nom de l'ingrat a tremblé sur mes lèvres déshabituées...

Je prononce dans un souffle :

— C'est grave?

— Papa dit que non... un accident d'auto peu dangereux en soi, mais qui a provoqué un ébranlement nerveux. Je suppose que le changement de climat et de vie y est pour quelque chose.

Je répète avec amertume :

— Son changement de vie!...

Suzanne appuie sa main sur mon poignet :

— Papa juge que la présence de l'une d'entre vous est nécessaire auprès de lui...

J'ai sursauté :

— Vous n'y pensez pas?... et l'autre, alors?

Suzanne dit très bas :

— Elle ne peut plus lui faire de mal... elle est partie...

— Partie!

Ma voix a sonné comme un clairon victorieux.

— Oui... très loin... en croisière... sur le yacht d'un armateur hollandais qu'elle doit épouser, dit-on.

Un grand soupir soulève ma poitrine. Il me semble que le poids qui m'oppressait depuis si longtemps vient brusquement de disparaître.

Mais puis-je oublier la vilaine défection de Robert?... son départ silencieux et lâche, au petit matin, dans la quiétude de la maison endormie?...

Je sens que la pensée de Suzanne côtoie la mienne... Muettes toutes deux, nous évoquons les mêmes scènes... d'abord, la fuite — peut-on lui donner un autre nom? — de M<sup>me</sup> Spielbergh, au surlendemain de la visite de ce journaliste parisien qui m'avait bouleversée par ses révélations...

Certes, quand je suppliais Emerance de nous débarrasser de notre indésirable locataire, je ne me doutais pas qu'à la même heure, cette dernière, laissant une vague lettre d'excuses à sa femme de chambre, avec mission de la remettre à *Roc-Cabrier* et d'emporter ses malles et ses meubles, voguait vers la capitale.

Se sachant démasquée — je suppose qu'elle avait reconnu le commensal du docteur —, l'hypocrite avait voulu éviter les complications... Au surplus, ce départ inopiné servait ses desseins... elle connaît à fond son métier d'enjôleuse !...

Et une semaine après, alors que nous nous réjouissions de voir le calme enfin revenu, avec la disparition de la malfaisante femme, c'était le coup de massue, inattendu, brutal : Robert avait quitté *Roc-Cabrier*.

La seule informée de ce départ fut Emerance. De ma chambre, j'entendis les éclats de l'âpre

discussion qui eut lieu, après dîner, entre elle et son neveu...

J'étais loin de m'imaginer quelle en était la cause, mais, ce dernier ayant omis volontairement de me donner le pourquoi de sa visite tardive chez notre aînée, je me gardai d'intervenir...

Cependant, le lendemain, quand je me trouvais en face d'Émerance, au petit déjeuner du matin, je ne pus déguiser ma curiosité :

— Vous sembliez bien irritée contre Robert, hier soir, ma sœur, remarquai-je.

Pour la première fois, Émerance se départit de son impassibilité :

— Ne prononcez plus devant moi le nom de cet ingrat ! cria-t-elle, suffoquée de colère. Il a quitté *Roc-Cabrier* ce matin et, moi vivante, n'y rentrera pas !...

— Il a quitté *Roc-Cabrier* !...

Je n'avais retenu que cela et, déjà, je bondissais vers l'escalier, ne pouvant croire ce que mes oreilles venaient d'entendre...

Je ne sais comment je suis entrée dans la chambre de Robert... Mes mains fébriles fourrageaient la serrure sans pouvoir arriver à ouvrir...

Et je murmurais tout haut, dans mon affolement :

— C'est impossible... il n'aurait pas fait ça... Il est là... derrière cette porte... Je vais le trouver...

Et soudain la vision de cette chambre vide, encombrée de malles fermées à la hâte, attristée de tiroirs en désordre et de placards ouverts... cette chambre où tout disait le départ !...

Je dus m'appuyer à la cheminée... les meubles tournaient autour de moi...

Machinalement, ma main alla au socle noir de la pendule sur lequel tranchait une tache blanche... Une lettre :

*Pour tante Micheline*

Mes doigts tremblants décachetèrent maladroitement l'enveloppe, hésitèrent un instant sur le feuillet...

Rien qu'à évoquer cette minute, je suis reprise par l'angoisse qui me posséda alors et mon cœur bat de la même allure affolée.

Tante Miche, pardonnez-moi de manquer à ma promesse. Je suis triste de la peine que je vais vous faire... Mais j'étouffe à *Roc-Cabrier*... et mon bonheur est ailleurs.

Oh ! la phrase, la terrible phrase dont les lettres me brûlaient les prunelles comme des caractères de feu !... Que de fois je me la répétais, pendant les journées mornes et les nuits interminables qui suivirent, pour aviver ma rancune contre l'ingrat qui avait déserté, sans un mot, sans un adieu...

Le souvenir de cette défection me fait remonter au cœur toute l'amertume ancienne...

Je me tourne vers Suzanne et je prononce durement :

— Il ne manque pas d'infirmières à Paris.. Que le docteur fasse le nécessaire.

— Oh ! Micheline, vous ne parlez pas avec votre cœur !...

Le ton de ma petite amie me fait tressaillir. Après tout, n'est-ce pas elle qui aurait le droit d'être sévère ? N'est-ce pas elle qui a le plus souffert dans ses secrets espoirs, et peut-être aussi dans son amour ingénu ?

Je soupire :

— Que décider, Suzanne?

Elle appuie câlinement sa tête brune sur mon épaule :

— Je crois que c'est *vous* qui devriez aller à Paris, Micheline...

Aller à Paris ! Cette petite est extraordinaire... Comme s'il s'agissait simplement de prendre le chemin jusqu'à Saint-Bénédict !

Pourtant, je me sens déjà ébranlée.

— Songez qu'il a besoin de vos soins ! appuie Suzanne, persuasive... O Micheline, voudriez-vous donc qu'il soit aux mains d'étrangères, indifférentes et négligentes ?

Ne nous a-t-il pas préféré une étrangère, il n'y a pas bien longtemps ?...

Et puis, ce voyage épouvante la recluse que je suis... Pourtant, déjà, je *sais* que je partirai : rien ne pourra empêcher que je réponde à cet appel, transmis par le docteur, et si je me cherche des raisons d'hésiter et de tergiverser, c'est pour ne point capituler trop vite devant mon orgueil.

— Alors, vous partirez ? s'enquiert Suzanne, insistante.

Je lève vers moi son menton volontaire et, plongeant mes yeux dans les siens :

— Vous l'aimez donc encore ?

Une lumière monte à ses prunelles tendres, et elle murmure, troublée :

— Je veux qu'il soit heureux...



Comment Émerance va-t-elle accueillir la nouvelle de l'accident arrivé à Robert et l'appel pressant du docteur ?...

Depuis le départ de notre neveu, le nom du ransfuge n'a plus franchi ses lèvres... et orsque, parfois, étourdimement, Mathilde lançait : « C'était avant le départ de Robert » ou « du temps que notre neveu était là... » le froncement de sourcils de son aînée la rappelait si bien au sentiment de la réalité qu'elle s'interrompait aussitôt, la main sur la bouche, comme un enfant pris en faute...

J'aborde Émerance d'un air grave qui cache mal mon trouble... Pourvu, mon Dieu, que ce soit moi qu'on envoie à Paris !

Dès les premiers mots, ma sœur m'arrête sèchement :

— Je vous ai dit une fois pour toutes, Micheline, que Robert était mort pour moi.

— Pourtant, ma sœur, le D<sup>r</sup> Lherbier...

— Le D<sup>r</sup> Lherbier a jugé bon d'oublier ses griefs, interrompt-elle, irritée... libre à lui... Quant à nous, Robert nous a trop gravement manqué pour que nous nous intéressions encore à ce mauvais sujet...

Je m'insurge :

— Il y a bien de votre faute, Émerance... Si vous n'aviez pas laissé pénétrer cette femme ici...

C'est la première fois que j'ose un blâme à l'adresse de mon aînée. Mon audace m'étonne moi-même.

Elle me regarde d'un air singulier... puis, sans relever ce que ma phrase a d'irrespectueux, elle hausse les épaules.

Cette étrange mansuétude m'incite à insister :

— Enfin, ma sœur, nous ne pouvons pas laisser notre neveu en des mains étrangères...

Elle rétorque :

— Des étrangers le soigneront aussi bien que

nous... et puisque son accident n'est pas mortel, je trouve ce voyage parfaitement inutile.

Et comme j'ouvre la bouche pour supplier, elle m'intime, soudain violente :

— Et puis, en voilà assez, n'est-ce pas ? Je sais fort bien ce que j'ai à faire. Veuillez ne pas discuter.

Pour montrer que l'entretien est terminé, elle me tourne le dos.

Une telle sécheresse de cœur me révolte, en même temps que me vient un obscur désir de secouer ce joug impitoyable que mon autoritaire aînée fit peser sur moi trop longtemps.

Je prononce résolument :

— C'est bien. J'irai donc seule à Paris.

Ma sœur se retourne comme si une guêpe l'avait piquée :

— Qu'avez-vous dit ?

Mon calme me surprend... C'est d'une voix parfaitement tranquille que je réponds :

— J'ai dit que je décidais de partir.

Elle me regarde, stupéfaite, puis exhale, suffoquée :

— Ah ! par exemple !... Je voudrais bien voir ça !

Je réponds, très nette :

— Vous le verrez pas plus tard que demain matin... Il y a un train qui quitte Tarbes à six heures... C'est celui que le docteur a pris. Je serai auprès du blessé demain soir, à dix heures.

Négligemment, je me dirige vers la porte.

Ma sœur l'a atteinte avant moi... Je ne reconnais plus son visage blême où les yeux papillotent, sous l'impression de la colère et de la stupeur.

Elle gronde :

— Je vous défends... je vous défends, vous entendez, d'aller là-bas!...

Quelle force nouvelle est en moi pour que le son rauque de sa voix ne me fasse même pas tressaillir?... et pour que la mienne ne tremble pas tandis que je prononce, sans baisser les paupières :

— Vous n'avez pas le droit de me défendre... je suis libre.

Elle répète, les dents serrées :

— Vous êtes libre!... Vous êtes libre!

— Oui, Émerance... Voyez-vous, j'ai toujours supporté sans protester votre autorité despotique... je me suis inclinée devant vos décisions... j'ai accepté de vivre ici dans votre ombre, comme une réplique de vous-même...

« Aujourd'hui, je *dois* vous désobéir : c'est mon devoir. »

J'attends les foudres prêtes à tomber, mais elle a réussi à maîtriser sa colère. Seulement, elle appuie sur moi des yeux ironiques, qui me troublent obscurément.

Elle ricane :

— Votre devoir!...

Je la regarde, interdite :

— N'est-ce pas mon devoir d'aller soigner mon neveu... et de l'arracher à l'atmosphère pernicieuse où il s'est laissé entraîner... pour... pour le ramener à Suzanne?

Le nom de ma petite amie est brusquement monté à mes lèvres et j'en ai comme un soulagement. Il me semble que je viens de l'appeler au secours contre un danger vague que je pressens... qu'il est un bouclier jeté entre la colère de ma sœur et le sourd malaise qui m'opprime depuis quelques secondes.

La bouche mauvaise, Émerance me consi-

dère, avec, toujours, cette ironie dans ses prunelles dures.

Et soudain, haussant les épaules :

— Ah ! sottise qui parle de droit et de devoir, qui cherche à secouer l'autorité de ses aînées quand elle ne sait ou ne *veut* pas voir clair en elle-même et démêler les sentiments qui la font agir !...

— Que voulez-vous dire ?

— Que votre sollicitude pour Suzanne est un mensonge !

— Émerance !

— ... Et que vous béniriez cet accident, si vous étiez sincère...

Ah ça ! qu'est-ce qui lui prend et que signifient ces étranges paroles ?

Je murmure :

— Je ne vous comprends pas...

— Parce que vous avez peur de comprendre... parce que, depuis des mois, vous fermez volontairement les yeux sur votre folie et que vous vous refusez à faire franchement votre examen de conscience...

Énervée, j'éclate :

— A la fin, ma sœur, que signifient ces insinuations?... Qu'ai-je donc à me reprocher... ? Pourquoi serais-je répréhensible d'aller trouver Robert qui a besoin de moi?...

— Parce que tu l'aimes !

— Ce n'est pas vrai !

Le cri est sorti du fond de mon honnêteté bouleversée... Cette fois, c'en est trop... Émerance passe les limites...

M'accuser de... de cette chose absurde !... c'est trop bête ou trop méchant...

Je vois dans son sourire sa satisfaction de m'avoir enfin touchée... et je me révolte... Je

ne veux pas lui donner le spectacle de mon émoi... ridicule, puisque cette histoire ne tient pas debout.

Je ne la suivrai pas sur le terrain où elle veut m'entraîner.

Je m'efforce donc à prendre mon ton le plus calme, pour rétorquer :

— Au fait, pourquoi m'en cacherais-je ? C'est vrai... j'aime Robert... Je lui ai pardonné sa fugue. N'est-ce pas à nous, ses tantes, ses seules parentes, de lui être indulgentes?...

Emerance garde toujours son sourire qui ne désarme pas...

Brusquement, elle me prend aux épaules :

— Ce n'est pas ainsi que vous l'aimez, articule-t-elle, visage contre visage... Vous ne l'aimez pas d'une simple affection de tante, mais bien comme une femme... une femme amoureuse, folle que vous êtes !

Je me suis dégagee violemment :

— C'est vous qui êtes folle, je crois, Emerance !...

Ma voix tremble d'indignation et de courroux. Mais je ne peux arrêter les étranges paroles que ma sœur me jette à la face, comme des poignards cherchant l'endroit vulnérable :

— Me croyez-vous donc aveugle ? Ne me suis-je pas aperçue du changement survenu chez vous, depuis l'arrivée de Robert?... et pensez-vous que je ne lise pas en vous même ?

« Mais votre amour est visible pour tous ! Il éclate partout, dans vos yeux, dans votre humeur, dans vos rires intempestifs du printemps dernier, auxquels ont succédé vos silences attristés et votre abattement de ces deux mois !...

« Votre antipathie instinctive contre M<sup>me</sup> Spielbergh?... Jalousie !... Votre docilité à ne plus

parler de Robert ainsi que je l'avais ordonné, quand ce galopin a fui la maison, au mépris de ma défense? rancœur de femme délaissée... Votre caractère taciturne depuis son départ? chagrin d'amour... Ah! ah! Micheline amoureuse, vraiment il y a de quoi rire!... »

— Emerance! vous devenez odieuse à la fin!...

Des larmes ont mouillé ma voix... Je suis à la fois courroucée et blessée... Il y a dans le ton d'Emerance, tandis qu'elle prononce ces affirmations offensantes, une sourde rancune qui se fait jour... oui, vraiment une espèce de haine...

Et j'en demeure atterrée.

On dirait qu'elle veut percer, d'un bistouri cruel, un abcès qu'elle cherche à atteindre... là... quelque part, dans la pénombre de ma conscience obscure... Mais son bistouri est une arme empoisonnée...

Ah! la terrible sœur!... comme elle essaie de jeter en moi le désarroi... comme elle s'applique à me troubler, à me faire douter de moi-même pour me punir de je ne sais quelle faute que j'ignore... et surtout pour m'empêcher de partir...

Je m'indigne, véhémentement :

— C'est mal, ce que vous faites là, Emerance... Ne vous suffit-il pas d'avoir étouffé ma jeunesse, de m'avoir comprimée, annihilée sous votre volonté impitoyable?... d'avoir fermé cruellement, devant mes vingt ans prêts à fleurir, toutes les fenêtres ouvertes sur l'horizon bleu du bonheur?... Et vous voudriez maintenant m'enlever ma paix intérieure...?

Elle éclate :

— Et moi? Croyez-vous que je l'ai goûté, le

bonheur, moi que l'intrusion d'une étrangère a chassée de ma maison et du cœur paternel? Vous parlez de votre jeunesse... Où donc s'est écoulée la mienne et celle de mes sœurs? À l'ombre des murs du couvent... Et pourtant, je n'avais plus l'âge où, à moins d'y être attiré par la vocation religieuse, on s'enferme au couvent...

« Croyez-vous qu'elle n'a jamais frémi, ma jeunesse prisonnière, au cours de ces dix années qui l'ont tuée, effritée, miette à miette?... Lorsque j'ai quitté *Roc-Cabrier*, par la faute de *votre* mère, j'étais une jeune fille pleine d'espairs... Quand j'y suis rentrée, dix ans plus tard, j'avais les tempes déjà grises... et le cœur vide à jamais... »

Elle a prononcé ces mots avec une amertume à peine déguisée...

Je riposte :

— Vous vous êtes bien vengée...

Elle ne répond pas... Il semble que sa colère brusquement s'en soit allée... et, chose étrange, je sens fondre, moi aussi, mon courroux...

C'est la première fois que je vois à nu le cœur de ma sœur Émerance...

Sans doute est-elle honteuse de s'être laissée deviner... et peut-être est-elle sensible au reproche que j'ai formulé comme malgré moi... car elle a baissé la tête.

Ainsi, elle aussi a passé par toutes ces phases de détresse et de découragement qui, depuis quelque temps, m'ont endolori l'âme... Elle n'a pas toujours été la vieille fille rigide, au cœur sec, fermée aux émotions et aux tendresses... puisqu'elle peut évoquer, ainsi qu'elle le fait sans doute, à cette minute, les soirs d'été où, derrière un mur de couvent, elle écoutait pal-

pter, comme des oiseaux prisonniers, les derniers battements d'aile de ses rêves?...

Un petit silence règne maintenant entre nous... Je ne sais si c'est à ce contact furtif, établi entre nos âmes, pour la première fois, mais il me paraît que toute hostilité s'est évanouie.

Et j'entends soudain sa voix changée proférer lentement :

— Il est possible que je sois coupable envers vous, Micheline... Ma... sévérité vis-à-vis de vous contenait peut-être une part de rancune inavouée dont je ne me rendais pas bien compte... et que vous ne méritiez pas, puisque vous n'étiez pas responsable...

« Alors, aujourd'hui... je veux vous protéger contre vous-même... contre les errements de votre cœur qui ne vous apporteront que tourments... »

Je proteste :

— Mais enfin... Émerance... c'est fou!... Moi, amoureuse de Robert, de cet enfant que j'ai toujours considéré comme mon neveu ! Et à mon âge encore !... Qui a pu vous mettre pareille idée en tête?...

— Il n'est pas votre neveu... et vous avez à peine quatre ans de plus que lui.

C'est vrai !... Quatre ans... Est-il possible que je sois de si peu son aînée?...

Je ris nerveusement :

— Quatre ans... et on dirait qu'il y a entre nous un demi-siècle !... Regardez donc mon costume, Émerance !... mon allure...

Elle secoue la tête :

— Le cœur n'a pas d'uniforme, lui...

Ah ! mais c'est absurde, à la fin... Elle finirait par m'impressionner...

Très émue, — jamais encore ma sœur ne m'a parlé avec cette douceur — je murmure :

— Ne craignez rien, Emerance... vous vous êtes trompée sur la nature de mes sentiments. Je... mon unique désir est de ramener Robert à Suzanne et rien ne pourrait me rendre plus heureuse que d'y parvenir... Et je réussirai, je vous le jure !

J'ai mis une sorte de solennité dans mon accent, comme si je voulais, par ce serment, m'imposer une ligne de conduite...

Ah ça ! mais cela n'a-t-il donc pas toujours été mon intention secrète?... Les sottes suppositions de mon aînée m'ont décidément mis la tête à l'envers...

Son acquiescement met le comble à mon désarroi :

— Partez donc... puisque tel est votre désir...

Maintenant ce départ me fait presque peur...

Mon Dieu, protégez-moi contre moi-même et gardez-moi des rêves insensés !...

## XI

Huit jours !... il y a huit jours que je suis ici... huit jours que j'ai débarqué, petite ombre noire perdue sous les plis de la mante à capuchon, dans la gare tumultueuse...

De la ville frémissante qui m'a jeté au passage, négligemment, toutes ses splendeurs accumulées sous un ruissellement de lumières, je n'ai gardé qu'une vision vague... je ne sais

plus rien, depuis, que le grondement sourd de bête formidable qui vient mourir sous mes fenêtres... tous les soirs...

Car, du jour où je suis arrivée, ma vie tout entière s'est penchée sur une tête bandée, enfoncée au creux des oreillers moins blafards que les joues pâles qu'on aperçoit entre les linges... et elle a tenu, de l'aube au soir, entre les quatre murs de cette chambre étroite où Robert revient si lentement à l'existence...

Le D<sup>r</sup> Lherbier, pour ne pas effrayer Suzanne et nous-mêmes, s'était tu sur la gravité de l'accident arrivé à Robert.

La vérité est qu'il a frôlé la mort de très près. Le docteur et moi, aidés par les deux infirmières qui se relayaient, nous ne l'avons guère quitté, et c'est grâce aux soins éclairés de mon vieil ami que nous avons pu triompher du mal.

Je n'oublierai jamais avec quel dévouement et quelle sollicitude il s'est penché, inlassablement, sur notre blessé... son fils de demain.

Enfin, ce matin, après la visite du médecin traitant, avec qui il a eu une longue conférence, il m'a entraînée dans le grand atelier de peintre qui fait partie de l'appartement de Robert.

Là, il m'a dit en se frottant les mains :

— Je crois que je puis décider mon retour, mademoiselle Micheline. Mon confrère juge que tout danger de complication est maintenant écarté...

« Je n'en suis pas fâché... car, entre nous, leur Paris... eh bien, ça ne vaut pas Saint-Bénédict... »

Pauvre cher docteur ! Il a été bien trop occupé par son malade pour avoir vu quelque chose de cet attirant et redoutable Paris !

J'approuve :

— Et puis... il y a Suzanne qui vous « espère »... Elle doit avoir hâte de vous voir revenir... d'autant que vous lui apporterez des nouvelles fraîches de son grand ami...

Un nuage a passé sur le front du docteur.

— Justement, mademoiselle Micheline, murmure-t-il, je voulais vous parler à ce propos.

« Voyez-vous, c'est une bénédiction du Ciel que vous soyez venue, vous et non pas une autre de ces demoiselles, parce qu'il y a des choses que vous comprendrez mieux. »

Je le regarde avec un peu d'inquiétude. Que signifie ce préambule?...

— Je suppose que vous n'en voulez plus à Robert? ai-je vivement demandé.

— Êt de quoi... lui en vouloir?

— Eh bien... de... de sa fugue...

Le docteur hausse les épaules :

— Erreur de jeunesse... Cela s'est bien terminé... heureusement ! La Danoise s'était trompée dans ses calculs... Quand elle a vu que la fortune du gamin n'était pas aussi considérable qu'elle l'avait cru, elle a tourné ses visées ailleurs...

« Encore une chance que le Hollandais yachtman se soit trouvé là à point !... sans quoi, je présume qu'elle n'aurait pas lâché votre neveu avant d'avoir croqué ses derniers dollars... Et il paraît que la « Dame Blanche » a des quenottes solides !... »

Il ajoute mélancoliquement :

— Qui aurait cru cela d'elle, mademoiselle Micheline !... Vous rappelez-vous cette voix pure et pathétique qu'elle avait pour chanter la *Prière de la Tosca*?...

Je sens que le docteur, en dépit de tout ce

qu'il sait de cette mauvaise femme, est encore sous son charme pernicieux... Quoi d'étonnant à ce que Robert, ce pauvre jeune et naïf Robert, ait été ensorcelé?...

Je m'enquiers, un peu anxieuse, car c'est la première fois que nous abordons ce sujet :

— Pensez-vous qu'il ait beaucoup souffert lorsqu'il s'est aperçu qu'il s'était trompé?

— Lui?... Pfft... Robert n'est ni un sentimental, ni un exalté... et son cœur est trop neuf pour garder de coupables indulgences...

« Cette femme l'avait attiré comme le miroir une alouette légère... mais dès qu'il a eu percé à jour ses intentions et sa mentalité, l'indignation, chez lui, a dû cicatriser immédiatement la blessure... »

« La preuve en est, qu'il s'est tout de suite mis au travail afin d'écarter de son esprit jusqu'au souvenir de la fugitive... Et vous voyez qu'il y était parvenu. Depuis que je le soigne, pas une fois nous ne l'avons entendu prononcer le nom de Rosine Spielbergh... et vous savez, dans le délire... le fond secret de l'âme remonte toujours aux lèvres... »

A ces paroles, je me sens brusquement rougir. J'évoque la scène qui, l'autre soir, m'a si profondément remuée...

C'était vers onze heures... L'infirmière se reposait à côté de moi, dans la chambre contiguë à celle du blessé. Je ne dormais pas.

Soudain, un appel m'a mise debout. Je savais que la potion que Robert doit prendre est toujours placée sur la table de chevet. J'ai bondi hors de mon lit, passé un peignoir à la hâte et couru jusqu'à la chambre.

La veilleuse l'éclairait à peine d'une vague lueur de chapelle.

Ayant préparé la potion, je m'approchai pour faire boire le malade. Il absorba le contenu du verre, mais tandis que je revenais vers lui pour arranger ses oreillers et m'assurer qu'il se rendormait paisiblement, je vis qu'il me regardait, les yeux grands ouverts, avec une expression extraordinaire.

Pensant qu'il avait repris conscience et me reconnaissait, je lui souris et murmurai :

— Tu vas mieux, mon petit Robert ?

Il ne détachait pas ses prunelles de mon visage et il y avait dans ses yeux une telle expression de ravissement que je me sentis troublée.

Quand je fus toute proche de lui, il étendit la main et effleura, de ses doigts amaigris, les tresses flottantes que, dans la précipitation du lever, j'avais oublié d'enfermer sous le foulard...

— Vous, murmura-t-il d'une voix de songe, c'est vous !...

— Mais oui, Robert... c'est moi .. tante Miche !

Il ne parut pas m'entendre. Ses mains caressaient mes cheveux doucement, comme craintivement, et il chuchotait, les prunelles éclairées d'une joie étonnée :

— C'est vous ! ma Dame aux cheveux de lumière !... Si vous saviez !... j'ai tant pensé à vous depuis que je vous ai quittée !...

Un peu effrayée, je pensai :

— Il délire...

Il soupira :

— Ah ! j'ai eu tort de m'en aller... Là-bas, vous veilliez si tendrement sur mon sommeil...

J'essayai de remettre ses mains sous les draps, mais il protesta, suppliant :

— Non... ne partez pas encore... et laissez-

moi regarder vos cheveux... Ils sont beaux... on les dirait faits de rayons... Ah ! que votre visage est doux... et vos yeux clairs... Ils ne mentent point, vos yeux !...

Ses traits s'étaient contractés : une autre pensée l'agitait.

— Parce que... vous savez, reprit-il en se soulevant brusquement sur ses oreillers, ils mentaient, les autres... ceux qui promettaient la joie... le bonheur... et la fidélité... Ils mentaient !... Mais c'est le souvenir des vôtres qui m'a consolé...

— Voyons, Robert, mon petit... ne t'agite pas... Tu as la fièvre...

Il secoua la tête :

— Ah ! pourquoi n'êtes-vous pas descendue plus tôt de votre cadre?...

Je compris tout à coup... Le portrait !... c'était le portrait de la chambre verte qui causait ainsi son délire... et dans l'ombre, avec ma chevelure défaits, je venais d'évoquer pour lui l'image familière.

Je me sentais bouleversée.

J'appuyai ma main sur son front brûlant :

— Là, soyez sage... dormez...

Mais il me retint par cette main et la porta à ses lèvres :

— Ah ! ma Dame aux beaux cheveux ! soupira-t-il, en fermant ses paupières lasses.

D'où me vint l'émoi qui, à cette seconde, me fit défaillir... ? Je restai ainsi près d'une heure, n'osant retirer ma main de la sienne, veillant sur son sommeil. Dans la chambre obscure, la pendule, gravement, émiettait le silence, de son grignotement monotone...

Enfin, j'allai me jeter, sanglotante, sur mon lit.

Elle m'apparaissait donc, l'éclatante, l'effarante vérité contre quoi je me débattais depuis des semaines !... Èmerance avait raison... J'aimais Robert, moi, Micheline !... avec mes trente ans, mes robes longues et mes traits fanés... j'aimais Robert qui jamais ne m'aimerait qu'en rêve, comme ce soir, ou dans un portrait qui était celui, triomphant, de ma mère en sa jeunesse en fleur... Robert promis à Suzanne et que je m'étais juré de lui ramener et que je lui ramènerais coûte que coûte !

Mon Dieu, voulez-vous donc me punir de m'être révoltée parfois contre mon sort... ou bien voulez-vous me faire sentir combien peut être terrible et douloureux cet enfant cruel aux ailes d'or qu'on appelle l'Amour?...

Épargnez-moi ses blessures... épargnez-moi les orages du cœur que, dans ma folle conscience, je regrettais n'avoir pas sub's... Redonnez-moi la paix de l'âme !...

Depuis lors, je ne quitte plus le foulard noir qui emprisonne mes cheveux... et lorsque, d'aventure, je sors, pour me rendre à la messe matinale de l'église voisine, j'ai soin de les cacher si bien sous mon chapeau qu'on n'en devine même pas le reflet.

— ... Alors, mademoiselle Micheline, vous rêvez à nos montagnes?

Je surgis de mon rêve, confuse, et je m'excuse vivement :

— Oh ! docteur, pardonnez-moi... Que voulez-vous donc me confier tout à l'heure?

— Eh bien, voilà... j'ai beaucoup réfléchi depuis que je suis ici... et même avant... Tout ce qui est arrivé, c'est un peu de ma faute...

— De votre faute? Et pourquoi?

— Oui... Il y a une chose dont je me suis

rendu compte : c'est que Robert n'aime pas Suzanne...

Mon cœur s'est mis à battre tumultueusement...

Je m'exclame, les lèvres sèches :

— Comment !

— Comprenez-moi bien..., explique le docteur en se grattant la tête..., quand je dis qu'il n'aime pas Suzanne, je veux dire qu'il n'a pas pour elle les sentiments... particuliers qu'un jeune homme éprouve à l'endroit d'une jeune fille... Il y a entre eux trop de camaraderie...

— Mais, docteur, la camaraderie se changera vite en un sentiment plus... plus tendre.

— Ta ra ta ta... pas dans l'état actuel des choses... Voyez-vous, mademoiselle Micheline, le malheur, pour Suzanne, c'est qu'elle n'ait pas eu de maman... et qu'elle ait été élevée par un vieux bonhomme comme moi...

— Que dites-vous là !... Suzanne a été parfaitement élevée... Elle a un petit cœur charmant, tout simple... tout droit...

— Trop simple, trop droit, mademoiselle Micheline, pour plaire aux jeunes hommes d'aujourd'hui... Elle est sauvage, elle ne fait aucun frais de toilette... ni aucune de ces petites singeries qui mettent en valeur les jeunes filles de notre époque... C'est un garçon !

Je proteste :

— Voyons... Robert est trop intelligent pour se laisser prendre aux singeries dont vous parlez...

— Lui comme les autres, bougonne le docteur. Témoin M<sup>me</sup> Spielbergh...

— Allons donc ! ce n'est pas la même chose !...

— Évidemment... mais un peu de coquetterie

ne nuit pas, sinon pour se faire aimer, du moins pour faire remarquer qu'on est une femme, sapristi, et non pas un simple camarade de jeu !...

Déroutée, je m'enquiers :

— Alors, vous voudriez que Suzanne...

— Je voudrais que ma fille ressemblât un peu plus aux jeunes filles de son époque.

— Alors, elle perdra le plus joli de son charme...

— Eh ! Robert s'en est-il aperçu, jusqu'ici, de ce charme-là ?

— Il aurait fini par s'en apercevoir...

— Non, mademoiselle Micheline, je ne crois pas... Ce qu'il faudrait, c'est qu'il trouve en ma fille, à son retour à *Roc-Cabrier*, une autre créature — tout au moins en apparence — que le copain qu'il s'attend à retrouver...

« Et c'est ici que vous pouvez m'aider... »

— J'avoue que je ne comprends pas...

— Hé oui !... ce n'est pas moi qui pourrai apprendre à Suzanne à se coiffer, à s'habiller à la mode d'aujourd'hui... qui lui indiquerai des artifices de toilette...

Je m'exclame, éberluée :

— Mais, docteur, moi non plus, je ne connais rien à la mode !... Si Suzanne a adopté, depuis le pensionnat, le costume pyrénéen, moi je n'ai jamais quitté cet uniforme qui est celui de mes sœurs...

— Sapristi ! vous êtes femme, vous, mademoiselle Micheline... Vous êtes à Paris, profitez-en... Courez les magasins, les couturiers, les maisons de coiffure...

— Moi ! Vous voulez que je... Vous plaisantez, docteur...

— Et pourquoi pas ? C'est plutôt votre affaire

que la mienne... Voulez-vous, oui ou non, que Robert épouse Suzanne?

— Certainement, c'est mon désir le plus cher..., dis-je, la voix un peu tremblante...

— Eh bien, apprenez-lui son métier de jeune fille moderne, si vous ne voulez pas que ce bête de Robert aille s'éprendre d'une quelconque poupée, comme l'a fait l'autre benêt...

— L'autre benêt?

— Eh oui... ce stupide toubib qu'elle a tant pleuré... Que voulez-vous... c'est de ma faute, mais Suzanne est un anachronisme, avec son costume pyrénéen et sa simplicité paysanne... Ma sœur me l'a souvent dit, les rares fois où j'ai conduit Suzanne chez elle, à Pau... et je m'aperçois maintenant qu'elle avait raison...

« Vraiment, les jeunes gens d'aujourd'hui sont d'étranges animaux... attirés seulement par ce qui brille... »

« Il faut enchâsser la pierre précieuse dans une monture qui attire leur regard... sans quoi, ils ne la devinent point... »

Ce discours du docteur m'a abasourdi... Pourtant, j'ai accepté la mission qu'il m'a confiée : il ne sera pas dit que je n'ai pas essayé tout ce qu'il fallait pour tenir le serment que je me suis fait.

\* \* \*

Ouf ! ma tâche est terminée... et ce n'est pas sans un certain soulagement que je prendrai demain le rapide qui m'emmènera vers mon pays bigordan...

Et pourtant ces derniers jours passés en partie auprès de Robert convalescent contenaient une secrète douceur... J'ai retrouvé en lui le

charmant camarade de nos premiers jours de *Roc-Cabrier*, et j'ai goûté, à sentir que son amitié confiante m'était revenue, une amère joie...

Joie précaire... à laquelle je me suis laissée aller sans remords parce que je savais que ces instants ne se renouvelleraient jamais plus, puisque je voyais Robert pour la dernière fois...

Ma mission, incomplètement remplie encore, prendra fin lorsque Robert reviendra à *Roc-Cabrier*... où tante Miche, dès lors, ne sera plus... Mais ne parlons pas de nos projets pour le moment.

Il a été décidé que Robert irait achever sa convalescence sur une plage normande, le docteur ayant jugé que l'air salin ferait un grand bien au jeune homme.

— Vous m'écrirez, quand je serai au sanatorium, tante Miche? s'est-il enquis ce matin, affectueusement.

— Bien sûr, Robert...

— Tous les jours?

J'ai haussé les épaules :

— Quelle sottise ! je n'aurai pas le temps tous les jours... mais je demanderai à *quelqu'un* de vous écrire...

Je ne sais pourquoi... depuis que Robert est revenu à la santé, le tutoiement a quitté mes lèvres... Je n'ose plus, parce qu'il s'est emparé de mon cœur, le traiter familièrement, comme autrefois...

— Qui ça, *quelqu'un*?

— Eh bien, Suzanne...

Il dit, très calme :

— Ah ! oui... Suzanne... Elle me parlera de ses parties de pelote et de ses travaux au filet...

Je sens qu'il manque d'enthousiasme.

— Eh... eh... je la crois capable de vous

écrire des choses plus intéressantes que cela...

Il sourit, dubitatif :

— Vous croyez?

— Parbleu... Sa réserve, sa simplicité bonne enfant cachent une bien jolie âme de jeune fille qui a, jusqu'à l'outrance, la pudeur de ses sentiments... et de ses tendresses...

Ah! que ne puis-je empêcher ma voix de trembler en disant cela!...

Mais Robert est trop loin de moi pour s'apercevoir de mon trouble.

Il rétorque, songeur :

— C'est curieux... je ne peux jamais m'imaginer que Suzanne est une jeune fille. Avec son capulet rouge et sa robe froncée, elle me fait penser à un joujou rustique avec lequel on aime jouer parce qu'il est solide et bon teint...

Ah! mon neveu... tâchez de ne pas le briser, ce joujou!... inconsciemment, cruellement, ô cher conquérant qui pénétrez dans les pauvres cœurs fragiles et fous, du même air tranquille et victorieux que vous aviez pour débarquer de votre avion, certain matin de mars dernier...

Comme il y a longtemps!...

La réponse de Robert m'a fait sentir combien le raisonnement du docteur était juste... Suzanne coquette, Suzanne en falbalas, coiffée à la mode du jour, aurait certainement plus de chance près de cet aveugle Robert...

Et je commence à moins regretter toutes mes démarches de cette semaine... et quelles démarches! Leur seule vision donnerait le frisson à ma sœur Émerance!...

Qui aurait jamais imaginé tante Miche courant les magasins... pire, les salons de coiffure pour dames!...

Je ne peux m'empêcher de sourire en pensant à la tête de la jeune fille qui m'a reçue, dans ce magasin de coiffure dernier cri de l'avenue de l'Opéra... — j'avais pris l'adresse dans le journal — et à la surprise des belles dames parfumées qui ont vu s'asseoir, à côté d'elles, dans le salon d'attente, cette vieille demoiselle aux robes longues, en mante et en canotier plat...

Mais rien ne dépeindra leur stupeur lorsqu'elles m'ont entendue répondre à la jeune fille qui s'enquérât de mes désirs :

— Je veux être coiffée à la dernière mode...

En réprimant un sourire, tandis que l'élégante compagnie chuchotait avec de petits éclats amusés, cette jeune personne, maniérée et frisottée à souhait, m'a introduite dans une sorte de cabine qui sentait le savon odorant et l'eau de Cologne et m'a installée devant une table surchargée de flacons.

Quand elle a défait les épingles de mon chignon, elle a dit, sincèrement étonnée :

— Madame a des cheveux magnifiques. J'en ai rarement vu d'aussi chauds comme ton... Ce serait dommage de les couper...

Je souris mélancoliquement... en songeant qu'ils tomberont bientôt sous d'autres ciseaux... qui ne seront pas les ciseaux du coiffeur.

— Aussi, ai-je rétorqué,... je préfère les garder longs... Je suppose que vous pouvez me réussir une coiffure moderne, sans pour cela écourter mes cheveux?

— Certainement...

— Je désirerais un genre de coiffure qui aille pour une jeune fille de vingt ans...

Elle m'a regardée comme si elle me croyait!

un peu toquée et j'ai vu passer une sorte de pitié dans son regard.

— Je vais essayer un chignon très bas et roulé qui donne l'impression des cheveux courts... Mais je dois avertir Madame qu'elle ne pourra pas remettre ce... ce chapeau... après.

Elle désignait, avec une inconsciente moquerie, mon canotier à calotte plate.

— Ne vous inquiétez pas de cela...

— Bien, Madame...

Ses doigts diligents ont commencé leur œuvre, et je dois avouer que ces coiffeuses parisiennes sont un peu fées...

Lorsqu'une heure plus tard, avec un rire de triomphe qui contenait pas mal d'orgueil et beaucoup de surprise, la demoiselle m'a priée de me regarder dans la glace, j'ai failli m'évanouir de stupéfaction...

C'était moi... et ce n'était plus moi... Je ne reconnaissais pas mon visage !

Était-ce bien à Micheline, cette tête menue au profil dégagé, ces yeux pensifs sous la large mèche ondulée qui leur donnait leur ombre profonde, cette peau dorée qu'illuminait le ruissellement fauve des cheveux ondés, massés sur la nuque et encadrant les traits affinés?...

Les mains jointes, la coiffeuse s'exclama :

— Madame a l'air de sa propre fille !

— C'est bon, ai-je répliqué, un peu honteuse de lui avoir donné le spectacle de mon émerveillement devant moi-même, veuillez, je vous prie, m'apprendre à faire seule cette coiffure...

— Cela sera facile... Madame a une chevelure naturellement ondulée.

Pendant près d'une demi-heure, je m'appliquai à tourner les mèches, à les rouler, à réussir le long chignon bas... Enfin, quand je fus

sûre de moi, je détruisis, d'un geste énervé, le laborieux chef-d'œuvre et, en un tournemain, tirant mes cheveux sur les tempes, ainsi qu'à l'ordinaire, je me recoiffai.

— Madame... mais que faites-vous? s'écria ma compagne abasourdie.

Je haussai les épaules :

— Je suppose que vous n'avez pas cru une seconde que j'allais rentrer chez moi ainsi arrangée?

— Comment... mais Madame était transformée!... C'est un crime de s'enlaidir à plaisir...

— Bah! je n'ai plus l'âge des coquetteries de ce genre... Je n'ai pas envie que les gens s'ahisés se moquent de moi...

Je lus clairement dans les yeux de la vendeuse : « C'est maintenant que vous voilà affublée et ridicule... »

Je la laissai à son ahurissement et continuai mes courses... Mais, d'avoir vu se refléter dans ma glace ce visage étranger, le visage d'une Micheline jeune, une Micheline de vingt ans que je n'ai jamais connue, il m'est resté un sourd malaise...

Et l'autre soir, dans le secret de ma chambre, j'ai revêtu une des robes achetées pour Suzanne, j'ai tordu mes cheveux avec application... A nouveau le miracle s'est produit et j'ai contemplé, avec un ravissement mêlé d'épouvante, ma jeunesse ressuscitée.

Je ne sais alors ce qui s'est passé... Une détresse infinie m'a envahie, j'ai senti rouler en moi un torrent de regrets et d'amertume en même temps qu'une obscure révolte...

Alors, je me suis jetée au pied de mon lit, sanglotante et désespérée.

Ah! Seigneur, pourquoi me rendez-vous le

sacrifice si douloureux et faites-vous briller à mes yeux décillés *ce qui aurait pu être*, à cette heure où j'ai renoncé à tout?...

Brisée, j'ai replacé dans les cartons les colifichets terribles et charmants et serré comme un cilice le foulard de soie autour de mes tempes...

Je ne m'essaierai jamais plus à ce jeu dangereux qui m'apparaît comme une tentation du démon pour ajouter à mon désarroi moral...

Et j'ai repris mon uniforme, sous lequel je retrouve, peu à peu, l'âme de Micheline, sinon apaisée, du moins résignée...

## XII

Qu'il sera doux, mon tendre ami, ce jour prochain de nos retrouvailles... où vous me reviendrez guéri... et amoureux... Dire qu'il a fallu ces lettres pour que nos cœurs se comprennent enfin et pour que je vous laisse deviner mon cher secret!...

Il a fallu votre solitude... là-bas... sous le ciel marin balayé par le vent du large, pour que la timide voix de ma tendresse arrive jusqu'à votre oreille... trouve le chemin de votre âme... Et je suis sûre que c'est elle qui vous a touché, elle beaucoup plus que cette photographie de moi qui vous a apporté le nouveau personnage que je suis devenue, la « jeune fille moderne » en jupe plissée et sweater rayé, ce petit « deux-pièces » ultrachic arrivé de Paris...

A cet endroit de ma lettre, je pose vivement mon porte-plume car j'ai entendu la voix de Suzanne qui me hélait au fond du jardin :

— Allo, Micheline?

— Ici... Suzanne... Venez vite...

Elle grimpe quatre à quatre l'escalier du perron, surgit, légère et joyeuse, devant ma fenêtre :

— Alors, ma lettre est finie? demande-t-elle, une flamme aux yeux.

— Pas encore... Comme vous y allez, Suzanne!...

Elle rit :

— C'est vrai! J'abuse de vous, Micheline, mais j'ai si grande hâte de les lire, vos lettres... Je ne peux m'imaginer que Robert me croie sincèrement capable d'écrire toutes ces jolies choses-là...

Je me sens brusquement rougir :

— Vous savez, Suzanne, j'ai un peu de remords à tromper ainsi Robert...

Elle lève les bras avec un air de contrition parfaite :

— A tout péché miséricorde! N'est-ce pas vous qui aviez promis à Robert que je lui écrirais? Est-ce de ma faute si je ne sais pas bien tourner une lettre?

— Pourtant... vous écriviez bien à votre major...

C'est à son tour de rougir :

— Oh! ce n'était pas la même chose. Lui, j'avais déjà fait sa conquête... Quant à celle de Robert, ce sont vos lettres qui l'ont faite!...

Je proteste :

— Qu'allez-vous chercher là! Jamais de la vie! D'abord... les lettres, c'est vous qui les inspirez... si moi je les rédige... Vous dites

ce que vous sentez... et j'écris selon vos directives...

— Ouais ! vous écrivez beaucoup plus joliment que je ne sens !

Elle me regarde singulièrement :

— C'est drôle, Micheline... Vous qui n'avez jamais rencontré l'amour... vous en parlez mieux que quiconque...

Troublée, j'essaie de rompre les chiens :

— Le facteur est-il passé ?

Elle sourit malicieusement :

— Mais oui... Vous voilà plus impatiente que moi-même de savoir ce que dit Robert...

— Il faut bien... puisque je suis en train de rédiger votre lettre, je dois en même temps répondre à sa lettre d'aujourd'hui...

Elle sort de son sac une enveloppe dont l'écriture me fait chaque fois battre le cœur.

Cependant, elle ne me la donne pas... Par un inconscient égoïsme, elle tient à garder les chers billets doux pour elle seule. Des lettres de Robert, je ne sais jamais que ce qu'elle veut bien m'en lire, ce qu'il est indispensable que je connaisse pour continuer l'innocente comédie et répondre comme si c'était elle-même.

Et la comédie dure... depuis mon retour de Paris... A ma prière d'écrire à Robert dans son sanatorium, là-bas, sur la plage normande, Suzanne a rétorqué qu'elle n'oserait jamais... qu'elle ne savait pas extérioriser ses sentiments.

— Écrivez les brouillons, Micheline. Moi, je recopierai...

Tout d'abord, je me suis révoltée. Cette petite me demande des efforts au-dessus des forces humaines... Et puis, j'ai fini par céder comme toujours...

Dieu m'est témoin qu'en acceptant, je pensais qu'il me serait facile de n'être que le porte-parole, la secrétaire de Suzanne...

Mais Suzanne est trop puérile pour que j'aie jamais pu lui tirer autre chose que ceci :

— Je l'aime bien... Dites-le-lui et priez-le de revenir bien vite...

Peut-on déceimment remplir une lettre destinée à distraire un convalescent avec cette phrase-là?...

Malgré moi, je me suis laissée aller à des conversations plus intimes, à des épanchements... Robert, qui s'ennuyait là-bas, s'est pris au jeu... Peu à peu, la confiance est venue... les lettres se sont faites plus tendres et, au lendemain du jour où Suzanne, sur mon conseil, a envoyé à Robert sa photographie, qui la représente vêtue d'un ravissant petit costume de lainage, Robert a répondu par l'aveu du sentiment qui fleurissait son cœur...

Il écrivait à Suzanne ces lignes qui m'ont fait palpiter d'un émoi douloureux et doux :

Nos âmes enfin se sont rencontrées et j'aime votre âme comme j'aime votre visage, ô mon amie lointaine qui n'avez jamais été si proche!... De vous je ne connaissais rien... ni votre beauté enlaidie par le costume, ni votre personnalité que je devinais à peine... et pourtant, il me semble que nous devons nous joindre, en dépit de ces barrières factices que votre modestie ou une incompréhensible réserve établissait entre nous... Car vous êtes la femme que je devais aimer, vous, mon amie indulgente, compréhensive et si tendre, celle auprès de qui je cheminerai gravement, joyeusement, sur la route enchantée du bonheur...

O mon petit Robert, toi que j'aime à la fois comme une amante et comme une sœur très

maternelle, je souhaite qu'elle soit pour toi, cette route, unie et fleurie comme les sentiers de nos montagnes pyrénéennes... illuminée de mon sacrifice, et que, lorsque tous deux vous serez parvenus au faite, elle vous apparaisse parsemée seulement de souvenirs rians et heureux...

— Vous savez, Micheline, cette lettre est la dernière que nous écrivons... Robert arrive mardi.

— Il arrive !

— Oui... il l'annonce dans son courrier de ce matin.

Allons... finie l'illusion ! On baisse le rideau... la pièce est terminée...

Je constate avec une feinte gaieté :

— C'est donc aujourd'hui que s'achève mon rôle...

Elle rit :

— Eh oui... et je vous félicite et vous remercie, Micheline... Vous avez parfaitement joué votre petit Cyrano...

Elle ne croit pas si bien dire, mon inconsciente et cruelle amie !... Mais Cyrano, du moins, eut, un jour, la douceur d'avouer son amour à Roxane... Moi, dès à présent, je dois effacer de ma mémoire jusqu'au souvenir du mien.

— Eh bien ! dit Suzanne gaiement, êtes-vous contente de la nouvelle ?

— Certainement... Je suis surtout contente pour vous... pour vous deux...

— Bon !... mais je suppose que, pour vous aussi, ce sera une grande joie que ce retour ? Songez que vos désirs sont enfin réalisés... Robert ne vous quittera plus...

Je souris pour cacher ma détresse :

— Hélas ! c'est moi qui le quitterai...

Elle a fait un brusque mouvement :

— Vous... ? Que voulez-vous dire ?

— Que je partirai dimanche pour le couvent des Dames Bleues...

— Vous allez voir votre sœur Elise ?

— Je vais la rejoindre... définitivement.

Elle a une exclamation de surprise :

— Comment ! vous voulez prendre le voile !

— Mais oui, Suzanne... Ma tâche ici est terminée... Ma présence à *Roc-Cabrier* n'est plus indispensable...

— Mais quelle subite décision !

— Je l'ai prise depuis... depuis quelques mois... Je n'avais pas voulu vous en parler avant, afin de ne pas vous peiner inutilement.

— Par exemple !...

Je la sens étonnée, mais point chagrine... elle est trop prise par l'avenir merveilleux qui a soudain ouvert devant elle son voile enchanté pour penser à autre chose qu'à son jeune bonheur...

J'en éprouve une secrète déception... et puis, je juge que Dieu fait bien toutes choses, puisqu'Il a voulu m'adoucir les regrets en me montrant, à cette heure où j'ai résolu de fuir le monde pour me réfugier dans la paix du cloître, la fragilité des affections terrestres.

— Mais pourquoi donc, demande subitement Suzanne, avez-vous fixé votre départ à la veille du retour de Robert ?

D'avance, j'avais préparé ma réponse. Aussi, est-ce du ton le plus calme que je rétorque :

— Robert a une sincère affection pour moi... Je veux lui épargner le déchirement des adieux, au moment où il doit être tout à la joie de vous revoir...

— Pourtant il saura bien...

— Oui, mais plus tard... Vous l'embrasserez pour moi, Suzanne, et vous lui direz, de ma part, que je prierai pour votre bonheur à tous deux que je souhaite ardemment...

Elle ne répond pas tout de suite, les yeux fixés sur l'horizon... le regard ailleurs... Est-elle déjà si consolée?

Sans doute, car elle conclut d'un ton léger, désireuse de mettre fin à notre conversation trop mélancolique :

— Après tout, vous avez peut-être raison...

« Mais pourquoi partir dimanche? Lundi serait assez tôt... »

— Bah !...

Elle coupe :

— Il faut partir seulement lundi... et dimanche, je vous photographierai avec mon petit appareil... Ainsi, Robert aura un souvenir de vous...

— Quelle idée !

— Oui... Micheline, dites oui? Cela me fera tant de plaisir...

— Enfin... à un jour près...

Elle saute sur ses pieds et gambade comme une jeune chèvre...

— Suzanne !

Ma voix est allée plus vite que ma volonté, dans l'anxiété soudaine qui me bouleverse.

Elle tend son visage étonné :

— Qu'est-ce qu'il y a?

Je saisis entre mes paumes sa petite tête étroite... je plonge mes yeux dans le mystère de ces prunelles où tremble, me paraît-il, un émoi que je n'arrive pas à définir...

— Dites... Suzanne... vous le rendrez heureux?

Elle s'arrache à mon étreinte et rétorque, sans répondre :

— Mais pourquoi me demandez-vous cela, Micheline?

Je soupire...

— Ah ! petite fille... je vous vois si légère, si insoucieuse... et l'amour, le vrai, est une chose si grave !...

A la surprise qui se peint sur ses traits, j'ai conscience qu'elle ne s'attendait pas à de telles paroles dans ma bouche...

C'est vrai... ne suis-je pas pour elle « celle qui n'a jamais aimé » ?...

Elle cache son embarras dans une pirouette :

— Ne vous inquiétez pas, Micheline, je crois pouvoir vous affirmer que Robert sera heureux... et moi aussi...

Ah ! Suzanne... depuis que vous portez un chignon bas et des robes modernes, il me semble que votre âme a changé !...

Nous nous séparons sur cette impression qui me trouble jusqu'au malaise... et je me remets à ma lettre, tristement...

Suzanne fait retentir les échos du jardin de sa chanson joyeuse :

Aquellos mountagnos  
Qué tan altos sont  
N'empêchoun de bési  
Mas amours ouu sont (1) !...

Hélas !... pour moi, l'obstacle qui me sépare de mes amours est plus infranchissable que nos montagnes !...

Ah ! mon Dieu, est-il donc si dur, le renoncement, que je n'arrive pas à me résigner !...

---

(1) Ces montagnes si hautes m'empêchent de voir où sont mes amours.

Et je pleure sur ma lettre inachevée, cette lettre où je dois chanter la joie des retrouvailles, tandis que se perd, sur le chemin, la voix triomphante de Suzanne célébrant ses Pyrénées natales :

Rien n'est si beau que ma patrie...  
Rien n'est plus doux que mon amie...  
O montagnards, ô montagnards,  
Chantons en chœur  
De mon pays  
La paix et le bonheur...

### XIII

Lorsque j'ai annoncé à ma sœur Émerance mon désir de partir lundi, cela ne l'a point étonnée, car je lui avais déjà fait pressentir ma décision...

Elle a remarqué seulement :

— Vous n'assisterez donc pas au mariage de ces jeunes gens?

J'ai baissé les yeux.

— Non, ma sœur...

Pour la première fois, sa main s'est posée sur ma tête dans une caresse très maternelle :

— Que Dieu vous assiste, mon enfant...

Sans que nous en ayons jamais reparlé, depuis le jour où, plus perspicace que moi, ma sœur m'a révélé mon état d'âme, je sais qu'elle connaît ma détresse et qu'elle en a pitié.

Mais trop d'années d'indifférence ou d'incompréhension ont mis leur glace entre nous

pour que je puisse trouver un soulagement dans des confidences...

... Èt voilà qu'aujourd'hui est venu le moment des préparatifs... C'est demain, à l'aube que je dirai à *Roc-Cabrier* et aux souvenirs pernicieux et chers éparpillés sous le ciel familier un adieu définitif.

Par un bizarre caprice, Suzanne a voulu que, pour cette photo qu'elle tient à me prendre, je me coiffe ainsi que je l'ai fait un jour, à mon retour de Paris, avec elle pour seul témoin...

— Ne me refusez pas cela, Micheline, a-t-elle prié gentiment. Je vous voudrais coiffée et habillée comme vous l'étiez, quand vous avez voulu m'apprendre ce qu'est une jeune fille moderne...

— Quelle folie, Suzanne!

— Si... je vous en prie!

— A la condition, alors, que Robert ne verra pas cette mascarade...

— Bon... je prendrai donc pour lui une pose, dans votre costume habituel, avec vos cheveux tirés sous le foulard...

J'ai acquiescé à la fantaisie de ma petite amie... Que Dieu me pardonne ce dernier accès de ridicule coquetterie!

Èt me voici devant la glace étroite de ma commode, occupée à tourner et à rouler mes cheveux... libérés de leur prison...

Je n'ai pas voulu de la robe dernier cri de Suzanne... mais j'ai accepté son costume bigor-dan, car ma robe monacale ne cadre réellement pas avec le modernisme de ma coiffure.

A nouveau mon image m'apparaît dans la glace, transformée, étonnamment rajeunie.

Je m'enveloppe dans mon châle pour dissimuler cette étrange toilette et ramène le capu-

chon sur ma tête... puis je vais attendre Suzanne, sous la tonnelle, au fond du jardin, endroit rêvé pour les photographies...

Elle y est déjà, occupée à dresser le pied de son appareil.

Nous nous complimentons mutuellement de notre exactitude...

— Là..., fait la jeune opératrice, je vais vous prendre une pose dans le jardin matinal... Avec ces feuilles emperlées de rosée, ce sera charmant.

Elle me conduit au rideau de verdure, près du mur... J'enlève mon châle et m'immobilise.

— Tout à fait réussie, votre coiffure, déclare ma jeune amie... Vraiment, je ne comprends pas...

Mais un bruit soudain me fait tourner la tête...

Derrière moi, la petite porte qui donne sur la route s'est ouverte... et avant que j'aie pu m'élancer, stupéfaite, sur mon châle pour m'en couvrir, une silhouette bien connue a surgi dans l'encadrement.

Je pousse un cri effaré :

— Robert !

Il est là, enveloppé de son manteau de voyage, tel qu'il m'est apparu la première fois... et il y a sur ses lèvres un sourire tendre... à l'adresse de sa future fiancée...

Je me retourne vivement vers Suzanne.

Êt alors je m'aperçois que Suzanne a disparu de l'autre côté de la tonnelle et qu'elle s'éloigne dans l'allée...

Je crie :

— Suzanne ! Que faites-vous ?

Mais déjà Robert est près de moi... Il s'est emparé de mes mains qu'il appuie contre ses lèvres en murmurant des mots entrecoupés :

— Micheline... Micheline chère... c'est vous, la Dame blonde de mes rêves... je vous retrouve, ma chérie !

D'un bond je lui ai échappé... J'ai pris d'une main tremblante le châle dont je cherche à entourer mes épaules, fébrilement.

— Robert... mais vous êtes fou...

— Pourquoi ? Ne m'avez-vous pas permis de venir?... de venir vous dire enfin, de vive voix, tout ce que je vous écris depuis des semaines ?

— Moi ! Vous m'avez écrit !

Il me regarde avec un peu d'inquiétude :

— Voyons, Miche chère... vous le savez bien... en réponse à vos lettres... Êt elles étaient si tendres, vos lettres, si sincères, si pressantes, ô mon rêve retrouvé !

— Robert ! je... je... c'est fou... Ce n'est pas vrai, ce que vous dites !...

Mon cœur bat si fort qu'il me paraît que ma poitrine va éclater.

Il a repris mes mains sans que j'aie la force de le repousser, et alors, tout contre mon oreille, il chuchote :

Qu'il sera doux, ce jour prochain de nos retrouvailles où vous reviendrez guéri et amoureux...

Je sursaute. Ma lettre !... ce sont les phrases de ma lettre qu'il me rappelle là...

— Mais, Robert, cela, ce n'est pas moi qui l'ai écrit...

Voyons... ce n'est pas possible que Suzanne ait envoyé mes brouillons... Je rêve. C'est une monstrueuse farce !...

Il continue, sans vouloir m'entendre :

— Je suis guéri, Micheline... guéri de ma sottise, de mon aveuglement... et j'ai tant d'amour au cœur, si vous saviez !

L'émotion me coupe la voix... je voudrais dire à Robert qu'il y a là une affreuse méprise, mais je suis si bouleversée que je ne trouve point de paroles et que je défaille presque...

Il m'entraîne vers le banc de pierre, sous la tonnelle.

Je proteste enfin :

— Robert, c'est absurde. Laissez-moi... C'est pour Suzanne que vous êtes revenu...

— Pour Suzanne? Quelle plaisanterie! Elle a été, en cette aventure, le meilleur camarade qui soit... puisqu'elle recevait votre courrier, par crainte de cette terrible tante Émerance... Elle a été notre trait d'union, je le reconnais et lui en ai un gré infini... Et si vous saviez quels charmants billets elle joignait à vos lettres pour me confier avec quelle impatience vous m'attendiez...

La lumière enfin se fait jour!... Je commence à comprendre la conduite de Suzanne, à deviner son généreux mensonge!...

Ainsi elle a lu dans mon cœur et elle a entrepris de nous réunir, Robert et moi...

Êt soudain je m'insurge :

— Robert... c'est de la folie... Vous ne m'aimez pas... vous vous trompez sur vos sentiments... Je suis vieille...

— Vieille! L'avez-vous jamais vraiment cru, lorsque, débarrassée de l'uniforme suranné qui vous enlaidissait à plaisir, vous vous regardiez dans votre miroir?

J'objecte :

— Mais vous ne m'avez jamais vue que dans cet uniforme...

— Je vous avais vue ailleurs... sur le portrait de ma chambre dont vous êtes la réalisation vivante...

« Vous souvient-il du jour où je vous ai confié que j'étais amoureux d'une inconnue dont je ne savais que le visage? »

Je me souviens...

— Plus tard... lorsque le souvenir de l'image chère est venu me hanter, dans ce grand désert réfrigérant qu'a été pour moi Paris, inconsciemment, je l'associais à votre pensée... Dans ma mémoire, je vous revoyais, lui et vous... et c'est alors seulement que s'est produit en moi le travail obscur qui a abouti à la révélation.

« J'évoquais votre sourire, si semblable à celui de la Dame de mes songes... la douceur de vos yeux... vos traits... Et quand vous êtes venue pencher sur mon lit de malade vos cheveux, comme une coulée de lumière, l'éblouissante vérité m'est apparue... »

Ah ! qu'il parle encore !... qu'il prononce, de cette voix grave qui me va à l'âme, tous les mots chers et fous, les tendres mots que jamais personne n'a murmurés à mon oreille... et qui me remuent d'un émoi si délicieux...

Mon Dieu ! est-ce possible que vous m'ayez réservé ce merveilleux bonheur ? Ne vais-je pas m'éveiller de ce rêve trop beau ?

Robert s'inquiète soudain à me voir muette et pâle d'une émotion que je ne puis contenir :

— Qu'avez-vous, Micheline chère ?

— Robert... je ne peux pas croire à... à cette chose... C'est tellement... inattendu... extraordinaire... Eût puis je n'ai pas l'habitude des grandes joies...

Il me regarde, les yeux dans les yeux, avec, sur son visage fervent, une expression grave :

— Je vous jure que, par moi, vous n'aurez plus que des joies, Micheline... dans le cher

*Roc-Cabrier* où nous travaillerons ensemble et où nous vivrons cœur à cœur désormais... Ne l'aimons-nous pas tous deux, du même amour, la chère vieille maison?

La tête dans mes mains, incapable de me maîtriser davantage, je sanglote, suffoquée d'émotion...

Une voix murmure à mon oreille :

— Vous n'avez plus envie d'entrer au couvent, Micheline?

Suzanne est revenue et me regarde malicieusement. Je l'attire à moi et l'étreins :

— Ah ! petite fille, comme vous avez bien su me tromper !...

Elle chuchote, tandis que Robert va au-devant du docteur qui vient d'apparaître au bout de l'allée :

— Il y a longtemps que j'avais deviné votre secret... depuis cet été, Micheline... et je savais aussi combien Robert et vous étiez faits l'un pour l'autre...

Je dis avec un peu d'angoisse :

— Je ne sais pas... Il y a quatre ans entre nous... je suis son aînée... et je me sens tellement plus vieille que lui...

— Vous l'avez cru... et c'est ce qui faisait votre faiblesse... La jeunesse est comme le bonheur : il faut croire en elle !...

Elle s'est saisie de mon châle, le roule en un paquet serré et, dédaigneuse :

— Tenez... vous le remettrez quand vous aurez soixante ans... et, à cette époque, vous serez grand'mère !...

Je souris à cette évocation si douce... Et je commence à comprendre enfin qu'à présent seulement je commence à vivre...

Mais je me rends compte tout à coup que ma joie neuve me rend égoïste... J'accepte Robert des mains de Suzanne, mais... elle, la chère petite, n'est-ce pas son tour de souffrir?...

Je l'ai prise brusquement aux épaules... Je sonde les prunelles énigmatiques qui gardent si jalousement la pensée secrète :

— Mais vous, ma petite enfant...

Elle pose ses doigts frais sur ma bouche :

— Chut !... il y a quelque chose que je vous ai caché... parce que cela aurait fait rater ma surprise... Jacques revient...

Je sursaute :

— Votre fiancé?

Elle acquiesce :

— Oui... Il m'a écrit pendant que vous étiez à Paris... Son infirmière anglaise n'a pu effacer le souvenir de la petite Bigordane... et Jacques a imploré son pardon... Voilà !...

Il y a dans ce « voilà » un tel accent de victoire que je ne peux m'empêcher de sourire...

Le docteur est arrivé près de nous. Sans doute était-il dans la confidence car il me regarde d'un air malicieux :

— Ah ! mademoiselle Micheline... vous êtes charmante dans ce costume... De loin, je vous prenais pour ma fille...

Et il ajoute, pensant, je présume, à la mission dont il m'avait chargée à Paris et qui fut si inutile — du moins pour Suzanne :

— Hé... hé... je le calomniais, notre capulet pyrénéen... C'est encore lui qui a triomphé des falbalas... n'est-ce pas, petite?

Elle incline la tête, rose de confusion.

— Je l'adopterai à nouveau, assure-t-elle...

Et elle s'éloigne au bras de son père, fredonnant la chanson de ses espoirs :

Aquellos mountagnos...  
Qué tan altos sount...

Robert s'est rapproché de moi...

— Il serait temps, dit-il avec un tendre sourire, d'aller annoncer là-bas... que le bonheur est entré à *Roc-Cabrier*...

Avec une fierté nouvelle, je m'appuie à son bras pour monter l'allée des hêtres... mais je me sens légère comme un matin d'avril.

Nos deux ombres très proches s'allongent à leur tour sur le gravier... Évanouie, l'ombre fafote de Micheline vieille fille, qui se croyait déjà presque au bout du voyage... Mes trente ans rajeunis sonnent en moi leur fanfare de victoire...

Suzanne a raison :

— La jeunesse est comme le bonheur... il faut y croire...

Autour de nous, dans le jardin automnal, plus graves et plus douces que leurs sœurs printanières, comme mon cœur tardif, éperdument fleurissent les roses...

*Le prochain roman (no 222) à paraître  
dans la Collection "STELLA":*

# D'un autre Siècle

par

EVA RAMIE

---

## PREMIÈRE PARTIE

---

### I

Les flèches d'or du couchant criblaient la châtaigneraie, l'onde transparente de la petite rivière et le mont Aigoual, qui se dessinait vigoureusement à l'horizon...

— Mon père, quelle splendeur!... dit la jeune fille, dont les pieds très légers foulaient, non sans précaution, le tapis de fougères.

Lui, tiré brusquement de sa songerie, releva la tête : C'était un homme assez âgé, dont le visage soucieux accusait une ressemblance frappante avec le visage de la fleur de jeunesse éclosée à ses côtés.

— Oui, Violaine... Que d'or partout... excepté à la Magnanerie de Borne, répliqua-t-il amèrement.

Et, pointant son maigre index vers une cheminée d'usine qui s'élançait de la vallée où serpentait la rivière, il ajouta :

— Vois-tu, ma fille, aussi sûrement que les eaux de la Dourbie vont aux eaux du Tarn, le flot d'or coule vers l'or...

## D'UN AUTRE SIÈCLE...

« César Decoste était riche déjà lorsqu'il créa cette manufacture. Eh bien!... Il est aujourd'hui sur le chemin de l'opulence.

« En fabriquant des bas de soie!... C'est inouï!... »

Un adorable sourire illumina la jeune figure empreinte de sérénité :

— La Fortune est en effet une fantasque déesse, papa.

— Oui. *La Magnanerie* de Borne n'a pas eu l'heur de la séduire, il paraît. L'exploitation était trop modeste... Pas assez dorée, je te l'ai dit, pas assez dorée. Mais on aurait pu tenter autre chose, ce qu'a tenté César Decoste, par exemple. Si j'avais possédé un capital, pourquoi ne l'aurais-je pas consacré à la confection des bas de soie?...

— C'est vrai, papa, dit Violaine, c'eût été parfaitement de votre compétence. Mais...

— Mais je ne possédais pas le capital, acheva-t-il.

Le silence tomba sur ce mot, dont l'importance en fut soulignée... Pendant quelques minutes, on n'entendit plus que le gazouillement de la Dourbie qui se hâtait dans la vallée.

— Sais-tu, Violaine, reprit M. Magnan de Borne, en caressant du regard la magnifique frondaison des châtaigniers, une usine d'extraît tannique serait disposée à me payer assez cher ces arbres inutiles. Ma foi, je me demande comment ils sont encore debout : j'aurais dû, depuis longtemps, m'aviser d'une telle ressource...

Violaine tressaillit, et ses beaux yeux bleus s'humectèrent en se levant vers l'admirable voûte de verdure :

— Détruire la châtaigneraie!... soupira-t-elle.

— Hé, ma fille, riposta-t-il avec un certain agacement, tu as des goûts de poète, je le sais bien. Mais il faut vivre... Parbleu, ce ne sont pas les châtaigniers qui manquent dans nos Cévennes.

— Oh! père, dit-elle vivement, c'est ce qui vous trompe : les châtaigniers s'en vont rapidement, je vous assure; j'ai lu, sur cette question, un article saisissant, paru dans un grand journal de Paris...

(A suivre.)

# ALBUMS de BRODERIE et d'OUVRAGES de DAMES

## Modèles en grandeur d'exécution

- ALBUM N° 1.** *Ameublement, Layette, Blanchissage, Repassage.* Explications des différents Travaux de Dames. 100 pages. Format  $37 \times 27 \frac{1}{2}$ .
- ALBUM N° 2.** *Alphabets et monogrammes pour draps, taies, serviettes, nappes, mouchoirs, etc.* 108 pages, Format  $44 \times 30 \frac{1}{2}$ .
- ALBUM N° 3.** *Broderie anglaise, plumetis, passé, richelieu et application sur tulle, dentelle en filet, etc.* 108 pages. Format  $44 \times 30 \frac{1}{2}$ .
- ALBUM N° 4.** *Les Fables de La Fontaine en broderie anglaise.* 36 pages. Format  $37 \times 27 \frac{1}{2}$ .
- ALBUM N° 5.** *Le Filet brodé. (Filets anciens, filets modernes.)* 300 modèles. 76 pages. Format  $44 \times 30 \frac{1}{2}$ .
- ALBUM N° 6.** *Le Trousseau moderne : Linge de corps, de table, de maison.* 56 doubles pages. Format  $37 \times 57 \frac{1}{2}$ .
- ALBUM N° 7.** *Le Tricot et le Crochet.* 100 pages. 230 modèles variés pour Bébés, Fillettes, Jeunes Filles, Garçonnetts, Dames et Messieurs. *Dentelles pour lingerie et ameublement.*
- ALBUM N° 8.** *Ameublement et broderie.* 19 modèles d'ameublement. 176 modèles de broderies. 100 pages. Format  $37 \times 27 \frac{1}{2}$ .
- ALBUM N° 9.** *Album liturgique.* 42 modèles d'aubes, chasubles, nappes d'autel, pales, etc. 36 pages. Format  $37 \times 28 \frac{1}{2}$ .
- ALBUM N° 10.** *Vêtements de laine et de soie au crochet et au tricot.* 150 modèles. 100 pages. Format  $37 \times 28 \frac{1}{2}$ .
- ALBUM N° 11.** *Crochet d'art pour ameublement.* 200 modèles. 84 pages. Format  $37 \times 28 \frac{1}{2}$ .

Éditions du "Petit Écho de la Mode", 1, rue Gazan, PARIS (XIV<sup>e</sup>).  
(Service des Ouvrages de Dames.)

N° 221. ★ Collection STELLA ★ 25 mai

réa

ni

## La Collection " STELLA "

est la collection idéale des romans pour la famille  
et pour les jeunes filles. Elle est une garantie de  
qualité morale et de qualité littéraire.

Elle publie deux volumes chaque mois.

## La Collection " STELLA "

constitue donc une véritable  
publication périodique.

Pour la recevoir chez vous, sans vous déranger,

# ABONNEZ-VOUS

SIX MOIS (12 romans) :

France. .. 18 francs. — Etranger.. 30 francs.

UN AN (24 romans) :

France. .. 30 francs. — Etranger.. 50 francs.

Adressez vos demandes, accompagnées d'un mandat-poste  
(ni chèque postal, ni mandat-carte),

à Monsieur le Directeur du *Petit Écho de la Mode*,  
1, rue Gazan, Paris (14<sup>e</sup>).

★ ★ ★ ★ ★ ★ ★ ★ ★ ★ ★ ★ ★ ★